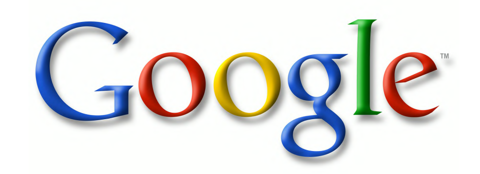





UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

HISTOIRE

DES PLUS CÉLÈBRES

AMATEURS FRANÇAIS

ET DE

LEURS RELATIONS AVEC LES ARTISTES

FAISANT SUITE A CELLE DES PLUS CÉLÈBRES AMATEURS ITALIENS

PAR

M. J. DUMESNIL

Membre du conseil général du Loiret, de la Société archéologique de l'Orléanais
et de la Légion d'honneur.

Vitam excoluere per artes. VIRG.

TOME III

J.-B. LOUIS-GEORGES SEROUX D'AGINCOURT

THOMAS-AIGNAN DESFRICHES

1715-1814

PARIS

Vve JULES RENOUARD

Éditeur de l'Histoire des Peintres de toutes les Écoles

6, RUE DE TOURNON

1858

HISTOIRE

DES PLUS CÉLÈBRES

AMATEURS FRANÇAIS

J.-B.-L.-G. SEROUX D'AGINCOURT

THOMAS-AIGNAN DESFRICHES

1718—1814

J.-B.-L.-G. SEROUX D'AGINCOURT

L'abbé Morelli; Gherardo de' Rossi;
Raphaël Mengs; le chevalier d'Azzara;
Le cardinal de Bernis;
Angelica Kauffmann; Antonio Zucchi,
M. Collot.

THOMAS-AIGNAN DESFRICHES

Natoire; le duc de Rohan-Chabot; L.-F. Cassas;
Lettres écrites à Desfriches par : Joseph Vernet; Nicolas Cochin,
Descamps, Chardin, Doyen, Vien,
Wille père et fils, Duché, Lempereur, Hallé,
Robert, Silvestre, Perronneau;
Natoire, Watelet, Cassas, de Miroménil.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

HISTOIRE

DES PLUS CÉLÈBRES

AMATEURS FRANÇAIS

ET DE

LEURS RELATIONS AVEC LES ARTISTES

FAISANT SUITE A CELLE DES PLUS CÉLÈBRES AMATEURS ITALIENS

PAR

M. J. DUMESNIL

Membre du conseil général du Loiret, de la Société archéologique de l'Orléanais
et de la Légion d'honneur.

Vitam excoluere per artes. VIRG.

TOME III

J.-B. LOUIS-GEORGES SEROUX D'AGINCOURT

THOMAS-AIGNAN DESFRICHES

1715-1814

PARIS

Vve JULES RENOUARD

Éditeur de l'Histoire des Peintres de toutes les Écoles

6, RUE DE TOURNON

1858


ФУНДАМЕНТАЛЬНАЯ
Коммунист.
260532

JEAN-BAPTISTE-LOUIS-GEORGES

SEROUX D'AGINCOURT

1730—1814.

« Rome, cette mère des arts, qui suffit à tout ce que l'imagination et la curiosité humaines peuvent désirer de connaître[1], » sait retenir ceux qui, de toutes les contrées du monde, se sentent attirés vers elle. En apprenant à la comprendre, on ne tarde pas à l'aimer. Tel est l'effet qu'elle produit, même sur les indifférents ; à plus forte raison sur les hommes qui ne peuvent pas rester insensibles aux émotions profondes qu'excitent ces trois grandes choses : l'Antiquité, la Religion, l'Art. Plus qu'aucun autre, Seroux d'Agincourt éprouva cette influence irrésistible de la ville éternelle. Il la vit, l'admira, l'aima bientôt, et s'y fixa pour toujours. C'est à Rome qu'il composa « *l'Histoire de l'art par les monuments*, œuvre de trente années de recherches et de travail, qui fit le charme de sa vie, et qui maintenant recommande son souvenir à la postérité.

[1] *Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au* IVe *siècle, jusqu'à son renouvellement au* XVIe, par Seroux d'Agincourt, Paris, 1823, 5 tomes en 2 vol. grand in-folio, 325 planches, t. I, p. 30, *Architecture, décadence.*

Jean-Baptiste-Louis-Georges Seroux d'Agincourt naquit à Beauvais le 5 avril 1730. Il descendait d'une très-ancienne famille originaire de Namur, où elle vécut jusqu'au quatorzième siècle, époque à laquelle passant en France, elle vint se fixer à Beauvais. Ses parents voulurent qu'il reçût une éducation en rapport avec sa naissance : naturellement doué d'une grande vivacité, son esprit fut bientôt orné de toutes les connaissances, de tous les agréments que la haute société du dix-huitième siècle exigeait d'un gentilhomme, destiné à vivre à la cour du roi de France. Le jeune d'Agincourt voulut suivre les exemples de ses ancêtres en embrassant la carrière militaire. Protégé par des influences très-puissantes, il obtint d'être admis dans la cavalerie de la maison du roi, fit plusieurs campagnes dans ce corps, et s'y conduisit avec une distinction qui lui valut la faveur de Louis XV. Ce prince avait remarqué, dans plusieurs circonstances, le jugement, l'instruction solide du jeune officier, sa facilité d'intelligence unie à une vraie modestie, à une simplicité, à une dignité de manières peu communes. A la bataille de Dettingen, Seroux d'Agincourt perdit un oncle qui laissait sept enfants sans appuis. Louis XV, plein de confiance dans son caractère, exigea qu'il leur servît de père : il l'obligea donc à quitter l'état militaire, afin qu'il fût plus à portée de surveiller leur éducation. Ce ne fut pas sans regret que Seroux d'Agincourt abandonna la carrière des armes, qui lui offrait un brillant avenir ; mais, heureux d'être utile à ses

parents, il se soumit au désir du roi, qui lui ouvrit, comme dédommagement, l'entrée des fermes générales. D'Agincourt ne perdait rien, on le voit, du côté de l'argent; mais bien que son esprit vif et souple se prêtât facilement à l'administration des finances, cette occupation ne pouvait suffire à son imagination. Lancé dans la haute société de Paris, alors si lettrée, si polie, il ne tarda pas à se lier avec les hommes en réputation dans les lettres, les sciences et les arts. Il était des soirées de madame Geoffrin, où ses petits vers à la déesse du lieu furent plus d'une fois remarqués. Il s'y lia avec Marmontel, Saurin, Destouches fils, La Harpe, l'abbé Morellet, Suard. Il voulut aller visiter Voltaire à Ferney, et fut accueilli avec distinction par l'Oracle de la littérature.

Néanmoins, ses succès dans le monde ne le déterminèrent, pas à se faire homme de lettres, et il ne céda pas à la tentation de publier ses vers de société. Son esprit, au fond, était plus sérieux. Il s'était épris de deux choses qu'il menait alors de front : l'étude de l'histoire naturelle et celle de l'histoire de l'art. Il reçut des leçons de botanique de Bernard de Jussieu, herborisa avec Jean-Jacques Rousseau, et fut encouragé par Buffon et Daubenton à pousser plus loin ses études[1].

D'un autre côté, le comte de Caylus, qu'il voyait souvent, s'efforçait de lui donner le goût des recher-

[1] *Notice sur Seroux d'Agincourt*, par M. de la Salle, correspondant de l'Institut, en tête de l'*Histoire de l'art par les monuments*.

ches archéologiques, et, lui montrant l'exemple, l'engageait à laisser tous les tracas des affaires, pour se livrer exclusivement à l'étude de l'histoire de l'art. Notre amateur s'y sentait attiré par un goût très-décidé pour les belles choses. Il s'était lié avec les peintres Boucher, Carle Wanloo, Pierre Fragonard, Vien, Robert, Joseph Vernet ; avec les sculpteurs Pigalle et Bouchardon, avec les graveurs Lebas, Wille et Cochin fils. Il voyait souvent les amateurs les plus distingués de cette époque : Mariette, l'abbé de Tersan, le marquis de Vence, M. de La Live, M. Blondel d'Azincourt. A leur exemple, il s'était mis à former une collection de tableaux, de dessins et d'antiquités. Cependant, il ne pensait pas encore à quitter les affaires pour les études archéologiques : il admirait, il recherchait les objets d'art, mais sans s'attacher exclusivement à leur culte. « Compagnons de mon ardente jeunesse, dit-il dans le discours préliminaire de l'*Histoire de l'art par les monuments*, ils en ont doublé toutes les jouissances ; mais, dans ce beau moment de la vie, on ne se demande pas comment ni pourquoi Vénus est belle ; on le sent, on l'adore ; j'en fis de même pour les beaux-arts. »

Ce n'est qu'après la mort de Louis XV, que « libre des soins et quitte des devoirs que le sort lui avait imposés, » il voulut « pour prix de leurs bienfaits, tenter quelque chose pour leur gloire. » Il donna donc sa démission de sa place dans les fermes, et résolut de parcourir la France. Mais ce voyage, dans ses idées

d'alors, avait pour objet principal de compléter ses études en histoire naturelle, et spécialement en métallurgie. Il voulait se rendre compte de la configuration géologique du sol de la France, visiter ses mines, et s'assurer s'il n'aurait pas été possible d'augmenter leurs produits. Il n'y avait, dans ce but, rien de bien favorable aux arts : et néanmoins, c'est pendant ce voyage, exécuté en 1776, qu'il commença à se livrer à l'examen des monuments d'architecture et des ouvrages de sculpture et de peinture, à rechercher leur origine, à comparer les époques de leur exécution, à les dessiner, ou faire dessiner par d'autres lorsque le temps lui manquait, afin d'en conserver les formes. Peu à peu, cette étude écarta l'autre : et, lorsque, l'année suivante, il visita l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et une partie de l'Allemagne, son parti était pris définitivement.

Rentré en France vers le commencement de 1778, il s'y débarrassa de son bagage scientifique ; les conseils, l'exemple du comte de Caylus l'avaient emporté sur les leçons de M. de Jussieu et sur les encouragements de Buffon : il avait abandonné la science, pour se laisser diriger exclusivement par l'art. Il ne revint à Paris que pour se préparer à se rendre en Italie. Néanmoins, il n'avait pas alors l'intention de s'y fixer pour toujours ; mais parti le 24 octobre 1778, il ne devait plus revoir sa patrie.

Il traversa rapidement la Savoie et le Piémont, et se dirigea d'abord vers Gênes, où il séjourna quelque temps, admirant les palais de cette ville et sa

position pittoresque, mais n'y trouvant pas encore ce qu'il venait chercher en Italie, des monuments bien caractérisés de la Renaissance, ou, suivant son expression, « du renouvellement des arts. » A Modène, il se lia avec le célèbre Tiraboschi, l'auteur de l'*Histoire de la littérature italienne*, imitée par Ginguené. Tiraboschi n'était pas seulement un savant historien, un littérateur distingué : il s'occupait aussi des arts, et connaissait, comme tous les hommes instruits de son pays, l'origine des monuments et leur histoire. Notre amateur profita de ses conseils et de ses indications, et il conserva pendant toute sa vie, pour cet homme illustre, un grand attachement.

A mesure qu'il avançait vers l'Italie centrale, Seroux d'Agincourt trouvait de plus nombreux aliments à sa curiosité. Bologne, ville qui, peut-être, a le mieux conservé sa physionomie du moyen âge et de la Renaissance, l'attacha pendant plusieurs mois. Il y trouva de nombreux monuments de ces temps obscurs, que les Italiens appellent « *Bassi tempi;* » il put également en remarquer d'autres des premières époques de la Renaissance. L'ancienne école de peinture de Bologne, celle qui rivalise avec les vieux maîtres florentins, lui offrit aussi des types curieux du renouvellement et des progrès de cet art. Il dessina ou fit dessiner un grand nombre d'édifices, de tableaux, et d'autres œuvres qui l'avaient le plus frappé. Il n'avait pas encore arrêté le plan de son *Histoire de l'art par les monuments;* mais il en

recueillait les éléments, sans y mettre aucun ordre, se réservant d'y revenir plus tard.

Il visita Venise vers le milieu de l'été de 1779, et s'y lia avec le savant abbé Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc. Il ne pouvait choisir un meilleur guide pour l'initier à la connaissance des monuments et des chefs-d'œuvre que cette ville renferme. L'abbé Morelli, savant bibliothécaire, avait fait, par goût, une étude particulière des ouvrages traitant de l'art, de la vie des artistes et de leurs œuvres. Aucun homme, n'a peut-être mieux connu que lui cette partie de la bibliographie. Il en a laissé une preuve irrécusable, en aidant le comte Léopold Cicognara dans la rédaction de son catalogue de livres d'art et d'antiquités, catalogue encore aujourd'hui le plus complet sur cette matière, et dont les appréciations savantes et justes, feront toujours autorité[1]. Se laissant diriger par cet homme aussi modeste que véritablement instruit, Seroux d'Agincourt apprit bientôt à connaître l'art vénitien à toutes ses époques ; il put apprécier l'influence des Grecs du Bas-Empire à Venise, et discerner le mélange apporté par les Byzantins dans l'architecture de ses palais et de ses églises, dans leurs décorations en mosaïques, et dans les premières œuvres de ses peintres. L'abbé Morelli mit d'Agincourt en relations avec d'autres Vénitiens également livrés par goût aux

[1] Ce catalogue a été publié à Pise, chez Niccolò Capurro, 1821, 2 vol. in-8.

mêmes études. C'était le comte Léopold Cicognara qui, plus tard, complétant l'idée de notre auteur, reprit l'histoire de la sculpture en la conduisant jusqu'au temps de l'Empereur Napoléon [1]; c'était le chevalier Onuphre Boni, critique d'art fin et délicat [2]; c'était Gherardo de' Rossi, destiné d'abord, comme d'Agincourt, à diriger des entreprises de finances; mais qui, comme lui, ne tarda pas à quitter les affaires, pour aller se fixer à Rome, et pour y vivre avec lui dans la plus grande intimité.

D'Agincourt quitta Venise pour visiter Florence et la Toscane. Cette heureuse contrée fournit de nouveaux aliments à ses études et à son imagination. Personne n'ignore que le renouvellement des arts est dû en grande partie aux maîtres florentins. Leur science, leur génie n'ont été dépassés par aucune autre école : leurs œuvres sont les meilleurs exemples à citer du grand mouvement de la Renaissance, qui ne s'est pas arrêté depuis leurs premiers efforts. Aussi, d'Agincourt trouva-t-il dans la Toscane la mine la plus riche à exploiter. Il la parcourut en tous sens, rayonnant de Florence à Pise, Lucques, Sienne, Cortone, Prato, Pistoia, Volterre, etc.; relevant les œuvres des architectes et des peintres primitifs de l'École florentine, œuvres si curieuses par leur simplicité, leur naïveté, et en

[1] *Storia della scultura dal risorgimento delle belle arti in Italia fino al secolo di Napoleone,* 3 vol. in-folio; Venezia, 1813 al 1818, pel Picotti.

[2] Voyez le catalogue Cicognara, v° Boni, Onofrio, à la table XI.

même temps si belles. Les campagnes de la vieille Étrurie, encadrées dans leur magnifique horizon de montagnes, leurs torrents, leurs lacs si pittoresques, si bien éclairés par le soleil d'Italie, ne le touchèrent pas moins que les monuments élevés par la main des hommes. Ayant pris, pour se rendre à Rome, la route d'Arezzo et de Perugia, l'une des plus intéressantes à parcourir, il s'arrêta, dit un de ses biographes[1], « *captus amore loci*, » sur les bords du lac de Bolsène. C'est là que, recueillant ses idées, il jeta le premier plan, encore fort indécis, de l'ouvrage qu'il voulait entreprendre, et dont il recueillait partout les éléments. Enfin, après avoir passé dix jours dans une maison de campagne près de la porte Flaminienne, il arriva le 29 novembre 1779 à Rome, et son premier asile dans cette ville fut la maison qu'avait habitée Salvator Rosa, via Gregoriana[2]. »

Il ne pouvait choisir une habitation plus en rapport avec ses goûts et ses idées. Indépendamment du souvenir inséparable du grand artiste napolitain, indépendamment de ceux qu'éveillent également les demeures des Zuccheri, de Claude Lorrain et de Nicolas Poussin, dans la même rue ou à côté[3],

[1] M. de la Salle, p. 6.

[2] *Id., ibid.*

[3] La maison des Zuccheri donne d'un côté dans la Via Sistina, et de l'autre dans la Via Gregoriana : elle est remarquable par son architecture irrégulière mais pittoresque. La maison de Claude Lorrain est celle qui fait l'encoignure de l'escalier de la Trinité des Monts, et qui est en rotonde au premier étage ; celle du Poussin est

la maison de Salvator Rosa est encore aujourd'hui dans une position très-pittoresque. Située au milieu de la via Gregoriana, l'une des rampes qui conduisent au mont Pincio, elle n'est masquée par aucune construction, et domine une partie de la ville de Rome. En face, des jardins en terrasse, plantés d'orangers, de citronniers et d'arbustes à fleurs, laissent l'horizon libre. La vue peut y embrasser d'un seul coup d'œil, le dôme majestueux de Saint-Pierre s'élevant au-dessus des massives constructions du Vatican; les innombrables coupoles, tours, campaniles, colonnes de la capitale du culte catholique; plus loin, la riante ceinture des montagnes qui l'entourent, au sommet desquelles se dessinent, au soleil couchant, la noire silhouette des cyprès, des pins parasols et de quelques palmiers[1].

A peine installé à Rome, d'Agincourt, poussé par une ardente curiosité, se mit à parcourir cette ville unique, en ce qu'elle seule peut montrer à la fois les restes de l'antiquité, les commencements de l'art chrétien, et ses transformations successives pendant dix-huit siècles, en même temps que les chefs-d'œuvre de la Renaissance. C'est alors qu'il comprit, que ses recherches antérieures, dans les

à l'entrée de la rue Sistina, où elle porte les numéros 8, 9 et 10 : elle sert aujourd'hui de corps de garde.

[1] D'Agincourt, pendant les trente-six années qu'il vécut à Rome, habita constamment la Via Gregoriana ; mais il quitta la maison de Salvator Rosa, qui porte aujourd'hui le numéro 34, pour occuper seul une maison en face, numéros 22, 23 et 24, qui est aujourd'hui une dépendance du palais Mignanelli.

autres contrées qu'il avait parcourues, étaient tout à fait incomplètes, et que Rome seule pouvait lui donner les éclaircissements qu'il aurait vainement cherchés ailleurs. — Avant donc de rien rédiger, avant d'arrêter définitivement le plan de son travail, il se mit à étudier Rome en archéologue ami des arts, interrogeant avec ses historiens et ses poëtes les monuments de l'antiquité ; cherchant à expliquer, avec les Pères de l'Église et les auteurs chrétiens, l'origine des basiliques, des baptistères et des tombeaux des premiers fidèles ; suivant les développements de l'art chrétien et ses transformations, jusqu'aux chefs-d'œuvre dus au génie de Bramante, de Michel-Ange et de Raphaël. Il consacra deux années à ces études sans sortir de Rome.

Les monuments antiques que Rome actuelle a conservés peuvent bien donner une idée de la magnificence des Romains, de l'immense pouvoir des empereurs et du luxe déployé dans les fêtes et réunions publiques ; mais ils ne peuvent pas faire comprendre la manière de vivre des simples particuliers il y a dix-huit cents ans, ni donner une idée de leurs demeures. D'Agincourt résolut d'aller faire cette étude à Pompeïa, qui venait d'être retrouvée depuis peu d'années. Il partit pour Naples en 1781, et s'établit à Pompeïa, dont les monuments publics et les maisons particulières, conservés dans les cendres du Vésuve pendant près de dix-huit siècles, présentent la physionomie d'une ville antique parfaitement intacte. Il visita également Hercula-

num et son théâtre retrouvé dans la lave. Il alla voir les temples de Pœstum, monuments d'une civilisation de beaucoup antérieure à l'art romain, et même à l'art grec d'Athènes. Il revint à Rome par l'abbaye du mont Cassin, l'un des foyers civilisateurs du moyen âge, dont la bibliothèque lui offrit les manuscrits les plus précieux au point de vue de l'histoire de l'art, et spécialement de la miniature. Il était de retour à Rome vers la fin de 1782, riche de nombreuses observations faites avec la plus grande intelligence, et puisées aux sources les plus variées et les plus sûres.

A Rome, il reprit ses promenades au milieu des ruines et des édifices de tous les âges. Il se sentait attiré surtout vers l'étude des Catacombes. Ces anciens cimetières chrétiens, creusés en tous sens sous le sol de cette ville, et sous les champs qui l'entourent, sont très-nombreux, très-vastes, et d'autant plus intéressants à visiter, qu'ils sont restés très-longtemps abandonnés. Excité par les exemples de Bosio, d'Arringhi, de Montfaucon et d'autres célèbres historiens de l'antiquité chrétienne, Seroux d'Agincourt descendit successivement dans les catacombes de sainte Cécile, de saint Saturnin, de sainte Priscille, de saint Laurent, de sainte Agnès, hors les murs. Ces souterrains étroits et obscurs, bordés, de chaque côté, de tombeaux creusés dans le tuf [illegible] sol romain, ont été longtemps [illegible] carrières de cette pou[illegible] tion de la

ville, et dans lesquelles les premiers chrétiens se seraient réfugiés pour célébrer les saints mystères, et pour enterrer leurs premiers martyrs et leurs morts. Du temps de d'Agincourt, ils n'avaient été que rarement explorés, et leur parcours n'était pas sans dangers. On rapporte, qu'entraîné par son amour pour l'étude des inscriptions, des peintures et des emblèmes qu'on y découvre, notre antiquaire oublia son chemin, s'égara, et ne put sortir des catacombes de sainte Agnès, que par un de ces *foramina* qu'on y rencontre de loin en loin, et qui aboutissent, comme des soupiraux, au milieu de la campagne [1]. Ces visites laissèrent une profonde impression dans son esprit; voici en quels termes lui-même en rend compte [2] :

« Après ces témoignages de vénération, donnés par des hommes qui eux-mêmes ont mérité les honneurs divins, après les descriptions touchantes qu'ils (saint Charles Borromée et saint Philippe de Néri; voir la note 2, p. 20) ont faites des Catacombes, dois-je basarder l'expression des sentiments que j'ai si souvent éprouvés lorsque, parcourant ces lieux célèbres, pour la recherche des monuments nécessaires à mes travaux, et quelquefois loin de mes guides, resté seul sous ces voûtes ténébreuses, où nulle plante, nul oiseau, nul animal n'offre l'image de la vie, je me trouvais assis entre tant de tom-

[1] *Notice* de M. de la Salle, p. 7.

[2] *Histoire de l'art par les monuments*, t. I, *Architecture, décadence*, p. 21, 22, 23.

beaux, construits au-dessus de ma tête, ou creusés sous mes pieds; ou quand je mesurais, à la lueur d'un flambeau, ces routes tortueuses qui s'offraient de tous côtés à mon œil étonné? D'abord, une inquiétude vague s'emparait de moi; mon imagination se trouvait accablée par la multitude des idées que la religion, l'histoire, la philosophie me présentaient en même temps; puis, le silence profond qui m'environnait, rétablissant le calme dans mon esprit, une rêverie douce m'entraînait, et je goûtais un repos presque semblable à celui des millions de morts qui dorment dans ces cimetières depuis quinze siècles. Et moi aussi, leur disais-je, je dormirai ici un jour auprès de vous; mais, avant qu'on y dépose ma poussière, je veux honorer vos mânes par les brillants souvenirs attachés à l'histoire des arts; des arts, qui ont dû si souvent leurs travaux et leurs succès aux hommages que les fidèles ont rendus à vos saintes victoires. »

Cette étude de l'art des premiers chrétiens ne détournait pas notre amateur de l'art moderne. Il l'admirait dans ses chefs-d'œuvre, et son esprit philosophique se sentait particulièrement attiré par les ouvrages de notre Poussin. Comme Français, il déplorait l'oubli dans lequel la France avait laissé la mémoire d'un de ses plus beaux génies.

C'était alors un usage établi à Rome, depuis environ deux siècles, de choisir le Panthéon pour lieu de sépulture des grands artistes. Raphaël y avait été déposé à côté de sa fiancée Maria Bibbiena. Quelques

années plus tard, Perinodel Vaga, son élève favori, était venu le rejoindre : plus tard, Taddeo Zuccheri, Annibal Carrache, et beaucoup d'autres moins illustres. Pour honorer la mémoire du chef de l'École romaine, qu'il avait la prétention de faire revivre, Carle Maratte avait fait placer le buste de Raphaël au-dessus de son tombeau. Cet exemple avait trouvé des imitateurs, et le temple élevé par Agrippa, était devenu comme une galerie de portraits d'artistes. Quelque temps après l'arrivée à Rome de Seroux d'Agincourt, le chevalier d'Azzara, ambassadeur d'Espagne, avait fait placer au Panthéon le buste de Raphaël Mengs, son ami. Excité par ces exemples, Seroux d'Agincourt voulut rendre le même honneur au grand peintre français. Soutenu par son admiration et par le sentiment national, il fit exécuter le buste du Poussin, et obtint de le placer dans le Panthéon. Il avait fait inscrire au-dessous ces simples paroles :

NIC. PUSSINO
PICTORI GALLO[1].

[1] Ce buste a été transporté à la galerie des grands hommes qui est au Capitole. — L'inscription, composée par Seroux d'Agincourt, vaut bien l'épitaphe que M. de Châteaubriand a cru devoir faire graver sur le monument qu'il a fait élever au peintre français, dans l'église de San-Lorenzo in Lucina ; on y lit :

F. DE CHÂTEAUBRIAND
A NICOLAS POUSSIN.

On a dit de ce monument qu'il était plutôt élevé à la gloire de M. de Châteaubriand qu'à la mémoire du Poussin.

A cette époque, la société la plus distinguée de Rome se réunissait tantôt chez le chevalier d'Azzara, tantôt chez le cardinal de Bernis, ambassadeur de France. Seroux d'Agincourt était un des ornements de ces réunions; doué d'une heureuse mémoire, il savait rappeler à propos les choses observées par lui dans un si grand nombre de pays qu'il avait visités; il en faisait ressortir des comparaisons intéressantes, et charmait ses auditeurs par ses réflexions toujours justes, et par l'agrément de sa conversation, exempte de tout pédantisme. Au nombre des personnes distinguées qui étaient admises chez le cardinal de Bernis, il faut compter M. Paris, architecte, alors dessinateur de la chambre de Louis XVI, artiste très-instruit et très-habile, qui devint plus tard directeur *par interim*, après la mort de M. Suvée, de l'École de France à Rome. Seroux d'Agincourt ne tarda pas à apprécier les qualités solides et brillantes de M. Paris : ils se lièrent intimement, et cette amitié ne cessa qu'à la mort de Seroux d'Agincourt [1].

Il avait également rencontré dans ces réunions la célèbre Angelica Kauffmann; son caractère aimable, son talent, ses malheurs, intéressèrent vivement notre antiquaire. Il ne tarda pas à se lier avec elle d'une amitié très-étroite. Ils étaient parvenus l'un et l'autre à l'âge où les passions de la jeunesse

[1] Voyez, sur M. Paris, la notice publiée par M. Ch. Weiss, en tête du catalogue de la bibliothèque de M. Paris, léguée au musée de Besançon, 1 vol. in-8, Besançon, 1821, à la librairie de Déis.

font place aux sentiments d'affection plus durables de l'âge mûr. Ils vécurent dans une douce intimité : d'Agincourt communiquait à l'artiste ses impressions à la vue des monuments qu'il étudiait ; et celle-ci le consultait sur la composition de ses tableaux.

Angelica Kauffmann a joui, pendant le dernier siècle, d'une très-grande réputation comme peintre de portraits et de tableaux d'histoire. Elle a été entourée pendant toute sa carrière, en Angleterre et en Italie, des faveurs de la haute société. L'aventure de son premier mariage avait attiré sur elle l'attention du public, et son talent sut entretenir celle des véritables amateurs de la peinture. Dans une notice consacrée à Seroux d'Agincourt, il ne paraîtra sans doute pas déplacé, d'insérer quelques détails sur la vie et les ouvrages d'une femme, dont l'amitié ne contribua peut-être pas moins que l'amour de l'art à le retenir et à le fixer à Rome [1].

Angelica Kauffmann était née le 30 octobre 1741 à Coire, capitale des Grisons, où son père, Jean-Joseph Kauffmann, peintre de quelque réputation dans ce pays, avait été appelé par l'évêque, pour

[1] Les détails qui suivent sont tirés de la *Vie d'Angelica Kauffmann, peintre*, écrite par le chevalier Jean-Gherardo de' Rossi ; Florence, Molini, Laudi et comp°, 1810, in-8, avec portrait d'Angelica et une dédicace de l'auteur à Seroux d'Agincourt lui-même. — Au moins, c'est ainsi que nous interprétons ces lettres A. C. S. D. R., qui précèdent la dédicace. Cette biographie a été composée d'après des mémoires historiques laissés par Joseph-Charles Zucchi, beau-frère, et Francesco Zucchi, neveu d'Angelica Kauffmann.

exécuter à la cathédrale quelques ouvrages de peinture. Peu de temps après la naissance de sa fille, il fixa sa résidence à Morbegno, petite ville sur l'Adda, dans la Valteline. C'est là que, dès son enfance, la jeune fille apprit les premiers rudiments de la peinture, sous la direction de son père, qui, sans être un grand professeur, connaissait néanmoins les meilleurs principes de l'art. Aussi, dès l'âge de neuf ans, l'enfant commençait à peindre des portraits au pastel. A quatorze ans, elle fit, aux deux crayons rouge et noir, celui de l'évêque de Como et celui de la duchesse de Massa-Carrara. Établie à Milan avec son père, en 1754, elle y étudia les œuvres si remarquables de l'école lombarde, et copia, d'après les maîtres, les beaux portraits qui décoraient alors les galeries particulières. Ces études lui laissèrent des impressions profondes, et l'on doit attribuer au séjour qu'elle fit à Milan le goût qu'elle conserva toute sa vie pour les portraits traités dans le genre historique.

Après de nombreux voyages en Allemagne et en Italie, de 1754 à 1766, Angelica se décida à quitter cette belle contrée, traversa la France et se rendit à Londres, en compagnie de lady Weertwort, qui avait pris l'engagement, envers le père Kauffmann, de conduire sa fille en Angleterre, et de la présenter dans la haute société. Elle arriva le 22 juin 1766 à Londres; et, à peine installée, elle fut bientôt mise en relation avec l'aristocratie anglaise et avec les principaux artistes. Parmi ces derniers, elle se lia plus particulièrement avec

le célèbre Josué Reynolds, qui passait alors pour occuper le premier rang. Cet artiste avait une manière à part de peindre les portraits; il maniait le pinceau avec une rapidité surprenante, savait produire avec ses couleurs des effets inattendus de clair-obscur, et donnait à ses figures une expression de grâce et de vivacité qui ne manquait pas de plaire à ses modèles. Le faire de Reynolds ne fut pas sans influence sur la manière adoptée par Angelica. Elle cherchait à imiter la fraîcheur, la délicatesse de ses teintes, tout en essayant de donner à ses dessous une fermeté qu'elle avait étudiée chez les maîtres des meilleures écoles d'Italie. Reynolds devint le panégyriste de la jeune Allemande, et pour lui donner une preuve de l'estime qu'il faisait de son talent, il lui demanda de faire son portrait. La représentation des traits d'Angelica plut tellement à ses admirateurs, qu'ils voulurent la rendre publique par la gravure. Il paraît que le peintre anglais ne se contentait pas d'admirer les ouvrages dus au pinceau d'Angelica; il nourrissait, dit-on, pour elle un sentiment plus tendre : mais la jeune fille ne pensait alors qu'à son art, et avait fermé son cœur aux séductions de l'amour[1].

Dès le commencement de 1767, Angelica Kauffmann était devenue l'artiste à la mode à Londres. Les plus grandes dames voulaient avoir leur portrait de sa main. Elle fit celui de la princesse de

[1] *Vie d'Angelica Kauffmann, ut suprà*, p. 26.

Brunswick, et cette toile obtint tant d'éloges, que la princesse de Galles, mère du roi, vint l'admirer dans l'atelier même de l'artiste. Cette visite lui valut la commande des portraits du roi et de la reine d'Angleterre, et de Christian III, roi de Danemark, qui se trouvait alors à Londres. Ces portraits ne tardèrent pas à être gravés, et leur reproduction augmenta encore la vogue dont l'artiste était entourée.

Angelica s'étudiait presque toujours à donner à ses portraits une signification historique ou mythologique. Elle peignait très-rarement ses modèles au naturel, et avec les vêtements portés à cette époque. Elle les représentait, presque toujours, sous la figure et le costume d'un personnage connu de l'histoire ou de la fable[1]. Cette manière d'arranger les portraits vise plus à l'effet, et peut-être la croit-on plus favorable à l'art et à la fantaisie. Mais elle s'éloigne de la vérité : or, en peinture comme en poésie :

« Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable. »

C'est sans doute un travail difficile, ingrat même, de représenter un contemporain avec le costume et les habitudes de son époque. Mais le peintre a d'autant plus de mérite à surmonter ces obstacles, sans que l'art y perde rien. Qui oserait soutenir que le portrait de M. Bertin de Vaux, par M. Ingres, n'est pas, dans son genre, en dépit de son costume, tout aussi beau que les plus remarquables portraits du

[1] *Id.*, *ibid.*, p. 28.

Titien ou de Van Dyck? Le costume le moins poétique n'est donc pas un obstacle pour les grands artistes. Mais, du temps d'Angelica, on entendait l'art du portrait autrement : ou plutôt, la vanité des modèles, flattée de se voir représenter sous les traits d'un héros, d'une déesse ou d'un demi-dieu, excitait les peintres à s'éloigner de la réalité, et à chercher des combinaisons qui maintenant paraissent ridicules.

En composant ses tableaux d'histoire, Angelica avait pour méthode d'en choisir d'abord le sujet, et d'en bien fixer la pensée principale dans son esprit. Ensuite, soit avec le crayon, soit avec la plume, elle en faisait une esquisse, qui ne lui servait qu'à lui rappeler ses premières inspirations. Elle corrigeait plus tard cette composition primitive, en formait un second dessin plus fini, plus correct et ombré de clair-obscur, suivant l'effet qu'elle se proposait de donner à son œuvre. Enfin, quand elle se mettait à reporter ce dessin sur la toile, elle avait coutume de dessiner d'après nature les diverses parties, soit du nu, soit du vêtement, et ces dessins sont, le plus souvent, sur papier bleu, ombrés au crayon, et éclairés d'un peu de blanc de céruse, étendu avec beaucoup de douceur et d'effet[1].

Pendant son séjour à Londres, Angelica composa un grand nombre de tableaux d'après l'histoire anglaise, et d'après les poëtes de ce pays. Elle peignit

[1] *Id.*, *ibid.*, p. 29-30.

aussi beaucoup de sujets tirés de la mythologie, tels que des danses d'amours, des nymphes, des bacchanales, et autres compositions imitées de celles de l'Albane. On peut critiquer dans leur exécution une certaine monotonie et quelquefois de la mollesse : mais ces défauts peuvent tenir autant aux sujets eux-mêmes qu'à la manière de faire de l'artiste[1].

Il y avait alors à Londres un grand nombre de graveurs habiles, Anglais, Allemands et Italiens, parmi lesquels nous trouvons : Bartolozzi, Porporati, Laurie, Green, Smith et autres. Ces artistes recherchaient comme une faveur la faculté de reproduire les œuvres d'Angelica; et telle était la vogue dont elles jouissaient, que leurs gravures étaient enlevées à des prix exorbitants.

Ainsi, tout semblait concourir au bonheur de l'artiste : elle ne cessait de recevoir en Angleterre un tribut d'éloges et d'admiration, et ses ouvrages étaient payés au poids de l'or. Sans être douée d'une beauté régulière, Angelica Kauffmann avait une taille bien prise, une physionomie agréable, et l'expression de son regard, à la fois calme et vif, était, au dire de ses admirateurs, véritablement irrésistible[2]. Cependant, au milieu de tous ses succès, elle ne pensait pas à se faire valoir : elle vivait avec réserve et modestie, et ne fréquentait le grand monde que pour entretenir les relations qui lui procuraient de nombreuses commandes.

[1] *Id.*, *ibid.*, p. 30, note.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 32.

Malheureusement pour elle, on savait qu'elle gagnait beaucoup d'argent ; elle devint donc le point de mire de cette espèce d'hommes sans scrupules, qui recherchent les femmes artistes en vogue, beaucoup plus pour ce qu'elles gagnent, que pour ce qu'elles peuvent valoir. Il y avait alors à Londres un homme d'une belle tournure, d'un esprit cultivé, de manières nobles et distinguées, qui passait pour un seigneur suédois, connu sous le nom de Frédéric comte de Horn. Son train de maison était magnifique : il affectait d'imiter tout ce que faisaient les grands seigneurs le plus à la mode. Il parvint ainsi à pénétrer jusqu'à l'atelier de la Kauffmann, et conçut sur elle les plus affreux projets. Sa figure agréable, l'affabilité de ses manières, son ton modeste, le firent bien accueillir ; et comme il se disait catholique, cette dernière circonstance acheva de le faire distinguer de l'artiste. Renouvelant souvent ses visites, et sachant prendre chaque fois un ton plus insinuant, il ne tarda pas à trouver le chemin du cœur d'Angelica. Le roué s'en aperçoit, redouble ses prévenances, et, choisissant le moment, lui découvre sa passion dans une déclaration des plus séduisantes. Il offre de partager sa fortune avec elle et son vieux père : il explique que cette offre n'est pas une petite chose, puisqu'il réunit en sa personne une naissance distinguée, un emploi militaire élevé et une fortune non ordinaire, Angelica, trompée par l'opinion de Londres, ne doute pas de sa haute naissance : quant à la fortune, il lui dit que

sous peu de jours, on doit lui faire parvenir à Londres de grosses remises, et qu'aussitôt après les avoir reçues, il fera part de ses intentions au père Kauffmann et lui demandera la main de sa fille. Jusque-là, il convient de tenir caché le projet de leur union, pour éviter les obstacles que sa propre famille ne manquerait pas de mettre à son exécution. La crédule jeune femme tombe dans le piége, et promet inconsidérément, qu'après avoir vérifié ce qu'il avance, elle lui donnera sa main. L'imposteur revenait souvent visiter Angélique; affectant toujours la douceur, la complaisance, la simplicité de ton et de manières, il laissait chaque fois une impression plus profonde d'amour et d'estime dans son cœur.

Mais, un jour, la scène change : pâle, triste, abattu, il se présente chez l'artiste, qui tremble en le voyant aussi agité, et lui demande la cause de ce désespoir. Il lui découvre alors, en soupirant, que son éloignement de sa patrie a été nécessité par la pensée que ses ennemis ont su inspirer à son souverain : ils l'ont accusé de faire partie d'une conspiration tramée contre la personne de ce prince, et il sait, qu'en ce moment, l'ambassadeur de la cour de Suède doit demander son extradition au gouvernement anglais. Il faudra donc, qu'avant peu, il se sépare d'elle; et comment la quittera-t-il ? Chargé de chaînes, avec une marque d'infamie, et cela, pour être ramené dans sa patrie, victime innocente de la plus affreuse calomnie et de la plus lâche trahison. —

Remplie d'effroi à ce récit, Angelica lui conseille de prendre la fuite. Mais comment faire, comment échapper à des recherches si puissantes? Le prétendu comte, après un moment de silence, reprend : « Un seul moyen me reste d'échapper à l'infamie, et ce moyen, il dépend de vous seule de me le procurer. Donnez-moi votre main comme épouse, qu'un lien sacré m'unisse à vous, et je suis certain que la famille royale qui vous aime, qui vous protége, ne permettra pas qu'on enferme en prison votre époux. Tout sera bientôt réparé lorsque je serai devenu votre mari. Je suis innocent; en restant libre dans un pays étranger, je saurai me défendre et confondre mes ennemis. » Angélique hésite, a quelques doutes, lui demande la preuve de sa naissance et de sa position. Le fourbe réfute ses soupçons, et lui fournit les explications qu'elle exige. D'ailleurs, la pauvre fille l'aimait déjà tendrement, et avait une entière confiance en ses paroles. Elle se décide donc à donner son consentement, sans consulter son père, ni aucun de ses amis. Ils se rendent en secret à une chapelle catholique : là, un prêtre agissant avec une grande légèreté, sans exiger les actes de baptême des contractants, sans appeler les témoins obligés, n'hésite point à bénir leur union. L'imposteur se montre alors satisfait, et ne paraît plus craindre les dangers qui l'avaient menacé. Mais il commence à révéler à sa femme, que le retard dans l'envoi des remises qu'il attendait, le met à la merci de nom-

breux créanciers ; et, sous le prétexte d'acquitter des dettes pressantes, il n'a pas de peine à dépouiller de son argent celle qui lui avait livré son cœur et sa personne. Trois semaines se passent ainsi. Cependant, le fourbe croit nécessaire d'apprendre le mariage au père d'Angélique. Le vieillard se trouble et s'inquiète : il craint que sa fille n'ait été la proie d'un aventurier. Il consulte leurs amis communs, et s'adresse à des protecteurs puissants, pour savoir quel est réellement le personnage qui a su séduire sa fille. Après les recherches les plus minutieuses, la vérité finit par se faire jour : on découvre que le prétendu comte de Horn n'est autre que l'ancien valet de chambre de ce seigneur. On apprend qu'en 1765, se trouvant à Hildesheim, où il se donnait pour lieutenant-colonel au service du grand Frédéric, il s'était uni à une autre femme. On sait qu'à Hambourg, à La Haye, à Breslaw, et dans beaucoup d'autres villes, il a souvent changé de titres et de noms. Enfin, il ne reste aucun doute que le prétendu comte est un misérable imposteur. On exige de lui une séparation d'avec sa malheureuse femme : craignant le châtiment mérité par ses faux et ses escroqueries, il y consent, sans trop se faire prier ; mais il demande une somme de trois cents guinées pour prix de cette renonciation. Angelica, livrée au plus violent désespoir, se décide à suivre l'avis de son père et de ses amis : elle consent à payer la somme ; et, le 10 février 1768, quatre mois après sa fatale union, trois mois après l'éloignement de

son mari, elle signe l'acte qui lui rend la liberté [1].

Cette aventure fit beaucoup de bruit dans Londres; toutefois elle n'éloigna pas de l'atelier d'Angelica les admirateurs de son talent. Au contraire, ses protecteurs redoublèrent d'efforts pour lui procurer des commandes, afin de lui faire oublier ses chagrins par le travail. Ils la firent recevoir membre de l'Académie royale de peinture établie à Londres, et elle fut inscrite au nombre des professeurs de cette compagnie. Pour se conformer au règlement de cette corporation, elle exposait souvent ses tableaux dans les galeries ouvertes au public. Comme elle choisissait pour ses compositions des faits tirés de l'histoire d'Angleterre, ses tableaux excitaient toujours la vogue. En 1771, elle passa en Irlande, à la demande du vice-roi, lord Tawndsend, qui voulait lui commander son portrait et ceux de toute sa famille. Elle fut accueillie dans ce pays avec une grande distinction, et sollicitée d'y faire les portraits d'un grand nombre de personnes appartenant à la plus haute aristocratie. Elle dut se borner à prendre leurs traits et à esquisser leurs physionomies, se réservant de terminer ces ébauches à son retour à Londres, où elle rentra après un séjour de six mois en Irlande [2].

Elle continua de vivre à Londres au milieu d'une société choisie. Il n'y avait pas d'homme ayant un nom soit dans les lettres, soit dans les sciences,

[1] *Id., ibid.*, p. 33 à 46.
[2] *Id., ibid.*, p. 47-48.

qui ne recherchât son intimité. Elle aimait à faire les portraits des personnes célèbres, et souvent elle leur en faisait cadeau, ou leur offrait quelque autre de ses œuvres. C'est ainsi que les deux grands poëtes allemands, Klopstock et Gessner, reçurent de charmantes compositions d'Angélique, et répondirent à cette gracieuseté en lui envoyant des vers.

Après un séjour non interrompu de quinze années en Angleterre, Angelica regardait ce pays comme sa patrie d'adoption. Cependant les infirmités de son père, augmentant avec l'âge, exigeaient un climat plus doux. Le vieillard désirait revoir encore une fois sa patrie, et passer ensuite le reste de ses jours en Italie. De son côté, Angelica n'avait jamais oublié Rome : elle avait toujours conservé le désir d'y revenir et d'y vivre. Son premier mari était mort : elle ne l'avait jamais revu depuis leur séparation. Son père, ses amis s'inquiétaient de son avenir. Ils lui persuadèrent d'unir ses jours à ceux d'Antonio Zucchi, peintre vénitien fixé à Londres, qui passait pour un galant homme, et qui ne manquait pas d'une certaine facilité à rendre les ruines d'architecture. Angelica se rendit à ces conseils. Après avoir fait un premier mariage d'inclination et s'en être fort mal trouvée, elle se résolut à faire un mariage de raison, et elle y trouva le calme et une vie douce. Le 14 juillet 1781, elle donna sa main au Zucchi[1], et le 19 du même mois elle quitta Londres avec son mari et son père, se dirigeant

[1] Voyez, ci-après, une notice sur cet artiste.

vers l'Italie par la Flandre, la Lorraine et le Tyrol.

Après avoir visité Vérone et Venise, où elle perdit son père, elle ne fit que traverser Rome pour se rendre à Naples, où elle voulait d'abord se fixer. Précédée d'une grande réputation qui avait pénétré jusqu'à la cour, elle y fut accueillie avec une faveur marquée, et la reine elle-même, qui possédait un recueil d'estampes gravées d'après les œuvres d'Angélique, voulait qu'elle entrât à son service pour donner des leçons de dessin aux princesses ses filles; cette souveraine lui commanda les portraits de tous les membres de la famille royale. Angelica, qui avait toujours fui toute chaîne, refusa poliment l'offre qui lui était faite de rester attachée à la cour; elle promit seulement, après avoir esquissé les portraits de la famille royale, de les terminer à Rome, et de venir l'année suivante les déposer aux pieds de la reine.

Elle retourna donc à Rome au commencement de 1782, et c'est à cette époque qu'elle se lia intimement avec Seroux d'Agincourt, dont elle avait sans doute fait la connaissance à Naplès, où il s'était rendu à peu près en même temps qu'elle.

Raphaël Mengs était mort depuis quelques années [1] lorsqu'Angelica Kauffmann vint s'établir à Rome : mais l'admiration qu'avaient inspirée ses œuvres, grâce aux éloges prodigués par Winckelmann, par le cardinal Albani et par le chevalier d'Azzara, était encore très-vive. D'un autre côté, la

[1] Il mourut en 1778.

réaction qu'il avait tentée contre la manière des peintres dégénérés de l'école romaine était dans toute sa force. Presque tous les artistes s'efforçaient de revenir à l'étude de l'antique et des grands maîtres. Chacun voulait s'éloigner à tout prix du style lâche et confus des successeurs de Pierre de Cortone et de Carle Maratte : on se jetait dans des compositions tirées de l'histoire romaine, de la fable et de la mythologie. On cherchait à raviver dans le public, même en peinture, le goût de l'antiquité, et souvent on ne réussissait qu'à représenter des modèles d'ateliers drapés en Grecs ou en Romains. Mais ce changement avait au moins cela de bon, qu'il obligeait les jeunes gens à étudier d'après nature, tandis que leurs devanciers n'exécutaient trop souvent leurs compositions que de mémoire et de simple pratique.

Angelica Kauffmann était depuis longtemps dans les idées nouvelles; aussi, lorsqu'elle eut ouvert son atelier à Rome, devint-elle le chef de l'école que Mengs avait créée. Sa manière de composer, expressive, facile, pleine de grâce, excitait l'admiration de la foule. Mais les véritables connaisseurs regrettaient que son dessin ne fût pas plus correct, et que la disposition de ses personnages ne fût pas toujours exempte de manière. Il était réservé à notre peintre David, de compléter la révolution tentée par Raphaël Mengs, et de replacer l'art de la peinture dans une meilleure voie.

De son côté, Seroux d'Agincourt, frappé de l'influence que Winckelmann avait exercée, en retra-

çant l'histoire des arts dans le temps de leur grandeur, résolut de suivre cet exemple dans le temps de leur décadence, et de montrer ensuite de quelle manière ils commencèrent à renaître[1]. Ce résultat ne pouvait être atteint qu'en passant en revue, l'un après l'autre, les douze siècles qui séparent le quatrième du seizième. L'aspect sous lequel il voulait traiter ce sujet devait rendre son travail extrêmement utile. Il prit donc la résolution de devenir le Winckelmann des temps de barbarie. Il éprouvait quelque hésitation à se dévouer à l'étude des monuments ou tendant à la barbarie, ou barbares, ou renaissant à peine de la barbarie. Mais il était si riche des dessins qu'il avait recueillis ou fait copier, que ce sujet stérile et sans intérêt d'un côté, devenait entre ses mains fécond et agréable. Il disait alors en plaisantant : « Oui, j'ai dit adieu aux beautés de la Vénus des Médicis, pour me dévouer tout entier à la simplicité des madones de Cimabue, de Giotto et des vieux maîtres grecs. » Les notices et les dessins qu'il avait réunis, étaient des matériaux pour un grand ouvrage : il leur manquait seulement la disposition et la mise en ordre, pour en faire apprécier toute l'importance. Connaissant l'histoire des arts, Seroux d'Agincourt pouvait trouver cet ordre facilement, et tirer ensuite les conséquences d'un pareil travail.

[1] Les détails qui suivent sont, en grande partie, tirés et même traduits des *Notizie storiche del cavaliere G. B. Lud. Giorgio Seroux d'Agincourt, scritte da Gio. Gherardo de' Rossi, suo amico; Venezia, dalla tipografia di Alvisopoli*, 1827 ; broch. in-12, de 60 pag., plus la dédicace à Bartolomeo Gamba.

Voulant commencer à décrire la décadence des arts à Rome, il reconnut que les Catacombes pouvaient lui fournir sur ce sujet des arguments lumineux. Un fossoyeur, nommé Luzi, connaissant bien les lieux, un de ceux qui vont au fond de ces souterrains les plus cachés chercher les reliques des martyrs, s'offrit pour lui servir de guide. Profitant, pour son instruction, de l'expérience de cet homme, Seroux d'Agincourt entreprit, ainsi que nous l'avons dit, de fréquents voyages dans ces anciens cimetières. Il y observait avec attention, comment les chrétiens n'abandonnèrent pas entièrement les ornements que les anciens avaient adoptés pour les tombeaux, mais y ajoutaient quelque sujet tiré de l'Évangile et de l'Écriture sainte. Dans ces temps de cruelles épreuves, les fidèles ne pouvaient pas faire choix des meilleurs artistes : aussi les peintures des troisième et quatrième siècles sont-elles des ouvrages très-faibles. Elles devinrent encore plus mauvaises et plus barbares dans les siècles suivants; car on y vit s'introduire les premiers germes de la peinture byzantine, qui fut apportée en Italie à l'état barbare.

Dans ces visites à ces souterrains sacrés, notre antiquaire fit les observations les plus justes sur les rites et sur les coutumes des premiers chrétiens. Il avait acquis, sur cette matière, le savoir le plus sûr; prenant soin de corroborer l'inspection et l'examen qu'il faisait des Catacombes, par la lecture de tout ce qui a été écrit de plus savant et de plus accrédité sur ce sujet.

L'architecture occupa également ses études : il avait dessiné ou fait dessiner les plus beaux édifices antiques, distinguant, en Italie, tout ce qu'avaient construit ou fait construire les Romains, qui n'étaient pas simples et élégants comme les Grecs, mais qu'on trouve toujours riches et magnifiques. Il avait remarqué que la richesse même de l'architecture avait ouvert la voie aux modes de bâtir en usage dans le moyen âge; que la rareté des matériaux dans ces siècles, et le peu d'opulence des constructeurs avaient réduit, en peu de temps, l'architecture à la pesanteur et à la pauvreté des ornements. Il avait observé avec la plus grande attention le mode de construction propre à chaque siècle, et par les indications que donne l'histoire des édifices dont on connaît l'époque, il s'était formé un système, au moyen duquel il reconnaissait sur-le-champ, même dans les ruines les plus informes, à quel siècle elles pouvaient appartenir. Au douzième siècle, les temps de la barbarie et de la pauvreté devinrent moins obscurs : l'Italie, en particulier, divisée en un grand nombre de petits États, les uns régis par la forme monarchique, les autres par la forme républicaine, vit naître parmi ces gouvernements une véritable rivalité de bâtir. Le zèle pour la religion poussa chaque ville à faire tous ses efforts pour élever un temple dédié à la majesté du Très-Haut. C'est à cette époque que naquit cette majestueuse architecture appelée à tort gothique, qui ne conserva aucune des règles de l'art antique.

Il ne faut pas chercher à y trouver le repos que l'œil demande : des angles, des saillies, des cintres apparaissent de toutes parts ; et les édifices s'élèvent avec une légèreté qui a quelque chose d'imposant.

Il semblait qu'il ne restât aucun espoir de voir l'architecture revenir aux anciennes règles. Cependant, elle renaquit au commencement du seizième siècle, avec Léon-Baptiste Alberti. D'autres, avec lui, avaient déjà ramené l'architecture au style antique, et l'avaient débarrassée des langes dans lesquels la barbarie l'avait enveloppée.

Les recherches de Seroux d'Agincourt sur la sculpture, après qu'il eut passé rapidement en revue les siècles heureux des Grecs et des Latins, ou des Grecs qui travaillèrent dans Rome, durent se tourner vers l'époque de la décadence de l'art. Alors on ne sculptait que peu ou point d'ouvrages importants : il lui fallut donc recourir encore aux catacombes pour y trouver les sculptures chrétiennes, reconnues pour telles d'après les sujets qu'elles montrent, tirés des saintes Écritures, des Évangiles et des symboles religieux. En réfléchissant sur ces marbres sculptés, il s'appliquait à distinguer les œuvres qui étaient réellement latines, de celles qui portent l'empreinte de l'art grec, sans être toutefois supérieures à celles des sculpteurs latins, parce qu'elles sont revenues d'Orient après que le siége de l'empire y fut établi. Les arts, dans cette migration, n'acquirent ni la grandeur, ni l'élégance ; et lorsqu'ils vinrent de nouveau habiter la

Grèce, on ne peut pas dire qu'ils étaient encore *Graiis ingenium.*

Après avoir examiné les effets de la décadence dans ces essais informes de sculptures qui furent exécutées après les temps de Constantin, et qui allèrent toujours en s'empirant et en perdant toute proportion, il fut contraint d'arriver à cette époque malheureuse dans laquelle on ne fit plus usage du marbre. Il nous reste dans les monnaies et dans les médailles des témoignages précieux de ces informes monuments. Les très-rares dyptiques qu'on a pu trouver sont la preuve de l'état de la sculpture. Notre antiquaire observa et copia exactement ceux qui déterminaient, avec des inscriptions, le temps dans lequel ils avaient été exécutés, afin de pouvoir toujours présenter les types du travail de chaque siècle.

Il faisait aussi dessiner et graver les choses importantes qui n'avaient pas encore été copiées hors de l'Italie. Il occupait à ce travail deux artistes également doués de talent : l'un était Thomas Piroli ; l'autre Gio. Giacomo Macchiavelli, de Bologne, dont les belles compositions sur Dante ont été publiées dans cette ville, avec l'édition de la *Divine Comédie* qu'on y a fait paraître en 1819[1].

[1] C'est Macchiavelli qui a fait seul, de 1780 à 1808, tous les dessins des planches de la sculpture et de la peinture. La plus grande partie des planches de l'architecture a été gravée par Benedetto Mori, élève de Piranesi, et par Dominique Pronti. — Note de Seroux d'Agincourt, t. I, p. 22, *Architecture, décadence.*

Continuant ses recherches, notre historien de l'art par les monments arriva bientôt à l'heureuse époque où la sculpture reparut en Italie, grâce aux efforts de Nicolas Pisano, de Balduccio, de Milan, de l'Orcagna, de Florence, et de beaucoup d'autres. Seroux d'Agincourt a donné des notices sur ces artistes, et il a examiné les œuvres de chacun d'eux, en faisant dessiner leurs travaux qui se trouvent à Rome, allant les chercher, pour les recueillir, dans les églises, et particulièrement sur les monuments funèbres.

Après Nicolas Pisano, la gloire de Pise, Florence, son heureuse rivale, eut Donato Brunellesco et Lorenzo Ghiberti, qui décorèrent leur patrie de la manière la plus remarquable. Dans les bas-reliefs, s'ils ne surpassèrent pas les anciens, ils les égalèrent certainement, et les portes de bronze du baptistère de Florence sont une preuve éclatante que la sculpture était devenue adulte et grande. Le Ghiberti ajouta à son art une certaine manière d'y mêler la perspective, chose presque toute nouvelle.

Rome ne fut pas aussi heureuse : le frère du Donatello fit un pauvre travail en exécutant la grande porte de Saint-Pierre, et il ne réussit pas mieux dans le mausolée de Martin V. Les Pollaiuoli méritent plus d'éloges pour leurs mausolées d'Innocent et de Sixte IV ; bien qu'ils ne soient pas remarquables par l'invention, ils sont dignes de louanges par les détails, et l'on s'aperçoit, en étudiant leurs travaux, qu'ils avaient l'antique sous les yeux.

Néanmoins, à cette époque, aucun artiste ne put égaler le Donatello, qui réussit non-seulement dans les bas-reliefs, mais dans les figures en ronde bosse, à approcher très-près du beau antique.

On ne trouve pas beaucoup d'œuvres de ce temps, et les artistes ne travaillèrent, pour ainsi dire, qu'en Toscane. Toutefois, Rome eut un maître habile dans Paul Romain, et plusieurs autres villes d'Italie firent exécuter des travaux dignes d'éloges. Mais tous ces ouvrages étaient dans le même style que l'École de Florence.

Seroux d'Agincourt conduisit ses études jusqu'à ces jours, où, comme un nouveau soleil, Michel-Ange vint briller d'un si vif éclat. Parvenu à cette heureuse époque, il s'arrêta pour faire un résumé de son travail, mettant à sa place tout ce qui pouvait contribuer à l'histoire de l'art, et toutes les œuvres qui, dans ces différents siècles, pouvaient appartenir soit à sa décadence, soit à ses progrès.

Il rangea dans le domaine de la sculpture, et la gravure des coins et des médailles, et la gravure des pierres dures, soit en creux, soit en relief. Il observa que l'art de graver avec la pointe du diamant et avec le tour, naquit dans le siècle de Michel-Ange, et qu'il se montra, dès sa réapparition, entièrement semblable à la manière des anciens, possédant presque à un égal degré le même grandiose dans la forme. Comme ce fut Michel-Ange qui fournit les idées et les dessins aux graveurs en pierres dures, ceux-ci acquirent un style franc et résolu. Les

belles œuvres de ces artistes, et en particulier celles de Valerio Vicentino, occupèrent ses méditations, et furent pendant longtemps l'objet de ses études.

Notre amateur dirigea ensuite ses investigations vers la peinture, si grande chez les anciens, soumise ensuite à toutes les chances d'une décadence barbare, jusqu'au moment où elle put glorieusement renaître en Italie.

La peinture ne peut pas fournir chez les anciens ces modèles célèbres qui nous restent de la sculpture : l'art de la couleur était trop exposé aux ravages du temps. Aussi, ne nous a-t-il transmis aucune de ces œuvres fameuses, qui rendent si célèbres Pharrasius, Zeuxis, Apelles et tant d'autres maîtres, glorieux enfants de la Grèce. Les peintures antiques qui sont parvenues jusqu'à nous sont en très-petit nombre. *Les Noces aldobrandines*[1], quelques peintures de Pompeia, le tombeau des Nasons, les thermes de Titus, deux grands paysages récemment découverts et actuellement au Vatican, dans une des salles de la bibliothèque. Mais que dirait-on de ces peintures, s'il était possible de les comparer aux plus beaux tableaux des artistes grecs ? *Les Noces aldobrandines* n'ont conservé que très-peu de chose de la composition antique ; elles ont été, pour la plus grande partie, restaurées par une main moderne. Les ouvrages trouvés à Pompeia sont des productions

[1] Maintenant au palais Berghèse.

d'artistes médiocres ; car il paraît démontré qu'aucun artiste renommé n'habita cette ville, d'un ordre inférieur. Les autres restes de la peinture antique ne sont que des ouvrages de simple décoration. Il ne faut par perdre de vue que, selon le témoignage de Pline, les chefs-d'œuvre de la peinture antique consistaient dans des tableaux et des compositions transportables, et non dans des fresques appliquées sur les murs ; art dans lequel s'était introduit déjà de son temps un style de fantaisie et de pure imagination.

Les vases étrusques présentent une autre espèce de peinture antique; mais ces vases ne peuvent donner une autre idée que celle du dessin linéaire, puisque, en général, on n'a employé aucunes couleurs de nuances différentes à peindre les sujets qu'on y remarque.

Pour étudier la peinture et suivre toutes ses modifications dans les temps de barbarie, notre antiquaire fut obligé de redescendre dans les catacombes de Rome. Il y copia les peintures les plus importantes, et en particulier, toutes celles tirées du nouveau et de l'ancien Testament, et de même les allégories et les symboles que les fidèles avaient adoptés comme signes distinctifs de leurs tombeaux. Il avait acquis une telle facilité pour expliquer ces peintures sacrées, que, comparant son opinion à celles des auteurs les plus accrédités, il pouvait ajouter de nouvelles et très-justes réflexions à leurs travaux. Seroux d'Agincourt ne se contenta pas d'explorer les catacombes de Rome; il descendit également dans celles de Saint-Janvier, à Naples,

qui renferment aussi de remarquables compositions. Il savait distinguer, à première vue, les peintures que l'on doit appeler réellement italiennes, de celles qui affectent la manière grecque introduite par ces artistes qui, vers le sixième siècle, vinrent s'établir en Italie. Leur manière est reconnaissable à la roideur des personnages, à la simplicité des physionomies, au style grandiose des vêtements, à l'exclusion de toutes arabesques.

Arrivé au onzième siècle, il revint sur ses pas, et un autre genre de peinture appela son attention : c'est cet art qui a su défier les injures du temps, c'est-à-dire la mosaïque. Substituant les couleurs de la pierre à celles de la palette, et l'emploi difficile des pierres et des émaux à la facilité des pinceaux obéissant à la main, cet art exécuta des ouvrages remarquables à partir du deuxième siècle. S'il n'est pas possible d'en fixer l'origine d'une manière certaine avant le temps d'Adrien, la grande quantité de mosaïques trouvées à la villa Adriana, montre que ce prince aimait ce genre de travail. Dès le quatrième siècle, les chrétiens décorèrent de mosaïques l'entrée et le fond de leurs temples. Depuis cette époque, cet art ne fut jamais abandonné : mais, comme l'architecture et la sculpture, il alla toujours en dégénérant, jusqu'à l'époque où Gaddo-Gaddi et Giotto[1] lui rendirent la simplicité et l'élégance.

[1] On conserve au Vatican de précieux restes d'une mosaïque de

Ayant ainsi conduit la peinture, par le moyen de la mosaïque, jusqu'à la Renaissance, Seroux d'Agincourt fut encore obligé de revenir en arrière vers la peinture en miniature. Cette espèce de peinture ,que le temps a moins atteint de ses coups, aurait probablement encore moins souffert, si les siècles d'ignorance n'en avaient pas hâté la destruction. A partir du quatrième siècle, Seroux d'Agincourt trouva des manuscrits ornés des peintures les plus curieuses. Il suivit le développement de cet art de siècle en siècle, fouillant surtout dans la bibliothèque du Vatican, dont les trésors manuscrits avaient été mis à sa disposition. Il retrouva dans des manuscrits sacrés des miniatures profanes, ainsi conservées, par l'effet des anathèmes fulminés contre ceux qui altéreraient, enlèveraient ou gâteraient, de quelque manière que ce soit, le texte au milieu duquel elles étaient encadrées. Au dixième siècle, notre observateur trouva un grand nombre de peintures originales, lesquelles, comme autant de degrés, s'élevaient de plus en plus vers la perfection. Au treizième siècle, Giotto fixa l'École florentine, en débarrassant l'art de cette manière monotone et rigide qu'avait introduite l'École byzantine, et en donnant aux figures les premiers principes du mouvement et de la vie.

Suivant la voie tracée par Vasari, notre auteur com-

Giotto, représentant Jésus-Christ avec ses apôtres, dans la barque agitée par les vents.

mença à composer cette histoire raisonnée, qui est le résumé de son travail : il acquit, par la composition de tout son ouvrage, une incomparable sûreté de coup d'œil; jusqu'à ce point de pouvoir reconnaître les moindres altérations que les artistes avaient introduites dans leurs œuvres, soit sous le rapport du dessin, soit sous celui du coloris.

Il était arrivé enfin à pas lents mais sûrs, au quinzième siècle, à la Renaissance de l'art, qui acquit au seizième toute la beauté de la jeunesse. Alors, se trouvant plein de vigueur et comme délassé de la route pénible qu'il venait de parcourir, notre auteur réunit une grande quantité d'œuvres de toutes les écoles et de tous les styles ; choisissant, parmi les écoles d'Italie, ce que l'art a produit de plus beau. La comparaison de ces chefs-d'œuvre, avec les ouvrages de l'art encore dans son enfance, mit, pour ainsi dire, le sceau à son laborieux travail, et peut donner une idée systématique de tout ce que produisirent, pendant douze siècles, les artistes qui ont fait usage des couleurs.

Au milieu de tant de recherches si longues et si difficiles, la révolution française avait éclaté. Attaché profondément à la famille des Bourbons, de laquelle il avait reçu de nombreuses faveurs, Seroux d'Agincourt n'avait pas vu, sans un vif chagrin, le mouvement qui agitait la France s'étendre également sur l'Italie. Il habitait une ville où les idées révolutionnaires causaient au gouvernement une frayeur encore plus grande que partout ailleurs. A

l'apparition des emblèmes de la république française, mis à la place de l'ancien écusson fleurdelysé aux armes de France, la populace de Rome s'était ameutée, et, poursuivant le représentant du nouvel État, l'avait lâchement assassiné. Ce crime criait vengeance, et la nouvelle république ne pouvait pas hésiter à exiger une éclatante réparation du meurtre de son envoyé. Un corps français marcha sur Rome et s'en empara. Les personnes alors attachées aux idées de l'ancien régime, affectaient de confondre les soldats français avec ces misérables, qui n'avaient que trop souvent souillé la révolution par les crimes les plus odieux. Aussi, l'approche des troupes françaises avait excité dans Rome une véritable panique.

Angelica Kauffmann, qui était accoutumée à faire les portraits des empereurs, des rois et des plus hauts personnages de l'aristocratie, n'était pas, plus que son ami, exempte de l'effroi général. On avait à dessein répandu le bruit que les Français devaient mettre Rome à sac, comme les lansquenets et les bandes noires du connétable de Bourbon. L'arrivée des troupes donna le plus éclatant démenti à ces calomnies, entretenues par les ennemis de la France. L'armée française fit son entrée dans Rome, et, comme toujours, respecta les personnes et les propriétés privées, les monuments antiques comme les églises. Revenu de sa frayeur, Seroux d'Agincourt, qui pouvait être considéré comme émigré, reçut un sauf-conduit du général en chef, et fut traité

par ses compatriotes avec la plus grande distinction. Il paraît même qu'on lui offrit de l'autoriser à rentrer en France s'il le désirait. Mais il refusa : le renversement de la royauté et l'exécution fatale de Louis XVI lui avaient rendu la France odieuse, et l'avaient navré de douleur. Il considérait d'ailleurs Rome comme sa patrie d'adoption, et l'agitation révolutionnaire de la France l'avait décidé à se fixer pour toujours dans cette ville.

Angelica Kauffmann, de son côté, n'avait pas eu plus à se plaindre des Français. Lorsqu'en 1798, ils eurent repris possession de Rome, le grand nombre de soldats obligea les chefs à les loger chez les particuliers. L'idée d'avoir chez elle, dans son appartement, des hôtes inconnus, bruyants, incommodes, qui viendraient troubler son repos, son travail et ses habitudes, causait à l'artiste un vif sentiment d'appréhension. Informés de cette préoccupation, les chefs de l'armée française n'hésitèrent pas, avec leur prévenance et leur politesse habituelles, à l'affranchir de l'obligation du logement militaire. Le général Lespinasse lui en accorda l'exemption. Angelica fut si touchée de cette courtoisie, qu'elle voulut faire le portrait du général, et celui d'un commissaire français, qu'elle représenta au milieu des restes des monuments antiques, occupés à contempler les ruines de Rome.

Ce commissaire, M. Collot, était un homme fort aimable, d'un esprit intelligent et vif, d'un caractère bienveillant et sûr, et, par-dessus tout, aimant

les arts avec passion. Il voulut profiter de son séjour à Rome pour y acheter des tableaux. La présence des troupes françaises rendait ces acquisitions plus faciles. On sait que la législation des États romains immobilise, à titre de majorats substitués, les galeries de statues et de tableaux entre les mains des grandes familles romaines, dont les chefs doivent les conserver et les rendre à leurs successeurs. Ils ne peuvent pas en disposer, soit à titre de donation ou legs, soit à titre de vente. Cette loi explique comment des collections d'objets d'art, commencées il y a deux ou trois siècles, ont pu, après avoir traversé tant d'événements, arriver intactes jusqu'à nos jours, pour la plus grande satisfaction des amateurs. Mais à la suite de l'enlèvement de Pie VI, et de l'installation à Rome, en 1798, d'un gouvernement éphémère, un certain nombre de possesseurs d'objets d'art, profitèrent des circonstances pour s'en défaire. C'est ainsi que M. Collot, guidé par Seroux d'Agincourt, put, en quelque sorte, faire un choix dans les galeries Barberini, Altieri, Colonna, Giustiniani et quelques autres[1]. Il y fit l'acquisition de plusieurs ouvrages remarquables, entre autres, de la *Salomé recevant la tête de saint Jean-Baptiste,* de Léonard de Vinci, véritable chef-d'œuvre de ce grand maître. Plus tard, lorsque M. Collot fut rentré en France, Seroux d'Agincourt resta chargé

[1] Voir le *Catalogue raisonné des tableaux de diverses écoles composant le précieux cabinet de feu M. Collot.* Paris, Maulde et Renou, 1855. Cette précieuse collection a été vendue en mars 1855.

de continuer ces acquisitions, et grâce à son goût si sûr et si exercé, la galerie Collot devint une des plus intéressantes et des mieux choisies qu'il y ait eues en France dans ces derniers temps.

A l'occasion de ces achats, il s'établit entre Seroux d'Agincourt et M. Collot une correspondance remplie d'intérêt, et qui montre, qu'au milieu de ses études sur les tristes époques de la décadence des arts, notre antiquaire n'en avait pas moins conservé le goût le plus vif pour les belles œuvres de la Renaissance.

Ces études étaient terminées vers la fin du dernier siècle. Arrivé, après plus de trente années d'un travail opiniâtre, au terme de ses efforts, Seroux d'Agincourt voulut en présenter un résumé, dans un discours préliminaire, qui expliquerait le but de l'ouvrage.

« L'histoire des arts qui ont l'œil pour juge, je serais tenté de dire pour propriétaire, dit-il [1], ne doit s'écrire qu'en leur soumettant leurs productions. J'ajouterai que la source de tant de conjectures, d'idées hasardées et d'erreurs qu'on rencontre dans les ouvrages des érudits, des antiquaires et de tant d'autres qui se sont permis de traiter des arts et de leurs principes, vient de ce qu'ils en ont écrit et discouru sans avoir sous les yeux les monuments, auxquels ils ont souvent substitué leurs opinions particulières ou de vaines discussions.

[1] T. I. Discours préliminaire VI.

« Assez et trop longtemps l'arbitraire a régné sur ces objets, *et tradidit mundum disputationi*. Le moment de changer de marche est arrivé. Au lieu de chercher à constater l'âge d'une production de l'art par l'érudition qui en explique le sujet, il faudra, au contraire, en expliquer le sujet par le style du monument et d'après les principes de l'art, sauf à appeler ensuite à l'appui de cette méthode, prise dans l'essence de la chose, l'érudition des faits, des circonstances et des langues. »

L'ouvrage commence[1] par un tableau historique de l'état civil et politique de la Grèce et de l'Italie, depuis la première époque de décadence de l'art jusqu'à celle de son renouvellement complet. — « Cette esquisse rapide des événements les plus importants qu'offrent, dans ce que je crois pouvoir appeler le monde des sciences et des arts, les douze siècles qui séparent Constantin de Léon X, a spécialement pour objet de faire ressortir l'influence des causes générales qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, décident du sort des beaux-arts comme de celui de tous les nobles produits de la civilisation, qui les font tour à tour naître et fleurir, décroître et disparaître, puis renaître et fleurir encore. »[1]

Après avoir présenté le tableau des vicissitudes que les peuples de l'empire grec et de l'Italie, et, par

[1] Cette analyse du plan de l'ouvrage est extraite de la préface de Seroux d'Agincourt.

suite, leurs institutions et leurs arts éprouvèrent, pendant ce qu'on appelle ordinairement le moyen âge, il entre en matière, et, parcourant son sujet dans ses trois grandes divisions, il offre successivement l'histoire de l'architecture, celle de la sculpture et celle de la peinture.

Ici, le titre même de l'ouvrage, *Histoire de l'art par les monuments*, indique assez clairement le but que l'auteur s'est proposé d'atteindre, pour faire prévoir d'avance la marche qu'il a suivie. Ce que les historiens des beaux-arts se sont assez volontiers contentés de dire, il voulait le montrer dans son livre. C'étaient surtout les monuments qui devaient parler : il ne se chargeait, en quelque sorte, que d'écrire sous leur dictée, tout au plus d'expliquer et de commenter quelquefois leur langage. Son travail principal consistait donc à les recueillir en assez grand nombre, à les choisir assez authentiques et assez bien caractérisés, à les rapprocher et à les classer assez méthodiquement sous les divers rapports de date, de destination, d'importance et de style, pour que les témoignages qu'ils apportent, les faits dont ils déposent, les jugements qu'ils prononcent eux-mêmes formassent, pour ainsi dire, une narration suivie, un corps de doctrine complet. — « Trente ans des études les plus assidues, des recherches les plus actives, et les secours abondants que je dois à un grand nombre d'écrivains et d'artistes, ont à peine suffi pour rassembler ces immenses matériaux, et pour les coordonner con-

venablement entre eux sur les planches de mon ouvrage. Celles-ci sont au nombre de 325, dont 73 appartiennent à l'architecture, 48 à la sculpture et 240 à la peinture. Les monuments qu'elles représentent, soit en entier, soit dans leurs parties principales, excèdent le nombre de 1,400, et plus de 700 sont inédits. »

La partie esthétique de l'ouvrage se compose de *discours historiques*.

Ces discours sont au nombre de trois pour chaque art. Leur première partie prend chaque art à sa naissance, en suit rapidement l'histoire chez les anciens, jusqu'à l'époque de sa plus grande perfection. Cette époque, les caractères qui la distinguent, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre qu'elle a produits, sont offerts sur la première planche de chacune des trois séries, et cette planche sert, pour toutes les autres, de point de départ ou de terme de comparaison. Bientôt le déclin commence, la décadence suit, et celle-ci amène promptement la barbarie. Tel est le tableau qui se déroule dans la première partie de chaque discours, laquelle embrasse environ dix siècles, depuis le quatrième jusqu'à la dernière moitié du treizième.

La seconde partie de ces discours est uniquement consacrée à l'étude de l'époque de la Renaissance, que l'auteur distingue soigneusement de celle du Renouvellement, et qui, indépendamment de ce qu'elle ne répond pas précisément à la même date pour les trois arts, est, pour chacun d'eux, si cu-

rieuse à observer dans les causes qui l'ont amenée, comme dans ses lents progrès, ses incertitudes et ses erreurs. Enfin, la marche de l'art s'est affermie, il est insensiblement ramené à sa véritable destination et semble retrouver son noble caractère : il copie les exemples de l'antiquité et cherche à comprendre ses leçons : le Renouvellement commence.

Seroux d'Agincourt a employé la troisième et dernière partie des discours historiques à suivre les progrès de ce Renouvellement, jusqu'à la brillante époque du seizième siècle, où, se montrant complet en Italie, il assure à cette belle partie de l'Europe une gloire que celle des armes même ne pourra jamais lui ravir. — La dernière planche de chaque section présente un choix de monuments tel que cette planche est elle-même une sorte d'abrégé historique.

En développant ainsi l'histoire générale des beaux-arts pendant une longue période, Seroux d'Agincourt a été nécessairement conduit à traiter une foule de sujets particuliers, qui tiennent soit aux matières, soit aux procédés des mêmes arts, soit à la destination qu'ils ont eue, et par conséquent aux usages et aux mœurs, aux opinions et aux besoins de la société pendant tout le cours du moyen âge. Tels sont, dans l'architecture, *une description des plus célèbres catacombes païennes et chrétiennes*, et un tableau des *principaux baptistères* élevés près des anciennes basiliques ; des recherches très-étendues sur *l'origine et le caractère de l'archi-*

tecture appelée gothique; une notice chronologique *des divers procédés de l'art de bâtir,* depuis les temps les plus anciens jusqu'au seizième siècle. Dans la sculpture, des documents multipliés sur les *dyptitiques grecs et latins*, sur la *fonte en bronze,* la *ciselure,* la *damasquinerie* et l'*orfévrerie,* et une revue chronologique des plus beaux produits *de l'art de graver le cristal,* les *pierres fines* et les *médailles.* Dans la peinture enfin, des *recherches sur les mosaïques anciennes et modernes, sur la peinture en émail, sur l'invention de la gravure et celle de l'imprimerie,* et principalement *un essai historique sur la peinture en miniature,* accompagné de soixante-trois planches, qui offrent l'histoire de ce genre de peinture, depuis le quatrième siècle jusqu'au seizième, extraites de quatre-vingts manuscrits grecs et latins de la bibliothèque du Vatican.

Tel est le plan de cet immense ouvrage, d'une érudition aussi profonde que variée, dans lequel la science de l'antiquaire ne fait pas tort à la passion de l'artiste. Le style en est toujours clair et élégant; plusieurs chapitres peuvent même soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de mieux écrit dans notre langue. Nous signalerons particulièrement le chapitre III, *Italie, des circonstances qui ont amené la première époque de la décadence de l'art au quatrième siècle* [1], dans lequel Seroux d'Agincourt, se mettant à la suite de Montesquieu et de Gibbon, ne leur est pas inférieur dans ses appréciations.

[1] *Histoire de l'art par les monuments,* t. I, p. 5.

Cependant, après avoir rendu justice à la bonne foi de notre auteur, et à l'esprit d'impartialité qu'en général il a montré dans toutes les parties de son ouvrage, nous ne pouvons nous empêcher de critiquer le jugement qu'il a porté de l'architecture gothique. Nous avons dit que son histoire avait été inspirée par la réaction excitée par Ràphaël Mengs et par Winckelmann contre la manière qui avait envahi les arts dans les deux derniers siècles. Comme eux, Seroux d'Agincourt voulait ramener le goût des artistes vers l'étude de l'antiquité. Pour ces trois hommes, et plus tard pour notre David, les règles du beau, aussi bien en sculpture, qu'en peinture et en architecture, devaient être exclusivement modelées sur les exemples laissés par les Grecs et les Romains. De même que David choisissait, de préférence, les sujets de ses tableaux dans l'histoire de ces deux peuples, de même aussi Seroux d'Agincourt ne trouvait réellement beaux que les édifices construits par les anciens, soit en Grèce, soit en Italie. Il ne réfléchissait pas que le génie de l'homme ne reste jamais stationnaire, et qu'il est de son essence d'inventer et de changer en toutes choses. Méprisant les Barbares qui détruisirent la civilisation antique, il né voulait pas admirer les édifices qu'ils ont élevés; et, pour lui, les plus beaux monuments de l'architecture gothique étaient encore de la barbarie.

Voici, en effet, ce qu'il dit de cette architecture [1] :

[1] *Hist. de l'art par les monuments, architecture*, p. 69-70, t. I

« Après avoir payé à l'architecture, dite gothique, un juste tribut d'éloges, je dois rappeler ce qu'elle renferme de blâmable : un oubli fréquent des proportions, des défauts de symétrie et d'unité, une excessive variété de formes sans convenance et sans analogie entre elles, fatiguant l'œil en épuisant l'attention. Par un effet de l'arc en tiers-point, on voit, dans les voûtes, se multiplier les ogives, les nervures, les formerets, les liernes, parties dont les noms seuls effrayent l'imagination. A la place des belles moulures de l'antique, toujours disposées entre elles de manière à produire de la richesse, du repos, de l'harmonie, on rencontre ici des membres incohérents et sans objet. Souvent, le faible semble porter le fort ; et alors, malgré la solidité réelle, dont les moyens sont dérobés à la vue, l'ensemble perd sa tranquillité.

« Le choix des ornements n'est pas plus heureux : ce sont des entrelacs, des guillochés, des trèfles, des feuillages, produits d'une imagination licencieuse, ou bien éloignés de l'agréable variété des arabesques anciennes.

« Au dehors, le style est encore pire : c'est une forêt d'arcs-boutants et de contre-forts qui embarrassent le pourtour ; et, au sommet, ce sont des pyramides mesquines, des aiguilles sans nombre, qui surmontent des combles aigus ; ce sont des clochers qui percent la nue, des gouttières qui se prolongent de tous côtés par des figures hideuses ; des portails flanqués de deux tours énormes, et construits sous

des arcs dont la pointe s'élève là où l'on désirerait voir un beau fronton, un tympan lisse ou sagement orné.

« Ce qui achève, en un mot, la définition du système gothique, et qui en complète la défectuosité, c'est l'absence de ce que, dans l'architecture grecque et romaine, on appelle ordre, c'est-à-dire d'un système régulier, établi dans les colonnes et l'entablement. On sait que, dans l'architecture grecque et romaine, les colonnes doivent être composées d'une base, d'un fût, d'un chapiteau, et que l'entablement renferme une architrave symétriquement divisée, une frise plus ou moins ornée, et une corniche disposée convenablement : ici, ce bel ensemble est totalement dénaturé. Les auteurs des édifices dits *gothiques* ont substitué à ces parties admirables... tantôt des colonnes ridiculement hautes, grêles, ou énormément grosses et courtes, tantôt des piliers massifs et pesants, qui se terminent sans entablement. »

On le voit, Seroux d'Agincourt ne fait pas grand cas de l'architecture gothique. Il veut tout ramener dans l'art aux règles ou ordres établis par les anciens; semblable, en cela, à ces anciens critiques de théâtre, qui n'admettaient pas qu'une comédie ou qu'une tragédie pût être belle ou intéressante, si elle n'observait pas les trois fameuses unités d'action, de lieu et de temps. A notre époque, de pareilles discussions peuvent paraître oiseuses : ce qui fait la beauté de l'art, architecture ou autre, c'est la va-

riété, lorsque cette variété plaît par sa grandeur, sa disposition, son ensemble et ses détails. Qui oserait nier l'effet grandiose, imposant que produisent les anciennes cathédrales gothiques, Reims, Amiens, Cologne, Notre-Dame de Paris, Milan? Pour n'être pas construites dans le style antique grec ou romain, elles n'en sont pas moins belles. Les règles, les ordres anciens peuvent bien ne pas s'y rencontrer, mais le beau s'y rencontre, et il produit sur les yeux, comme sur l'esprit, l'effet qu'il ne manque jamais d'exciter quand une chose est réellement belle. Il faut donc reconnaître que Seroux d'Agincourt s'est montré trop systématique, trop exclusif, en voulant tout rapporter, en architecture, aux principes des Grecs et des Romains, et que cet art a eu raison d'innover, puisque la nouvelle architecture, quoique née dans les temps de barbarie, ne manque ni de majesté, ni d'élégance, ni de grandeur.

Mais notre auteur avait bien raison de recommander le respect des vieilles églises, et de combattre la manie des restaurations qui changent souvent l'ensemble et les détails des monuments, au point de les rendre méconnaissables.

« Nous posséderions, dit-il [1], un plus grand nombre d'anciennes églises dans leur état primitif, si les personnes à qui la conservation en est confiée se conformaient, avec plus de soins, à l'invitation du

[1] *Histoire de l'art par les monuments*, t. I, *Architecture, décadence*, p. 30, note 6.

cardinal Baronius [1]. Occupé des travaux qui lui ont mérité le titre de père de l'histoire ecclésiastique, il avait senti l'importance de ces édifices pour la connaissance de l'antiquité. Lorsqu'il ordonna les restaurations nécessaires à l'ancienne église des saints Nérée et Achillée (à Rome), ce fut avec tout le respect que méritait la première construction. »

Nous avons dit que Seroux d'Agincourt avait confié l'exécution des dessins et la gravure des planches de son ouvrage à plusieurs artistes : malheureusement, cette partie de l'histoire de l'art est restée très-médiocre, et c'est un défaut capital dans une pareille œuvre, qui doit parler à l'esprit par les yeux. Mais ce défaut ne saurait être imputé à l'auteur, qui avait pris toutes ses précautions pour rendre les gravures et les dessins dignes du texte. Il éprouva d'assez grandes difficultés à trouver un éditeur qui voulût faire les avances d'une entreprise si considérable, et ce fut là un des chagrins de sa vieillesse.

Elle avait été attristée, en 1807, par la perte de sa fidèle amie Angelica Kauffmann, qui mourut à Rome, après une année de cruelles souffrances. Seroux d'Agincourt supporta ce triste coup avec résignation.

Il avait depuis longtemps réuni une collection d'objets d'art, et particulièrement de vases et de

[1] Nous en avons rapporté le texte dans le volume précédent de l'*Histoire des plus célèbres amateurs*, p. 132.

fragments de poteries antiques. Pour ne pas se laisser abattre par le chagrin, il voulut publier une explication de cette collection [1].

Il tomba en langueur dans les derniers temps de sa vieillesse, et sentit avec courage la mort s'approcher : il voulut laisser à la ville de Rome un dernier témoignage de son attachement et de sa gratitude, en léguant au Musée du Vatican sa collection de terres cuites antiques. Il institua son vieil ami, M. Paris, architecte, ancien directeur de l'École de Rome, pour son exécuteur testamentaire; et, après avoir fait d'autres dispositions en faveur de ses amis, il mourut dans cette ville, le 24 septembre 1814.

Deux jours après, on transporta solennellement son corps à l'église Saint-Louis des Français, où il fut accompagné par la légation française et par les artistes de toutes les nations, fixés à Rome. Quelque temps après, on lui érigea un tombeau dans cette église (dans la quatrième chapelle à droite, en entrant, la dernière avant la porte de la sacristie). Ce monument consiste en une plaque de marbre blanc, scellée dans le mur, sur laquelle est gravée cette inscription, qui rappelle les qualités de son cœur et de son esprit :

[1] Elle est intitulée : *Recueil de fragments de sculpture ancienne en terre cuite;* avec 39 planches, Paris, 1814, grand in-4°.

AXΩ

CINERIBUS ET MEMORIÆ

JOAN.-BAPT. SEROUX D'AGINCOURT

DOMO BELLOVACIS

NOBILIS AB AVIS A MAJORIBUS

SAPIENTIS IN DOCTOS, BENIGNI IN EGENOS, IN OMNES

DE RE LITTERIA AC BONARUM ARTIUM HISTORIAM

EX MONUMENTIS SUCDITAM OPTIMÈ MERITI :

QUI VIXIT ANN. LXXXIV. M. V. D. XIX.

DOCTRINA, BENEFICENTIA, COMITATE

CARUS OMNIBUS.

DECESSIT MAGNO BONORUM MÆRORE

VIII KAL. SEPT. ANN. M DCCC XIV.

AVE OPTIME SENEX ET

VALE IN PACE[1].

Telle fut la vie de Seroux d'Agincourt, tels furent ses travaux : ils peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Winckelmann, auxquels ils font suite. Malgré les défauts inséparables d'une aussi longue entreprise, l'*Histoire de l'art par les monuments* restera comme l'œuvre de l'érudition la plus vraie, la plus amie des arts, et la plus digne d'être étudiée.

[1] Cette épitaphe est inscrite au-dessous d'un médaillon sculpté dans la même table de marbre blanc, et qui représente la tête de Seroux d'Agincourt dans sa vieillesse. Cette tête a été reproduite, comme son portrait, à côté du titre de *l'Histoire de l'art par les monuments.*

DESFRICHES[1]

1715—1800.

Thomas Aignan Desfriches, paysagiste amateur, est né à Orléans en 1715. Il était issu d'une famille recommandable dans la haute bourgeoisie et dans le commerce, dont l'origine remonte au delà du quatorzième siècle. L'un de ses ancêtres, seigneur de Saint-Lié, était, en 1600, maire de la ville d'Orléans, le quatrième depuis la création de cette place, à laquelle il fut nommé une seconde fois.

Le goût des arts lui était naturel, et il leur rendit dès l'âge le plus tendre un culte presque religieux. On le voyait esquisser tout ce qui se présentait à sa vue : le dessin était pour lui un besoin impérieux de tous les moments ; il s'y livra avec une nouvelle ardeur pendant le cours de son éducation et il lui consacrait tous ses loisirs.

Il désirait se former aux leçons d'un grand maître ; ses parents durent céder à ses instances. Élève de Natoire, en 1733, il fit des progrès rapides dans la peinture, et ses premiers essais annoncèrent le

[1] Nous devons cette notice, et la communication des précieuses lettres qui suivent, à l'obligeance de M. Paul Ratouis, petit-fils de esfriches, qui a bien voulu, du consentement de son honorable famille, nous autoriser à les publier.

germe d'un talent supérieur. Il est à regetter qu'il n'ait pu le développer, et qu'il ait été arrêté, encore jeune, dans la carrière vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant irrésistible.

Desfriches était né peintre, il portait au plus haut degré cet enthousiasme qui s'allume au feu du génie, qui en crée les productions et semble leur donner une âme.

Doué d'une imagination ardente en même temps que du jugement le plus sain, guidé par une conception fertile et une facilité qui pouvait paraître prodigieuse, il aurait honoré l'École française, et son nom y aurait brillé avec éclat.

Mais son père, dont le commerce était fort étendu et dont la santé s'altérait, réclamait ses soins et son aide; il était l'aîné d'une famille nombreuse : il dut sacrifier à ses devoirs la passion qui le dominait, ses premiers succès et ses espérances. Déjà, il était pénétré et pour ainsi dire imbu du faire des plus grands maîtres : il reste de lui quelques esquisses qui, par leur touche et leur manière hardie, indiquaient l'élan d'un grand peintre. Il imprimait à la toile cette vigueur d'idées qui le caractérisait, et il excellait également par la pureté du dessin.

En abandonnant le pinceau, Desfriches se saisit du crayon, et ne pouvant plus, à raison de ses occupations et des voyages qu'il était obligé de faire, se livrer à de grandes compositions, il s'adonna au paysage : l'on peut dire qu'il y créa un genre nouveau. Ses dessins empruntaient leurs grâces de la

nature : tous les détails y tendent à l'effet et forment un ensemble charmant ; les arbres y sont traités avec une légèreté et une vérité rares, l'air semble glisser à travers chaque feuille, soit qu'il les agite fortement, soit qu'il se contente de les caresser ou de les abandonner au repos. La dégradation des plans, des ombres est observée avec une intelligence rare. Ses dessins acquirent une juste célébrité, et des graveurs habiles s'empressèrent de les répandre[1].

M. le marquis de Bizemont, d'une des plus anciennes familles d'Orléans, dessinait alors et maniait le burin avec un goût infini. Desfriches était lié d'amitié avec lui, et un grand nombre de ses paysages a été gravé par M. de Bizemont.

Desfriches composait avec une facilité vraiment extraordinaire : les objets semblaient se placer sous son crayon avec la même vivacité que l'œil peut les saisir. En voyage, à la campagne, si quelque point de vue le frappait par son aspect pittoresque, il se sentait arrêté et il en confiait l'esquisse à ses tablettes. Il mettait à contribution tous les pays qu'il parcourait, et les affaires du négociant ont souvent cédé à la passion de l'artiste.

[1] Desfriches s'était formé une manière qui n'avait été encore mise en usage par aucun dessinateur : il n'employait ni pinceau, ni encre de Chine, pour former les ombres, mais seulement le crayon de pierre noire, de petites estompes de liége, et, pour faire les lumières, un petit grattoir : il avait créé un papier plâtré qu'il préparait souvent lui-même.

C'est ainsi qu'il a rapporté de la Hollande et de la Suisse des esquisses charmantes, qu'il se plaisait ensuite à terminer dans les instants que son commerce lui laissait libres.

Les bords de la petite rivière du Loiret, à proximité de laquelle il possédait une maison de campagne, offrent à chaque pas des sites délicieux, les points de vue les plus agréables et les plus variés. Desfriches y faisait des promenades presque-journalières, et il y trouvait toujours de quoi augmenter son portefeuille.

Allait-il chez ses amis, il les quittait rarement sans leur faire hommage d'une ou plusieurs productions de son talent, et leurs campagnes ou leurs environs lui en avaient fourni le sujet.

Peu d'amateurs ont porté aussi loin que lui ce discernement qui donne à chaque tableau le nom de son auteur. Desfriches avait un tact qui ne le trompait jamais, et à l'aide duquel il a souvent découvert des ouvrages de grands maîtres sous la saleté qui les dérobait à un œil moins exercé.

Il avait formé une collection des plus précieuses en tableaux de différents genres et des meilleurs maîtres, il en avait réuni une partie dans un musée qu'il avait fait construire chez lui. On y voyait des Rubens, des Guide, des Gaspard Nestcher, des Van Dyck, des Vouvermans, des Paul Potter, des Winants, Ruysdaël, Vernet, Albert Cuip, Teniers, Vandernager et beaucoup d'autres ouvrages des plus grands maîtres. Il les appelait ses bons amis et passait, vers

ses dernières années, la plus grande partie du jour à travailler au milieu d'eux.

Cette collection était la première dans ce genre qui eut été formée à Orléans, et elle fut souvent honorée de la présence des plus grands seigneurs.

Le goût des arts rapproche les classes, et Desfriches vécut presque dans l'intimité des personnes les plus élevées dans l'État. Les ducs de La Rochefoucault, de Choiseul, de Rohan-Chabot, le cardinal de Bernis, Watelet, Delaborde, lui témoignèrent constamment l'amitié et l'estime la plus vraie, et ils ne passaient jamais à Orléans sans lui donner des jours entiers.

Il était également lié avec tout ce que la capitale et la France possédaient d'artistes célèbres, les Pierre, Descamps, Vernet, Boucher, Latour, Vincent, Chardin, Cochin, Houdon, Pigalle, Soufflot; il était lié intimement aussi avec les Mably, Condillac, etc.

Madame la duchesse de Rohan-Chabot avait établi, dans son hôtel à Paris, une école de dessin pour les jeunes gens peu fortunés des deux sexes. Desfriches en eut la direction, et il faisait passer dans l'âme des élèves l'enthousiasme qu'il éprouvait lui-même.

C'est à cette école, et sous ses yeux, que s'est formé Cassas, si connu par ses ruines de la Grèce.

Un monument avait été érigé à Orléans, en l'honneur de la Pucelle d'Orléans, sur l'ancien pont : à l'époque de sa démolition, il fut enlevé et déposé

sans précaution dans une des salles de l'hôtel de ville. Desfriches en rassembla les débris et fit poser le monument restauré près la rue Royale (1771); il représentait la Vierge derrière la croix, tenant le corps de Jésus-Christ étendu sur ses genoux, Charles VII et le comte Dunois, en avant et agenouillés. Ce monument était précieux aux habitants par les souvenirs glorieux qu'il leur rappelait, précieux au point de vue de l'art, comme le premier en bronze, dont les figures aient été coulées d'un seul jet; il n'a point échappé aux orages de la Révolution; il a été renversé et mis en pièces.

C'est encore aux soins de Desfriches, que la ville d'Orléans est redevable de l'institution bienfaisante d'une école gratuite de dessin, dont il sollicita avec ardeur et obtint l'établissement de la municipalité d'Orléans en 1787 [1].

La vie entière de Desfriches a été consacrée aux beaux-arts, et l'amour ardent qu'il leur portait n'a point été éteint ni refroidi par l'âge. Paralysé pendant sept ans, il se faisait porter, tous les jours, dans son musée, au milieu de ses amis, disait-il, en parlant de ses tableaux !

Il est mort en 1800 (le 3 nivôse an IX) [2], dans sa quatre-vingt-sixième année.

[1] Cette école subsiste encore. Voyez, sur son organisation, les *Mémoires* de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, 1856, t. II, nº 2, p. 84.

[2] J'ai deux portraits de Desfriches, l'un de Perronneau, fait au pastel, et l'autre de Cochin, à la mine de plomb, et un buste d'après Pigalle. (*Note de l'auteur de la notice.*)

Si son goût dominant a répandu des charmes sur son existence, son esprit, son instruction, son imagination brillante, la bonté de son cœur, sa serviabilité, mise continuellement à l'épreuve, sans jamais faire défaut, lui avaient attaché beaucoup d'amis.

Il faut avoir parcouru avec soin la correspondance de Desfriches, pour se faire une idée à peu près exacte de l'immense quantité de dessins qu'il donnait. Combien de gens s'adressaient à lui, sans autre recommandation que d'avoir vu ou admiré quelques-uns de ses dessins, et il était rare qu'il les refusât. Les grandes dames du temps lui écrivaient les lettres les plus gracieuses, les plus aimables; elles le flattaient, le cajolaient, pour ainsi dire, pour obtenir de lui quelques dessins, une boîte, une bonbonnière, illustrée par lui; parmi ces dames, je citerai : la duchesse de Rohan-Chabot; la comtesse de Moges; la duchesse de Remeira; la marquise de Séran; madame de la Porte, femme d'un conseiller d'État, fille de M. le chancelier de Caumartin, nièce de l'évêque de Blois; la comtesse de Strogonoff; la comtesse de la Suze, la duchesse de Grammont; la comtesse d'Enville, etc., etc.

Malgré les dons continuels que Desfriches fit de ses dessins, ils n'en étaient pas moins recherchés, et étaient payés fort cher par les connaisseurs. Le grand-duc de Toscane en avait acheté un 950 livres, pour en faire présent au pape Pie VI; un peintre, très-estimé à Rome, s'est empressé de l'acquérir, lors de la vente des effets du pape, quoiqu'il eût été porté à un prix

encore plus élevé; et ce peintre, qui était venu à Paris, se proposait de faire le voyage d'Orléans, dans le seul but d'en connaître l'auteur, et d'en admirer les ouvrages; mais la mort de Desfriches, arrivée à cette époque, l'en empêcha.

La ville d'Orléans possède dans son Musée plusieurs dessins de Desfriches, entre autres une très-belle vue d'Orléans, en 1761 [1].

En 1853, on a demandé quelques-uns de ses dessins à l'un de ses descendants, pour être mis au Louvre.

Je joins une partie de la correspondance de Desfriches, avec les artistes de son temps.

[1] La vue d'Orléans porte : *Desfriches Aurelianensis*, 1761. Et au bas : *Présenté à M. Fr.-Cl. Perrin de Cypierre, intendant d'Orléans, par le corps de ville et M. Desfriches qui l'a dessiné en* 1761. — Cette vue a été gravée par P. Chossard, en 1766. — On prétend que Joseph Vernet a dessiné une partie des figures.

LETTRES

ÉCRITES A DESFRICHES

Par des artistes du dernier siècle.

JOSEPH VERNET[1] A DESFRICHES.

I.

A Bordeaux, le 26 décembre 1759.

MONSIEUR,

A mon retour de la campagne, où j'ai passé quelque temps, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17 février, et, pour ne pas différer d'y répondre, je le fais à la hâte, car le courrier va partir. Je suis aussi flatté que reconnaissant aux choses obligeantes et polies que vous avez la bonté de me dire ; je sens combien je suis éloigné de les mériter, et je sens aussi combien je suis heureux. Votre ami Cochin, ainsi que M. Gourville, m'ont fait de vous tous les éloges qu'il y a à en faire, et j'ai conçu pour votre personne la plus haute

[1] Vernet (Claude-Joseph), célèbre peintre de marines et de paysages, père de Carle Vernet, et aïeul d'Horace Vernet, artistes non moins illustres, naquit à Avignon en 1714, fut reçu à l'Académie royale de peinture le 23 août 1753, et mourut à Paris le 3 décembre 1789. — Voyez le volume de Mariette, p. 146 et suivantes.

estime. Je suis bien sensible aux offres que vous avez la bonté de me faire; il est certain que si je m'approche d'Orléans, ou de quelque part où vous soyez, je serai empressé de vous voir et lier une plus étroite connaissance avec vous. Je me souviens très-bien que j'ai eu l'honneur de souper avec vous chez M. Challe, où vous conduisîtes l'illustre M. Robbé[1], et où j'écoutai délicieusement les belles choses qu'il récita à table, et qui m'ont fait une telle impression à ne jamais s'effacer de ma mémoire. J'ai vu avec un vrai plaisir la copie de la lettre que vous a écrite notre ami Cochin et l'épître de M. Robbé qu'elle a occasionnée dont je suis enchanté. M. Robbé abonde en pensées originales, chose bien rare parmi les poëtes. C'est bien un poëte peintre s'il en fut un, et je voudrais bien que mes tableaux fissent aux yeux de ceux qui les voient l'effet que font ses peintures sur l'âme de ceux qui les lisent. Vous me faites espérer, monsieur, la satisfaction de voir ici M. Robbé; que d'impatience ne me causez-vous pas : je l'y attends à bras ouverts, j'espère qu'il aura pitié de moi, et qu'il ne me laissera pas longtemps attendre dans cette attitude. Je l'annonce à tous ceux qui se présentent devant moi; je vois ouvrir de grands yeux à tout le monde, le désir naître dans leurs cœurs et me demander, quand viendra-t-il? Je désire être à portée et trouver des occasions de vous faire connaître les sentiments pour vous, avec lesquels

[1] Voir son article dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. XXXVIII, p. 176.

j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteu VERNET.

Vous, monsieur, et M. Robbé, pouvez être bien assurés que personne ne prendra copie de l'*Épître à Cochin*[1], j'en suis trop jaloux. Trop heureux ceux qui pourront en avoir une lecture; je voudrais vous prier de dire beaucoup de choses de ma part à M. Robbé; mais il sera plus court et plus facile de l'en laisser imaginer tout ce que l'estime et l'admiration peuvent inspirer, et je le dois de ma part sans craindre de tomber dans l'exagération.

II.

Écrit fort à la hâte à Paris, ce 16 mai 1775.

C'est avec un vrai plaisir, monsieur et ami, que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de m'écrire le 9 de ce mois, et j'ai aussi reçu le poinçon de vin que vous m'avez envoyé, qui est arrivé chez moi, bien conditionné, mercredi après dîner. Je vous remercie de toutes vos attentions; je laisserai reposer le vin pendant une quinzaine de jours et, après l'avoir goûté, je pense que je vous prierai de m'envoyer celui que vous me réservez.

Je suis vraiment honteux de n'avoir pas encore fait quelque chose pour vous, plus pour le plaisir que j'aurais à voir de mes ouvrages entre d'aussi bonnes mains que les vôtres, que par toute autre raison. Je vous ferai une marine le plus tôt qu'il

[1] Par Robbé.

me sera possible, et si le plaisir de travailler pour vous influe sur l'ouvrage, elle sera de mon mieux.

Revenez nous voir le plus tôt possible ; mon gendre et ma fille sont impatients de lier connaissance avec vous. Je vous prie de vouloir bien me rappeler aux souvenirs de vos dames et leur faire agréer mes respects, ainsi que bien des choses à monsieur votre gendre.

Je vous embrasse sans façon, mais de tout mon cœur, en désirant pouvoir vous faire connaître le cas que je fais de votre personne, et l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur et ami. VERNET.

III.

A Paris, le 29 mars 1787.

Je suis vraiment honteux, monsieur et cher ami, d'avoir été si longtemps sans répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de m'écrire le 17 du mois dernier; j'aurais cependant bien des excuses à vous donner qui ne vous paraîtront pas vraisemblables, et qui cependant seraient vraies; enfin passons là-dessus, je vous en prie, et pardonnez-moi les apparences de ma mauvaise conduite à votre égard.

Rien de plus flatteur pour moi que ce que vous me dites au sujet de mes talents ; mon amour-propre, qui incline toujours à croire toutes les douceurs qu'on lui dit, suspend sa croyance cette fois-ci, et n'ose s'approprier un bien qu'il ne voit pas

lui appartenir; enfin laissons çà là, et parlons d'autre chose.

Je rougis lorsque je me rappelle le temps où je vous ai promis de faire quelque chose pour vous, et que je vous dois à tous égards; je suis flatté, on ne peut pas plus, de voir combien vous désirez avoir de mes ouvrages, et cela est un grand prix pour moi de la part d'un homme tel que vous, plein de goût et de talent. Cependant ma conduite à votre égard paraît me contredire; enfin à tout péché miséricorde, croyez à mes remords et au désir que j'ai de me corriger.

Vos deux tableaux de l'Espagnolet [1], partie des Sept Sacrements, sont toujours chez moi bien tranquilles, n'ayant pas eu occasion de les placer ainsi que leurs compagnons : ce serait cependant bien des tableaux dont le roi devrait faire l'acquisition, et dignes d'être placés dans le Muséum; mais on a affaire à une bûche *pétrifiée*, autrement dit M. Pierre [2], qui ne sent rien et ne distingue rien. Et les amateurs de Paris ne donnent pas dans les tableaux de dévotion, n'aiment que des tableaux flamands ou de jolis petits tableaux finis. Je ne vois que quelques Anglais ou quelques autres étrangers qui pourraient faire cas des tableaux de ce genre; je n'ai pas eu occasion d'en voir beaucoup, mais j'espère

[1] L'*Espagnolet*, non par José Ribera : mais Luigi Crespi, de Bologne, dit l'*Espagnolet*, à cause de son costume à l'espagnol. — Voyez le volume de Mariette, p. 68.

[2] Alors premier peintre du roi.

toujours trouver quelqu'un qui sente le prix des-dits tableaux et s'en accommode; je les prendrais pour moi si j'avais de quoi les placer chez moi.

Vous me flattez du plaisir de vous voir dans le temps de l'exposition au salon; je suis impatient que ce temps soit arrivé et avoir le plaisir de vous embrasser.

Des affaires, des mauvais temps, des rhumes continuels m'ont empêché tout l'hiver de sortir ou de m'écarter de chez moi; je n'ai donc pas eu l'honneur d'aller voir M. et Mme de Limay[1]; je verrai à m'arranger avec l'ami Cochin pour que nous allions ensemble leur faire une visite, et quand M. Robbé sera à Paris, aller tous trois boire leur vin.

Voudriez-vous bien me rappeler au souvenir de madame Desfriches et lui présenter mes respects. Voudriez-vous aussi passer la mie de pain et même le grattoir sur toutes les apparences contraires à l'attachement que je vous ai toujours voué, et avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur et bon ami, votre très-humble serviteur et ami. VERNET.

IV.

A Paris, 17 avril 1787.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je n'ai pas répondu à une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire il y a assez longtemps, et

[1] Le gendre et la fille de Desfriches.

qui m'a été remise par une dame anglaise qui peint. Je n'ai pas répondu à une autre de vous que j'ai reçue il y a douze jours, où vous m'annoncez votre venue à Paris vers la fin de ce mois; voilà qui n'est pas bien et qui paraît malhonnête; j'en suis honteux et bien fâché; mais si vous connaissiez ma tête et les petites affaires dont je suis surchargé, vous m'excuseriez. J'attendrai votre arrivée à Paris pour mettre la main au tableau que j'ai promis de vous faire depuis si longtemps; je l'aurais au moins ébauché avant vôtre arrivée, mais des lettres que j'ai de vous à cet égard, un petit dessin que j'ai marqué sur le livre où j'écris, les ouvrages que j'ai à faire, m'ont mis de l'incertitude et m'ont interloqué de façon à n'oser prendre aucun parti; il faut donc que je vous attende; mais lorsque vous serez ici et que vous m'aurez expliqué la chose, cela ira tout de suite.

On m'a porté, il y a peu de jours, votre tableau du Sacrement de Mariage, il est bien restauré.

Ce n'est qu'à la hâte que je puis vous écrire et vous embrasser bien vite de tout mon cœur, étant bien sincèrement votre très-humble serviteur et ami.

VERNET.

P. S. M. Robbé a dîné chez moi il y a deux jours.

V.

Paris, 9 juin 1787.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre du 31 mai, où était jointe

l'histoire de vos tableaux de l'Espagnolet. M. Rooser m'a porté celui du Sacrement du Mariage, qu'il dit pouvoir mettre de la mesure des autres, et le restaurer de façon à ne pas connaître s'il a été ajouté. Je trouve indispensable de faire cette opération, si on veut se défaire de ces tableaux : ce qui fera une suite complète. En conséquence, j'ai envoyé ce tableau à M. Rooser pour qu'il y travaille, et n'ai pas balancé là-dessus, comptant sur votre approbation. Le petit dessin que vous m'avez envoyé de votre tableau de Vandervelde est charmant, il me servira pour faire le pendant.

Je suis si pressé que je n'ai pas le temps de vous dire autre chose, sinon que vous pouvez compter en tout temps, en tout lieu, sur le désir que j'ai de vous donner des marques de l'attachement bien sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur et cher confrère, votre très-humble serviteur et votre ami. VERNET.

VI.

A Paris, 25 juin 1788.

C'est bien honteux, bien malhonnête, direz-vous, monsieur et cher ami, de ne répondre que le 25 juin à une lettre du 26 mai, surtout à une personne que l'on aime et que l'on estime. Je conviens que les apparences sont contre moi, et que ma conduite à votre égard est tout à fait contraire aux sentiments que j'ai pour vous; je suis donc exposé à

être mal jugé : mon cœur et mon amour-propre en souffrent, car je suis sensible et reconnaissant pour ceux qui ont de l'amitié pour moi. Mais comment le deviner, me direz-vous, si vous n'en donnez aucune marque? J'espère pourtant qu'avec le temps vous me connaîtrez mieux, et que je pourrai vous donner des marques de mon attachement plus certaines que de simples protestations. Je suis trop embarrassé par des petites affaires pour remplir tous mes devoirs, et le temps me manque toujours. J'ai de fortes raisons pour finir deux tableaux que je fais pour M. Paupe; mais après que ces tableaux seront finis, le vôtre ira tout de suite ; je vous prie d'ajouter autant de patience que vous avez déjà eue, ainsi que des bons procédés à mon égard ; encore un peu de patience. Rien de plus flatteur pour moi que le cas que vous paraissez faire de mes ouvrages. Aussi, je serai bien heureux, lorsque j'en aurai entre vos mains; car je ne connais personne plus capable que vous d'apprécier un tableau, vous en donnez des preuves palpables par ce que vous faites vous-même.

M. de Limay m'a envoyé la petite boîte pour y mettre le tableau en question ; je l'y placerai le plus tôt possible et y collerai du papier pour que la poussière n'y entre pas, ensuite je l'enverrai par la voie que vous m'avez indiquée. J'ai hâte de vous remercier du morceau de Robbé que vous m'avez envoyé ; il est vraiment digne de son auteur, et c'est toujours de l'homme. Soyez sûr et certain qu'il ne sortira pas de mes mains. La promesse que vous me

faites de m'envoyer l'*Épître à Dumont*, lorsque je vous aurai envoyé votre tableau, pourra en accélérer l'envoi, car je désire bien l'avoir.

Vous me dites des douceurs que je ne pense pas mériter, et c'est sans doute pour vous moquer de moi, que vous me remerciez du bon accueil que je vous ai fait et des marques d'amitié que je vous ai données ; c'est bien plutôt à vous à qui je dois dire ces choses-là, car, pour moi, je n'ai fait que souffrir de voir que je n'ai pu vous fêter comme je l'eusse désiré.

Tout le monde se porte bien chez moi, ainsi que ma fille Chalgrin ; tout ce monde-là m'a chargé de vous remercier du souvenir que vous avez d'eux, et vous fait mille compliments de leur part ; je vous prie de faire agréer mes respects très-humbles à la bonne et respectable madame Desfriches. Croyez aussi que je vous aime bien, et que je désire vous prouver mon attachement bien sincère, avec lequel j'ai l'honneur d'être, de tout mon cœur, monsieur, cher ami et confrère, votre humble serviteur.

VERNET.

VII.

A Paris, le 1er septembre 1788.

Vous vous imaginez sans doute, monsieur et bon ami, que je ne pense pas à vous, puisque vous n'avez pas de mes nouvelles et que vous ne voyez pas arriver votre petit tableau. J'y pense plus que vous ne le croyez, et ce retard me tourmente, voyant mes

procédés répondre si mal à ceux que vous avez eus pour moi.

Mais il faut que vous sachiez que la fièvre ne m'a pas quitté depuis deux mois, et que le pinceau est au croc. Je vais cependant un peu mieux, et mon docteur me fait espérer que j'en serai bientôt quitte. Dès que les forces me reviendront et que je serai en état de travailler, je tombe sur votre tableau et je vous le dépêche, cependant en tâchant de faire de mon mieux. Je suis affamé de peindre, j'en ai besoin à tous égards; j'ai toujours éprouvé que lorsque j'ai reculé de peindre, ç'a été pour mieux sauter : mordre à la grappe avec plaisir et je digère mieux.

Je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, sinon que je suis avec un bien vrai et bien pieux attachement, votre très-humble serviteur et votre ami. VERNET.

VIII.

A Paris, 24 octobre 1788.

C'est à la hâte, monsieur et cher ami, que je vous dirai que, enfin, je suis après votre petit tableau, après avoir été longtemps malade et resté sans peindre. Vous trouverez ci-joint la mesure de ce tableau, pour que, si la bordure n'est pas faite, vous la fassiez faire tout de suite et en décorer mon tableau dès son arrivée ; car j'aime à voir mes enfants parés; ou, pour mieux dire, dorer la pilule. Dès que ledit tableau sera assez sec, je le mettrai dans la caisse que M. de Simon a envoyée chez moi, et je vous

dans les nuages, de belles compositions et de belles choses qui, réellement, n'y sont pas et ne sont que dans la tête. C'est donc dans la vôtre qu'est le beau tableau que vous décrivez, et non sur la toile que je vous ai envoyée. Et, la bonne opinion que les autres ont de vos connaissances en peinture fait qu'ils vous croient sur votre parole et n'osent vous contredire, mon amour-propre, qui fait argent de tout, fait aussi ses choux gras de tout ce que vous venez de me dire de flatteur. C'est donc pour égayer votre cabinet que vous avez placé mon tableau parmi les Paul Potter, les Ruysdaël, les Vandervelde, où il doit jouer le rôle de paillasse. Il est cependant bien vrai que si je vous eusse fait un tableau tel que j'eusse désiré le faire, vous auriez eu un beau tableau; car je n'ai jamais eu tant d'envie de bien faire. Je vous ai déjà dit, mon bon ami, que sans mon amour-propre, qui tourne tout en bien, j'aurais pris tout ce que vous dites au sujet du tableau en question pour un persiflage; mais deux pièces de vin, de votre vin, de 240 bouteilles chaque, ce n'est pas là un persiflage; en ce cas, qu'on se moque de moi toujours de même. Par la quantité de vin que vous m'envoyez, et que vous demandez que je boive à votre santé, cela peut influer : je vois que vous voulez vivre longtemps; car si de boire à votre santé cela peut influer sur elle, vous vous porterez bien pendant longtemps : car je ne boirai que chiquet à chiquet tant à votre santé qu'à celle de tous les vôtres. Par vanité et pour ma gloire, je mettrai

dans mes fastes la lettre que vous venez de m'écrire, je l'ai déjà montrée à mes enfants et à quelques amis qui vinrent dîner ou souper chez moi. Deux pièces de vin de 240 bouteilles chaque ! que faire à cela, sinon *à moi la balle ?* Je finis sans façon, mais en vous assurant l'attachement le plus sincère et le plus affectueux. J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur et votre ami. VERNET.

Des respects, je vous prie, à la bonne et respectable madame votre épouse, pour M. Soyer, et bien des choses au bon M. Bardin. A Paris, 3 décembre 1788. Tous les miens me chargent de vous dire mille et bonnes choses.

XI.

A Paris, 11 décembre 1788.

Avec grand plaisir, monsieur et cher confrère, j'ai reçu votre lettre du 5 de ce mois, où je vois vos attentions pour tout ce qui peut m'être bon et agréable.

A l'égard du vin dont votre munificence me veut faire cadeau, vous ferez ce que vous voudrez et ce que vous trouverez convenable. J'attendrai autant que vous le jugerez à propos, et s'il y a un peu de votre vin blanc, cela sera fort agréable. Il y a quatre à cinq jours que M. Robbé vint chez moi pour me faire des remercîments de votre part, au sujet du petit tableau que j'ai eu l'honneur et le

plaisir de faire pour vous. En vérité, vous faites trop valoir et trop de cas d'une chose qui n'en mérite pas tant ; mon tableau est beau dans vos lettres, et la confrontation détruirait ce que vous en dites. Tous les miens me chargent de vous dire bien des choses de leur part, je vous prie de faire agréer mes respectueux attachement à tous les vôtres. Vous savez ce que je pense et ce que je sens à votre sujet ; je voudrais bien mieux que par de simples protestations vous faire connaître à quel point j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur et ami. VERNET.

P. S. M. Robbé aurait été dans la disposition de dîner chez moi le jour qu'il y vint, mais malheureusement j'étais engagé en ville ; il m'a promis d'y venir un autre jour.

XII.

A Paris, 15 décembre 1788.

Avant-hier, samedi 13, à sept heures du soir, j'ai reçu, monsieur et cher et ami, les deux quartauts de vin que vous m'avez envoyés, étant bien conditionnés ; on le laissera reposer huit à dix jours ; puis je le goûterai ; ces deux quartauts ont pu être placés dans ma cave ; mais pour le présent on ne pourrait pas en placer davantage, vu les autres vins et le bois qu'il y a. Ce n'est qu'à la hâte que je puis vous écrire ; je ne crois pas d'ailleurs avoir autre chose d'essentiel à vous dire pour le présent, vous savez ce que je pense à votre égard, combien je suis et

dois vous être attaché, et combien je voudrais vous faire connaître à quel point j'ai l'honneur d'être votre serviteur et ami. VERNET.

Bien des compliments affectueux à tout ce qui vous appartient; tous les miens me chargent d'en dire autant de leur part.

XIII.

Paris, 24 janvier 1789.

Que direz-vous de moi, monsieur et bon ami, d'avoir été si longtemps à répondre à votre première lettre du 1er de ce mois. Vous n'en serez plus surpris lorsque vous apprendrez que j'ai été trois semaines dans mon lit, à garder la chambre, incapable de rien faire par un gros rhume qui m'a donné la fièvre pendant quinze jours, grand mal à la tête, une toux qui m'ébranlait tout le corps, etc., etc.; enfin je me porte mieux et je vous écris.

Vous me dites toujours des douceurs que je ne crois pas mériter à l'égard du petit tableau que j'ai eu l'honneur de faire pour vous. Quoique je ne prenne pas tout à la lettre, mon amour-propre, qui fait argent de tout, en prend une bonne partie et en fait ses choux gras. Je crains toujours cependant que ce voile qui vous fascine les yeux au sujet de ce tableau ne vienne à tomber quelque jour, et qu'alors vous apprécierez ce qu'il vaut.

J'ai goûté de votre vin dont vous m'avez si galamment et si généreusement fait cadeau; j'en ai

fait tirer une bouteille du blanc et du rouge. Le blanc est vraiment bien bon, le rouge ne l'est pas tant; il est un peu vert; mais je le laisserai mûrir dans ma cave, il n'est pas si mauvais que vous voulez le dire et mes gens n'en goûteront point. Je vais faire usage du blanc et j'en boirai à tire-larigot. J'en garderai cependant lorsque vous viendrez à Paris, et nous en boirons ensemble avec les amis Robbé, Cochin, Moreau, etc.; il me tarde bien que le temps vienne où j'aurai le plaisir de vous voir à Paris; car c'est une grande satisfaction lorsque je puis me trouver avec vous : je trouve en vous le cœur, l'esprit, le goût bon, enfin je trouve à qui parler; et cela n'est pas commun. Je n'ai pas besoin et n'attends pas le renouvellement d'année pour vous souhaiter du bien, à vous et à tout ce qui vous intéresse, c'est à tous les instants de ma vie; et si vous êtes heureux autant que vous le méritez, certainement vous ne serez pas à plaindre. Mesdames Moreau, y compris leurs filles, Chalgrin, ainsi que mon fils, me chargent de vous remercier du souvenir que vous avez d'eux. Je vous prie de faire agréer mon respectueux hommage à mesdames Desfriches, de Limay, ainsi qu'à monsieur son époux, sans oublier le respectable M. Soyer. Pour vous, je vous embrasse sans façon, mais de tout mon cœur, et ai vraiment l'honneur d'être votre très-humble serviteur et ami. VERNET.

P. S. A l'instant, je viens de lire le journal de

Paris ; les désastres affreux que vous venez d'éprouver par le débordement de la Loire et la débâcle des glaces, cela fait frémir, et me cause des inquiétudes à votre sujet ; ne souffrez-vous pas d'une façon ou d'autre de ce fâcheux événement ? J'en suis inquiet, et vous me ferez grand plaisir de me rassurer le plus tôt possible sur ce qui vous concerne, y prenant le plus vif intérêt.

NICOLAS COCHIN[1] A DESFRICHES.

XIV.

Paris, 13 août 1758.

MONSIEUR ET AMI,

Je vous recommande mon ami, M. Parocelle, qui vous remettra cette lettre. Comme il doit faire quelque séjour dans votre ville pour y peindre une coupole, il sera charmé de faire connaissance avec vous, et vous ne serez pas moins content de le connaître. Il ne s'agit donc que de vous mettre aux mains, et j'espère que cette lettre fera l'affaire. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis très-parfaitement votre très-humble et très-obéissant serviteur et ami. COCHIN.

Mille respects à madame votre épouse.

XV.

Paris, 14 octobre 1758.

MONSIEUR ET AMI,

J'ai bien des remercîments à vous faire des soins que vous avez bien voulu prendre pour nous trou-

[1] Cochin (Charles-Nicolas) fils, dessinateur et graveur, élève de son père, né à Paris, en 1715, reçu à l'Académie royale de peinture le 27 novembre 1751, nommé secrétaire historiographe de ce corps le 25 janvier 1755, mort à Paris le 29 avril 1790. — Voyez le volume de Mariette, p. 138 et suivantes.

ver des souscripteurs[1]. Nous avons reçu de M. Lenoir les cent quarante livres, conformément à votre *mandat*, et nous lui avons remis les quittances de souscriptions qu'il vous fera tenir Nous ne refuserons point les souscripteurs jusqu'au mois de janvier, parce que nous avons vu qu'on se plaignait que nous n'avions pas donné assez de temps, et que nous voulons réparer notre faute : ainsi, les personnes d'Orléans qui voudront encore souscrire seront les bienvenues. Vous pouvez espérer que toutes celles qui viendront de votre part auront des épreuves choisies, je les ai inscrites sur mon livre, avec les numéros des quittances en votre nom, afin d'en faire le choix moi-même.

Je désirerais bien que mes devoirs me laissassent le loisir de visiter avec vous les bords du Loiret; la vue qui m'y attirerait serait celle d'un galant homme, autant bon diable qu'il se puisse, qu'on nomme M. Desfriches : vous le connaissez; je ne lui sais d'autre défaut que de savoir par cœur quantité de contes d'un certain Robbé, qui les sait très-bien faire. A propos de ce conteur, il n'y a pas d'apparence que vous l'ayez cette année; il s'en va, je ne sais où, chez certain marquis, à ce que je crois; et apparemment il nous brochera quelque nouveauté pour nous récréer cet hiver. Nous le voyons souvent, et nous rions d'autant. Il est devenu nou-

[1] Pour les gravures des ports de Joseph Vernet, que Cochin exécutait avec Le Bas.

velliste, et nous disputons politique à ne nous plus entendre, et, avec tout cela, nous n'engendrons point de mélancolie. Qu'il en soit de même de vous, ainsi que de votre chère moitié, madame la philosophe sur le sentiment. Le P. Cayeux est toujours gros et gras, et nullement triste, comme vous savez : ainsi, si vous venez à Paris, vous trouverez les clochers à leur place, et les gens comme ils étaient; je crois qu'il est plus aisé que nous nous rencontrions à Paris qu'à Orléans; ici, nous sommes l'aimant; et, quoique l'attraction soit réciproque, il est pourtant plus ordinaire que le fer l'aille chercher. Je crois que notre ami Parocelle vous aura paru un aimable garçon, et qu'il attrapera une bonne portion de votre amitié, nous l'aimons tous. Savez-vous que notre M. Boutin ne se tait point sur vos louanges? Ma foi, vous l'avez subjugué; aussi est-ce un galant homme, qui aime ses amis bien franchement; d'ailleurs, il a du goût et sent fort bien les choses d'art.

Adieu, je ne finirais point de vous ennuyer.... Je suis, avec tout l'attachement possible, le très-humble et très-obéissant serviteur. COCHIN.

XVI.

MONSIEUR ET AMI[1],

Dieu vous bénira, n'en doutez point : vous avez travaillé pour la propagation des écus des Cochin,

[1] Cette lettre doit être de la fin de 1758 ou du commencement de 1759.

des Le Bas, si que leurs bourses deviennent grasses à lard. Que de jouissances s'en suivront ! car, voulez-vous de bons soupers, ayez des écus; voulez-vous de bonne musique, ayez des écus; voulez-vous de belles filles, *idem* : jugez donc combien vous allez prospérer. Afin que vous puissiez rendre compte aux bonnes âmes qui ont souscrit, apprenez-leur que nous avons déjà deux estampes à l'eau-forte, dont les curieux paraissent satisfaits, voire même sont ébahis. Mon camarade, comme vous me le marquez, s'était un peu discrédité auprès du public. Ce n'est pas que le drôle n'ait les plus grands talents, mais il courait après l'argent et voulait le gagner à son aise; quand maître Cochin est venu le prêcher qu'avant toutes choses, il fallait bien faire. Il a bien fallu que la conversion se fît. Aussi, est-elle exemplaire, et j'ose promettre que jamais Le Bas n'a rien montré d'aussi soigneusement fait. Enfin, il y a lieu d'espérer que le public ne regrettera point son argent, peut-être même ceux qui ont reculé en feront-ils un peu pénitence.

Ces Vernets-là ne sont pas des croûtes, et tel croit les avoir bien vus, qui n'a pas aperçu la moitié de leur mérite.

Venons à notre cher Robbé. L'avez-vous toujours? N'affaiblirez-vous point la tentation qu'il a de s'ensevelir tout vivant dans le fond d'une province inconnue à tous les humains ? La douce félicité qu'il se présente à végéter hors de l'univers ne cessera-t-elle point de lui paraître délicieuse? Un poëte hors

de la capitale est un arbre transplanté hors de son terroir, qui ne produit que des sauvageons. Plus de ces petites anecdotes momentanées qui fournissent des sujets et enflamment la verve à l'improviste. Des bergères de manants seront tous ses aliments. Je voudrais bien voir sa Minerve nerveuse nous peindre des Céladons en guenilles et des Astrées hâlées et couvertes d'une peau chargée de bourgeons. Ce sont pourtant les images brillantes qui l'attendent...... A donc faut-il nourriture à cet esprit. A Orléans, passe, tant qu'il vous aura et votre chère épouse, il ne mâchera point à vide.... Rendez gloire à la ville de Paris et à ses citoyens, le vrai rire est fait pour eux, vous n'en avez que la copie et vous êtes obligé de nous emprunter nos idées. Il est vrai que vous ne choisissez pas mal, mais nous voulons bien vous les prêter, afin que vous ne soyez pas malheureux en ce monde et en l'autre. Toutefois, ne prétendez pas les garder. Laissez aller notre fugitif à sa destination ; plus tôt il ira, plus tôt il sera revenu. Il s'est figuré d'y rester deux ans, il s'est trompé, il n'y sera pas six mois, ce serait battre l'air que de le lui dire ; il ne le croirait pas, mais je le prophétise et je suis inspiré.

Ah ! si ce brave Robbé voulait entreprendre quelque morceau sérieux, là, qui fut pour un certain monde scrupuleux, comme serait une conquête du Mexique, ou autre de pareille espèce, je lui garantirais une forêts de lauriers des plus verts, et notre capitale ne serait pas ingrate envers lui. Vous le

tenez ; entreprenez cette conversion et votre nom passera à la postérité. Ayez courage !

XVII.

Paris, 6 mars 1759.

MESSIEURS D'ORLÉANS,

Êtes-vous devenus muets ou manchots à votre tour ? ou voulez-vous me punir à outrance d'un retardement, à la vérité inexcusable, mais que peut-être les affaires, dont tous les ans je me trouve surchargé au mois de janvier, pouvaient rendre pardonnable ? J'ai écrit à notre cher Robbé une grande épître en prose, faute d'avoir su faire des vers : je me suis échauffé dans mon harnois, je lui ai dit toutes les rêveries qui m'ont passé par la tête, et pour tout cela, je n'aurais pas un pauvre petit mot, ou de vous ou de lui ? Je crains qu'il ne soit sérieusement fâché contre moi. Il serait bien injuste : il ira bien loin avant que de trouver quelqu'un qui soit plus son admirateur que moi. Je ne vous cacherai pas ma faiblesse, hors nos intimes amis à qui j'en ai fait part, je n'ose la lire[1], dans la crainte qu'on ne croie que c'est par vanité, et à cause des choses flatteuses qu'il m'y dit. Ce n'est pas que mon amour-propre ne m'aiguillonne quelquefois, mais je le réprime et sens bien ce qu'il faut rabattre de ce que l'enthousiasme poétique fait dire. Je ne puis cependant me défendre d'un secret plaisir à croire, que les poésies de Robbé étant de nature à ne jamais tomber dans

[1] L'épître que Robbé avait adressée à Cochin.

l'oubli, un jour on en pourra croire quelque chose. On ne peut pas en imposer à son siècle qui nous a sous les yeux et nous juge très-bien; mais on ne serait peut-être pas fâché d'en faire accroire à la postérité qui, à bien des égards, nous en donne beaucoup à garder sur ceux qui ne sont plus, et qu'on peint comme bien meilleurs que nous. Vous êtes bien heureux, monsieur Desfriches, de ce que je me trouvais avoir tort, ce qui m'a obligé d'être doux, sans cela je ne vous aurais pas pardonné. L'idée déraisonnable qui vous a passé par la tête à tous! quelle raison avez-vous de nous prendre pour des Ostrogoths? et de nous soupçonner de pas sentir tous les grâces et tout l'esprit que contient la charmante Épître de maître Robbé? Je crois bien que les Orléanais en ont été enchantés; mais quand les choses sont de cette bonté, toutes les provinces et la capitale se réunissent dans le même sentiment, et le vraiment beau, comme l'est cet ouvrage, met tout le monde d'accord. Une autre fois, ne vous hâtez pas de juger si mal de votre prochain, et surtout, de grâce, ne gardez pas un aussi long silence après avoir donné aux gens autant d'inquiétude sur votre façon de penser que vous avez fait à mon égard. Si ce n'est pas un fait exprès et une sorte de châtiment que je veux bien recevoir en esprit de pénitence, surtout en carême, vous n'êtes pas aussi excusable que je puis l'être : vous avez du loisir, et un petit bout de lettre trouverait aisément sa place dans l'emploi de votre temps. J'ose bien vous soutenir que j'ai plus d'af-

faires et de devoirs à remplir que vous ; enfin je vous demande promptement un mot de réponse. Notre cher Robbé a-t-il reçu la lettre que je lui ai écrite le surlendemain de votre dernière ? Est-il fâché contre moi ? l'êtes-vous ? Madame Desfriches l'est-elle ? N'y a-t-il point d'espérance de pardon ?

Notre cher Robbé manque bien à nos soupers dans les circonstances présentes. Que nous aurions de bonnes choses à dire, et que le terroir est fertile ! Je me doute bien que vous vous en dédommagez ensemble ; mais nous n'y trouvons pas notre compte. Montucla nous apporte des nouvelles de cafés qui se détruisent le lendemain ; l'abbé fait des commentaires ; nous déclamons ; autant en emporte le vent : mais que fait-on dans la vie autre que s'informer de ce qui intéresse et même de ce qui n'intéresse pas ? Mme Lambert se porte bien ; le mari retrouvé a lui-même, je crois, oublié le comique de son histoire et est aussi singulier que jamais. Coustou opine du bonnet et parfois vocalement, enfin le monde va comme il allait. Je n'ai pas encore pu, quoique j'en aie fait cent fois le projet, aller voir Mme Thiboust qui me grondera sans doute bien d'après la mauvaise opinion que vous lui avez donnée de moi ; mais je ferai ma paix et elle me rendra plus de justice que vous. Le reversi va toujours son chemin et occasionne bien des querelles ; je souhaite qu'il en soit de même de vous pour vous punir. Dites-moi si notre ami reste encore quelque temps avec vous. On a dit iei qu'il y a une arche de

votre pont qui a enfoncé de treize pouces. Ce n'est pas merveille qu'il arrive quelque accident dans une entreprise si belle et si hardie : heureux si cela n'a point d'autre suite.

Je présente mille respects à votre chère épouse, et je la prie d'être ministre plénipotentiaire de l'éternelle paix qui doit désormais régner entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que l'ami Robbé, sans oublier la grande tante.

Le très-humble serviteur et ami. COCHIN.

P. S. Nous travaillons à force à nos Vernets et nous avons lieu d'espérer que cela sera bien.

XVIII.

Paris, le 26 avril 1759.

Querellez-moi tant que vous voudrez, monsieur et ami, vous avez raison, je suis un paresseux et négligent ; mais il est bon que vous sachiez que j'ai quelquefois plus d'affaires que ma petite tête n'en peut contenir, ce qui me fait remettre mes plaisirs. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque j'ai tant tardé à me donner celui de m'entretenir et avec vous et avec notre cher Robbé. C'est ma foi un vaillant champion, et, s'il continue, nous pourrons en faire un courrier des plus agiles. Comment, diable, il est infatigable ! s'il se mettait en train de marcher ainsi, il trouverait à la fin le monde bien petit, après en avoir fait le tour. J'aime bien encore qu'il ait quelques ouvrages dans ses poches ; il me semble voir César suivant à la nage ses Commentaires. Il vient enfin

de jouir de la compagnie d'un grand : je serais curieux de savoir de lui si c'est un souverain, bien qu'il ne soit pas toujours bon de voir les dieux ainsi face à face. Mais vous me dites une nouvelle qui me réjouit bien : il travaille comme un forçat, et pour des vers à la soixantaine, qui pourtant ne feront pas des vers à la douzaine. Le ciel en soit loué! nous pourrons enfin le voir imprimé, et recueillir universellement le tribut de louanges qui lui est dû, et que nous voyons avec chagrin lui être enlevé par des rimes à vers doucereux, plus faits pour les ruelles que pour les hommes. Je n'avais jamais bien compris comment il se laissait ensevelir dans une sorte d'oubli; car on peut appeler ainsi un cercle d'amis, en comparaison de tous les gens de goût qui sont répandus dans l'Europe. Comment un homme qui possède les plus rares et les plus grands talents qui soient estimés chez les hommes, négligeait, en travaillant ses ouvrages de telle manière qu'ils pussent soutenir sans danger le jour de l'impression, d'en tirer par ce moyen les avantages qui peuvent améliorer la fortune, et augmenter la considération dont il jouit. La saison est favorable, il ne se fait presque plus rien de gai ni d'agréable; encore on passe son temps à lire des journaux ou des écrits polémiques qui lassent tous les lecteurs. On est altéré des ouvrages de poésie : quel moment heureux pour paraître! Excitez-le donc bien à continuer, voici déjà un bon morceau : douze mille vers ne sont pas une bagatelle. Le succès que nous pou-

vons d'avance lui promettre sera sûrement un grand encouragement, et les avantages que d'ailleurs j'espère qu'il en tirera achèveront de le mettre en train. Après cela, nous aurons des poëmes à mettre en règle, tel est celui du Mexique que vous nous faites espérer. Le tout est de le commencer; si une fois il y a goût, le reste viendra, et il s'y sentira entraîné comme par force. Que diable me parlez-vous de vous écrire en vers? Pour une malheureuse fois que j'en ai eu la tentation, et qui n'a point réussi, faut-il me le reprocher? Ne vous moquez pas tant de moi, je suis de ceux qui pèchent et s'amendent. En supposant que je vous doive des vers, je chargerai mon ami Robbé de les faire; perdrez-vous au change? mais il a assez d'affaires pour le présent. En attendant, je vous envoie de la prose faite par-dessous la jambe; c'est à vous à vous en contenter: ne vaut-il pas mieux que je vous grave des Vernets? Je crois que vous jurez entre vos dents à ce sujet, et que vous vous imaginez que je ne suis pas plus exact à remplir les souscriptions, qu'à répondre à mes amis. Consolez-vous : environ dans un mois d'ici, vous en aurez deux. Cette besogne est bien plus difficile qu'elle ne le paraît, et nous avons prouvé de la constance. Revenez bien vite à Paris afin que nous soyons chez la maman, avec qui je me suis bien entretenu de vous ces jours passés, et qui aime toujours son cher Robbé. Nous avons bu à votre santé le 15 du mois; avez-vous senti quelque chose du bien que cela doit vous avoir fait ?.........

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que notre cher Robbé, et suis votre très-humble serviteur et ami. COCHIN.

XIX.

Paris, 30 septembre 1759.

MONSIEUR ET AMI,

Nous ne pouvons plus recevoir de souscriptions : vous aurez vu dans les papiers publics que l'ouvrage[1] va paraître, et qu'il est annoncé pour le 10 octobre : ainsi, il faudra que ceux qui s'en sont avisés si tard prennent patience, et veuillent bien payer ces quatre premières sur le prix de neuf francs; encore, ne pouvons-nous pas trop bien promettre qu'ils soient admis à souscrire pour les suivantes. Cela dépend de savoir la quantité de ceux qui retireront la première souscription; le nombre de souscripteurs que nous avons eu est plus que suffisant pour payer les frais des planches, et nous n'en souhaitons pas davantage : d'ailleurs, c'est à ces premiers souscripteurs que nous avons eu l'obligation de nous mettre à portée de faire l'ouvrage. Ils ont eu confiance en nos talents et en notre probité : ce serait mal le reconnaître que de nous mettre au hasard, en en acceptant trop de nouveaux, de les mal servir.

Le poëme de Robbé essuie ici beaucoup de critiques et reçoit aussi des éloges; ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se vend assez bien, et qu'actuellement, je

[1] Les ports de France de Joseph Vernet, gravés par Cochin et Le Bas.

crois qu'il y en a à peu près un mille de consommé. Le projet d'imprimer plusieurs de ses contes est très-bon ; mais, comme vous dites, il faut bien les examiner auparavant.

..... Plût à Dieu que ce ne fût pas un compliment que ce que vous me dites, qu'on est content des planches ; pour moi, je ne le crois point du tout : pour vouloir aller trop vite, je n'ai rien fait qui vaille. J'avais dessein de les raccommoder ; il aurait fallu du temps : à la vérité, il s'agissait de les faire de la moitié moins noires : mais l'édition était faite, j'étais au désespoir de faire attendre : je les ai lâchées à contre-cœur, et je me suis fait pour cet instant illusion de croire qu'elles pouvaient passer ; à présent qu'elles sont au jour, j'enrage quand je les vois et quand on m'en parle. Il ne reste qu'à attendre l'occasion que Robbé fasse quelque bon morceau, et je lui promets quelque chose de mieux gravé.

..... Voulez-vous bien m'envoyer du meilleur de votre vin, parce que c'est un essai, et que plusieurs de mes amis attendent cette occasion pour le connaître. Si je n'ai pas d'argent pour le payer aussitôt, vous voudrez bien me faire crédit, car les pauvres diables d'artistes qui travaillent pour le roi et qui ont des places qui prennent une partie de leur temps, qui ne sont payés ni d'un côté ni de l'autre, sont gueux comme rats d'église. (Ce proverbe apparemment signifie que de tout ce qui est à l'église, il n'y a que les rats de gueux.)

Je vous choisirai de bonnes épreuves à vous et à tous ceux qui ont souscrit par vous, et vous conserverai une épreuve d'eau-forte.

Mille respects à madame votre épouse, à qui Dieu doit longue vie, à mademoiselle la bonne pièce votre fille, enfin à toute votre parenté née et à naître. Réjouissez-vous et buvez d'autant que nous buvons quelquefois à vos santés chez la maman, qui est une brave femme. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis, monsieur et ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. COCHIN.

XX.

Paris, 6 janvier 1767.

MONSIEUR ET AMI,

Vous devez avoir reçu les deux cent cinquante estampes de la Vue d'Orléans [1], qui ont été mises au carrosse à votre adresse la veille de Noël; vous me ferez plaisir de me faire savoir si elles vous sont parvenues sans accident; nous avons pris toutes les précautions que nous avons pu imaginer pour en assurer le transport.

M. de Cypierre a fait prendre chez moi, par M. Choffard, les cinquante autres, pour être à portée d'en distribuer le jour de la présentation [2]; ainsi voilà tout fait de ma part.

[1] Cette vue avait été dessinée par Desfriches en 1764; elle fut gravée par Choffard : le dessin original est au musée d'Orléans; on croit que Joseph Vernet a dessiné les personnages.

[2] Des gravures au duc d'Orléans, auquel la vue de cette ville est dédiée. M. de Cypierre était intendant de l'Orléanais.

Vous avez dû voir passer par Orléans la moitié d'un couple destiné à l'union conjugale; vendredi vous verrez l'autre moitié, c'est-à-dire une des plus belles personnes de Paris.

J'embrasse toute votre chère famille, à qui je souhaite, ainsi qu'à vous, une belle, bonne et heureuse année, et tout ce qui peut vous être agréable. Je suis de tout mon cœur, monsieur et ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. COCHIN.

XXI.

Paris, 8 mars 1767.

MON CHER AMI,

Et vite et vite, il nous faut aider : si vous êtes ami de M. Bretonneau, secrétaire de M. l'intendant, vous pourrez nous aider beaucoup; si vous n'êtes pas lié avec lui, il faut me trouver auprès de lui des amis chauds, et qui le pressent. Il s'agit du pauvre *Canavas*, qui s'est enfui pour ne pas tirer à la milice à Châteaudun. C'est un joli sujet, c'est le neveu du fameux feu *Carle Vanloo ;* il est poltron comme une poule malade de peur. J'ai obtenu de M. de Cypierre une lettre charmante, où il me dit qu'il se fera un vrai plaisir de faire jouir de l'exemption ceux des élèves de l'Académie à qui j'aurai délivré mon certificat; que Canavas peut aller à Orléans, sans craindre d'être déclaré fuyard, etc. ; vous avez bien raison de chérir cet intendant, il n'y en a pas beaucoup de cette espèce : pour moi, j'en suis comblé de reconnaissance.

Mais, malheureusement, cela ne nous tire pas encore d'affaire : Mme Vanloo avait entendu et m'a fait entendre que c'était à Orléans que Canavas avait été menacé de tirer à la milice; et c'est, dans cette supposition, que j'avais écrit à M. de Cypierre, le suppliant de le faire décharger de la qualité de fuyard, si elle lui avait été imposée. Aussi, M. l'intendant a cru la chose terminée, en m'assurant que la milice n'était pas encore tirée à Orléans, et qu'il ne devait pas craindre d'y être déclaré fuyard, puisqu'il donnera ses ordres pour que son certificat fût reçu. Mais voici le diable : c'est à Châteaudun, où la milice a été tirée, qu'il est très-possible qu'il ait été déclaré fuyard; or, dans ce cas-là, nous avons besoin de l'affection de M. Bretonneau, des subdélégués, etc., pour venir à l'appui des bontés de M. de Cypierre. J'écris, par le même ordinaire, à M. Bretonneau; je lui transcris la lettre de M. l'intendant, celle de M. le duc de Choiseul, par laquelle il est convenu que les élèves de l'Académie seraient exemptés sur mon certificat; mais tout cela a besoin de rencontrer beaucoup de bonne volonté, et je vous prie de vous mettre jusqu'au cou pour me la procurer. Si, par aventure, on aimait les louanges à l'intendance, je saurai m'en souvenir quand je mettrai au jour ma petite *Histoire de France* [1], que j'avance, et qui pourra être intéressante. Enfin, mon cher ami, faites de votre mieux pour nous se-

[1] Les gravures de Cochin pour l'histoire de France.

courir, et recevez les assurances de mon attachement et des sentiments, avec lesquels je suis, de tout mon cœur, votre serviteur et ami. COCHIN.

XXII.

Paris, 17 septembre 1769.

MON CHER AMI,

Nous sommes à Paris de jeudi au soir, et je ne vous ai pas encore écrit : cela est fort mal, car, de par Dieu, on ne doit pas négliger le bon ami, le courtois, l'hospitalier *Desfriches*. Dieu lui doit longue vie, à lui, à sa moitié, à son aimable fille, voire même à sa maison de la Cartaudière, et au beau bois de chênes verts, droits et bien ombrés. Ah ! qu'il est doux de riboter là avec de bons amis ! Mais il faut oublier toutes ces félicités et reprendre le collier de misère. Il n'est plus question de penser aux méandres charmants du *Loiret*, si ce n'est comme à un beau rêve, qu'on peut cependant réaliser encore quelquefois. *Amen !*

Je vois que vous n'avez pas, cette année, *Vien* et son épouse : je ne les ai pas vus, parce qu'ils sont à la maison de *Coustou*, à Gentilly ; mais je sais qu'ayant eu, depuis notre départ, quelques attaques récidivées de ces vents pectoraux, ils n'osent pas s'embarquer aussi loin, et qu'ils se bornent, pour cette année, à *Gentilly*, à *Villeneuve-Saint-George*, où est Mme Rossin, et à cette petite terre appartenant à notre ami Sorbet, à dix lieues de Paris. Adieu donc, tous nos projets de chaise de poste.

Mme Jombert nous fera devenir fous avec sa reconnaissance des amitiés qu'elle a reçues ; cela ne finit point ; c'est que madame *Desfriches* est si obligeante, c'est que mademoiselle sa fille est si charmante, c'est que *M. Desfriches* est si prévenant ; à qui veut-elle l'apprendre ? Est-ce que je ne le lui avais pas prédit ? Je connaissais mon ami *Desfriches*. Adieu, portez-vous bien, vous et votre charmante famille ; pour moi, je m'en vais travailler comme un diable ; il faut regagner le temps qu'on a donné à ses plaisirs. Embrassez bien pour nous tous votre chère épouse et sa très-chère fille. Nous sommes comblés des attentions que nous avons éprouvées de la part de tous vos amis d'Orléans, et nous en conserverons un long souvenir. Quant à moi, je ferai tout mon possible, l'année prochaine, pour en jouir un peu plus longtemps. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis votre serviteur et ami. COCHIN.

XXIII.

Paris, 17 novembre 1778.

MON CHER AMI,

Grand merci : j'ai reçu la douzaine de mouchoirs, y compris le treizième : je ne savais pas qu'on donnait sur cette marchandise le treizième, comme sur les petits pâtés. Plus, j'ai reçu un petit tonneau de vinaigre : Dieu sait combien nous allons manger de salades. Il résulte de tout cela que je vous dois de l'argent. La chose étant ainsi, dites-moi comment je ferai pour m'acquitter avec vous ? Voulez-vous

m'indiquer à Paris quelqu'un de vos correspondants à qui je puisse le remettre à Paris; aimez-vous mieux charger quelqu'un de vos amis d'Orléans qui viendra faire une promenade à Paris de le prendre chez moi ? Voyez, comment voulez-vous faire, s'il faut que je m'acquitte.

Voudriez-vous me faire le plaisir d'adresser un pareil tonneau ou baril de vinaigre à un de mes amis. Il a ouï dire chez moi que vous me faisiez ce plaisir, et il m'a prié de vous en demander. En ce cas, vous voudrez bien l'adresser à M. Gautier, médecin, dans le parvis de Notre-Dame, à Paris.

A propos, il ne faut pas que j'oublie (car je serais battu) que M. et Mme Chardin vous font mille compliments. J'ai lâché devant eux que j'allais vous écrire ce soir, ils me sont tombés sur le corps. Bien nos compliments, bien nos compliments, etc., et puis l'on a dit je ne sais combien de choses de vous : c'est un brave garçon, c'est un galant homme; comme cela, vous jugez bien que je ne me suis pas avisé de les contredire : les oreilles ont dû vous tinter.

A propos encore, nous allons mettre au jour, M. Le Bas et moi, un port de France, c'est-à-dire celui de Dieppe, d'après M. Vernet, et nous proposons pour souscription ceux que j'ai dessinés : du Havre un, et deux de Rouen. Les conditions de la souscription sont fort simples. Les estampes sont de 15 francs pour ceux qui ne souscriront pas, et de 12 francs pour ceux qui souscriront. Les sous-

cripteurs, en recevant l'estampe de Dieppe, donneront 18 francs, c'est-à-dire 12 francs pour l'estampe et 6 à compte sur les autres. En recevant l'estampe du Havre, on donnera 12 francs, et 6 francs resteront en arrière. Enfin, lorsqu'on délivrera successivement les autres, on n'aura plus que neuf francs à donner à chaque livraison. Les souscripteurs seront sûrs d'avoir les premières épreuves, car la souscription s'ouvre le 10 décembre, et l'on ne délivrera d'estampe à ceux qui refuseront de souscrire et s'engager pour les trois autres, qu'à la fin de janvier prochain. S'il y a à Orléans de vos amis qui veuillent souscrire, qu'ils se fassent inscrire chez vous. Je mettrai à part leurs estampes et vous les ferai parvenir, et ils ne seront pas les plus mal servis. Au reste, je vous ferai parvenir sous quelques jours un prospectus imprimé où la chose sera expliquée tout au long.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Bien des respects à madame votre épouse, bien des amitiés à M. Soyer, et mille embrassades à la belle madame Fleurian. Je suis avec le plus sincère attachement, votre très-humble serviteur et ami. COCHIN.

XXIV.

Paris, 13 janvier 1780.

MONSIEUR ET AMI,

Je vous fais bien des remercîments du petit conte que vous m'avez envoyé de notre ami, vous savez

combien je suis friand de ses besognes, vous savez aussi l'attention que j'apporte à ce qu'elles ne m'échappent point; ainsi nous devons nous croire tous en sûreté.

Raisonnons maintenant dessin : ce diable de M. Prévost ne m'a pas encore remis mes dessins, je lui écris ce soir pour les lui demander; ainsi cela ne peut pas tarder encore longtemps. Mais, mon ami, j'ai été effrayé de la grandeur du portefeuille que vous m'avez fait parvenir. Oncques ne fit dessins de cette taille. Je me proposais de mettre celui que je vous destine dans un petit cadre; mais puisque vous voulez jouir promptement, aussitôt que je l'aurai, je le mettrai dans un petit carton bien enveloppé, et je vous le ferai parvenir par le carrosse. Je réserverai le vaste portefeuille que vous m'avez envoyé pour mettre dedans les six estampes de l'histoire de France, que nous allons mettre incessamment au jour. Ce qui dépend encore du bon M. Prévost, qui va bien, mais qui ne va pas vite.

Au reste, soyez sans inquiétude sur cet objet, les vingt estampes que vous avez sont tout ce qu'il y avait de fait jusqu'à présent. Je vous enverrai dans peu de jours les six qui vont paraître; il n'en restera plus que huit à fournir, que nous donnerons, à ce que j'espère, à la fin de l'année. — Voici maintenant, mon cher ami, un service que je vous prie de me rendre. Vous connaissez mon ami Sorbet, de l'avoir vu chez Pigalle; or, comme vous le connaissez sûrement, vous l'aimez, car c'est un bon garçon.

Un de ses amis aurait quelque tentation d'acquérir la terre de la cour de Ligny en Sologne. Je joins ce papier où l'on a imprimé toutes les qualités, vertus et mérites de cette terre; mais, comme on dit, a beau mentir qui vient, ou qui parle de loin.

Cette terre est à bon marché, puisqu'on veut bien la céder pour soixante et cinq mille livres; on annonce dans cet imprimé deux mille cent livres de bon revenu assuré; on ajoute de plus (non pas à la la vérité dans l'imprimé), mais on ajoute de vive voix une si nombreuse quantité d'arpents, qu'à moins que ces terres ne soient du pur gravier de la Loire, on devrait en espérer un bien plus grand rapport.

Nous vous prions donc, mon cher ami, de vouloir bien vous informer de ce que c'est que cette terre, de ce que, en effet, elle peut valoir. Si le terrain est à peu près d'une bonne qualité, si, du moins, en y faisant quelque dépense, on peut espérer d'en tirer quelque parti, s'il n'y a point de charges inconnues, etc., etc., etc.; enfin, de nous donner tous les renseignements que vous pourrez obtenir sur ce sujet.

De plus, ce futur acquéreur est un aimable garçon qui fera un bon voisin pour les environs. Il est, en quelque sorte, parent avec Sorbet, parce qu'il a épousé la sœur de la femme de Sorbet le fils.

M. Ducoudray trouvera, ou chez moi ou par le moyen de M. Prévost, de bonnes épreuves de notre

prochaine livraison de six planches de l'histoire de France.

Savez-vous que Jombert le père s'est remarié, et qu'il a fait la folie d'épouser une jeune fille de vingt-trois ans ? Ne comptons pas trop sur notre raison, car vous voyez qu'on fait des folies à tout âge. Je ne crois pas qu'après les premiers moments de délire passés, il s'én trouve fort heureux, car malheureusement il sent qu'il a fait une sottise, et n'ose plus voir aucun de ses anciens amis ; ainsi, le voilà concentré dans son épouse, qui, malheureusement, trouve peu de ressources dans son esprit, Dieu ne lui en ayant départi qu'une très-médiocre dose ; et malheureusement Jombert est accoutumé à vivre avec des gens qui n'en sont pas aussi dépourvus.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. COCHIN.

XXV.

Paris, ce 1er mars 1780.

MON CHER AMI,

Enfin, demain au soir, je mettrai au carrosse pour vous deux suites des six estampes de l'histoire de France, que ce même jour nous mettons en vente. Je vous les envoie en grand papier, parce que les épreuves en sont plus belles ; d'ailleurs vous jugez bien que, pour vous, nous les avons choisies avec soin. Il en coûte vingt sols de plus par suite pour ce grand papier, mais il ne faut pas

ménager pour avoir de belles épreuves. Il s'ensuit qu'en petit papier chaque suite de six aurait été de neuf francs, et qu'en grand papier elle est de dix francs ; ainsi c'est vingt francs pour les deux.

Je viens à un autre objet, je suis charmé que vous ayez été satisfait du petit dessin que je vous ai envoyé. Je ne refuse pas le troc que vous proposez, car je serai toujours enchanté de pouvoir placer quelques dessins de moi dans votre cabinet ; mais je ne peux pas vous promettre qu'il ait jamais un pendant. Les autres dessins de cette suite ont été dessinés plus grands ; celui-là seul, par essai, a été fait de la grandeur de la gravure. Il est vrai que mon intention était alors de les continuer dans cette grandeur ; mais j'ai été obligé de changer d'avis, et voici pourquoi : un de mes amis intimes acquiert la suite des vingt-cinq dessins faits en grand ; il serait désagréable de dépareiller une suite si nombreuse en en faisant une partie en grand et l'autre en petit. Je me trouverai même dans le cas de recommencer ce petit ; ainsi vous voyez bien que je n'en ferai pas un second. Mais voici ce que je me propose de faire : je vous enverrai dans la suite deux dessins faisant pendant, et celui que vous avez servira de milieu : je dois faire une suite de dessins pour les œuvres de J.-J. Rousseau. Il y aura dans cette suite deux frontispices allégoriques qui pourront faire un tableau agréable. Je vous les conserverai, c'est-à-dire les contre-épreuves redessinées, qui ordinairement valent mieux que les

premières, surtout en ce qu'elles sont plus correctes.

Je ne vous en écris pas plus long, attendu que je suis attaqué d'un gros rhume et d'une fluxion sur les yeux, et écrire me fatigue beaucoup.

Ainsi, en bref, je vous embrasse de tout mon cœur et finis. Votre très-humble serviteur et ami.

COCHIN.

XXVI.

Paris, 21 janvier 1781.

MONSIEUR ET AMI,

Il y a longtemps que nous ne nous sommes rien dit. C'est ma faute à la vérité, car c'est moi qui suis en reste; mais le diable s'en est mêlé : beaucoup d'affaires, des maux d'yeux, des soupers en ville, on se couche tard, on ne se lève pas matin, des dessins à faire qui sont pressés, où l'on emploie les parties de la journée qu'on ne passe pas à table; car vous savez que qui veut se livrer à la société de Paris ne manque pas d'occasion de gueule : ainsi se passe la vie, et après cela on se plaint qu'elle paraît courte.

Je vous adresse une estampe d'un grand portrait de Louis XV en pied, que j'ai fait graver; j'espère que vous la trouverez belle; elle est gravée par *Cathelin*, qui s'est surpassé, et je crois que vous trouverez qu'elle doit lui faire honneur.

Le roi et toute la famille royale avaient souscrit pour m'aider à achever cet ouvrage que j'avais

entrepris plusieurs années avant la mort du roi (Louis XV). M. Tardieu, qui l'avait commencée, me la traîna si longtemps, que la mort du roi arrivant, je perdis tout à fait courage, et j'étais déterminé à faire le sacrifice de l'argent que j'avais dépensé, qui montait déjà à trois mille livres, et je dormis quatre années sur cette idée. Cependant, à un dîner où je me trouvai avec plusieurs amis du feu roi, et notamment avec une dame qui lui avait appartenu, je m'avisai de leur parler du chagrin que j'avais de n'avoir pu achever cette belle entreprise : ils m'encouragèrent à la reprendre; je leur fis entendre que je ne le pouvais qu'au moyen d'une souscription qui m'assurerait le débit d'un nombre, et me fournirait quelques fonds d'avance. Ils saisirent cette idée et me trouvèrent une soixantaine de souscripteurs; d'autres amis m'en procurèrent un plus grand nombre, et notamment celles du roi et de la famille royale. Ces secours, joints aux efforts que j'ai faits, m'ont conduit à amener cet ouvrage à bon port : vous en jugerez. Je vous prie de la faire voir aux amateurs que vous avez dans votre ville; car je ne vous cache point qu'après avoir semé, je serais bien aise de recueillir; on la trouvera peut-être un peu chère; car je la vends un louis. Mais lorsqu'on considérera que la planche me revient à plus de dix mille livres, on ne sera pas surpris du prix que j'y ai mis; d'ailleurs, je crois qu'on trouvera que cette estampe est belle. M. le comte d'Angivilliers s'est chargé de remettre

au roi et à la famille royale leurs exemplaires magnifiquement encadrés, cela a eu un très-grand succès à la cour; madame Victoire en a versé des larmes, et l'a, sur-le-champ, fait placer vis-à-vis de son lit, pour l'avoir le plus souvent sous les yeux.

Venons à autre chose : j'ai bien des remercîments à vous faire des morceaux de poésie que vous m'avez envoyés de notre ami[1], ils sont charmants ainsi que tout ce qu'il a fait. Je n'ai pas encore eu le temps ni l'occasion de continuer notre troc; cependant je ne le perds pas de vue, et, dès que je le pourrai, je penserai à vous satisfaire. Vous avez été surpris que je vous demandasse le morceau sur les peines de l'Enfer, parce que vous ne le regardez que comme un morceau de théologie. Mais voici ma raison : il est très-plaisant, il a, de plus, l'avantage qu'on peut le dire devant tout le monde.

Je mets à la diligence, demain vendredi 26, le rouleau de fer-blanc qui contient votre estampe; ainsi la lettre et ce rouleau arriveront à Orléans à peu près en même temps.

Je présente bien des respects à Mme Desfriches, et mille amitiés à tous les citoyens qui veulent bien se souvenir de moi. J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite estime et le plus sincère attachement, monsieur et ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

COCHIN.

Voudriez-vous bien me faire le plaisir de m'a-

[1] Robbé.

dresser cinq quartauts de votre bon vinaigre d'Orléans. Je les demande en cinq quartauts, parce que c'est pour moi et plusieurs voisins; ainsi la distribution sera toute faite, chacun le sien. Je vous prie de m'en adresser quatre à mon adresse, et d'adresser le cinquième à M. Barreau, procureur au parlement, cloître Saint-Merry, près les Conseils.

XXVII.

Paris, ce 1er mars 1782.

MONSIEUR ET AMI,

Puisque vous voulez bien vous charger d'apporter les mouchoirs que je demande, j'attendrai votre arrivée, et si je témoigne quelque impatience ce sera celle de jouir du plaisir de vous voir. J'ai toujours payé les mouchoirs que j'ai achetés à mes différents passages par Orléans, sur le pied de 45 francs la douzaine; ainsi ce prix ne m'effraye point. Il m'est égal aussi qu'il y en ait 15 ou 16 à la pièce; je n'ai rien compris aux échantillons que vous m'avez envoyés; ils sont jaunes, au lieu que ceux que j'ai achetés ont toujours été à fond rouge, et à carreaux petits ou grands; et il est nécessaire qu'ils soient ainsi pour quelqu'un qui prend du tabac.

Mais, voici un autre embarras; lorsque, dans ma dernière lettre, je vous ai demandé ces mouchoirs, j'avais de l'argent pour les payer, et justement aujourd'hui il me tombe sur le corps une dette que je n'attendais guère. On me demande les deux vingtièmes de deux années d'une maison que je tiens des

bienfaits du roi. Ces sortes de maisons, qui appartiennent au roi, n'avaient jamais été assujetties à cette redevance; ainsi cette dette est bien inattendue pour moi. Je ne puis cependant la contester, car on fait la même demande à tous ceux qui sont dans le même cas, et tous ont été forcés de s'y soumettre. Ce qui est pis encore, et qui est la plus grande injustice, dont cependant j'aurai bien de la peine à me racheter, c'est qu'on m'impose ces vingtièmes comme si je louais cette maison 2,400 francs, et je ne la loue que 1,700 francs. Je viens de présenter un exposé du fait au prévôt des marchands; mais tous ces gens-là renvoient de Caïphe à Pilate. Il semble même, à les entendre, qu'ils n'aient aucun pouvoir, et cela ne signifie autre chose sinon qu'ils n'en veulent point avoir, lorsqu'il s'agit d'obliger ou même d'être justes.

Il s'ensuit de là que lorsque les mouchoirs viendront, peut-être n'aurai-je pas le sou : ainsi, il faut renoncer à cette acquisition pour le moment; si d'ici à votre voyage, je me trouve un peu plus pécunieux, je vous l'écrirai.

Je vous avais parlé de quelques dessins que je croyais qu'on me rendrait; mais on m'a écrit qu'on les prendrait et qu'on les payerait : ainsi soit-il; car cela me viendrait bien à propos pour payer ces maudits vingtièmes Ces dessins ont été faits pour le comité du Bréviaire de Chartres, et vous ne vous douteriez jamais des tracasseries que j'ai essuyées de la part de ces messieurs; enfin, s'ils payent, tout

sera dit, mais je ne les tiens pas encore. Je chercherai quelque autre dessin pour donner à mon ami M. Desfriches, de qui je suis, de tout mon cœur, ainsi que de sa chère épouse et de son bon ami M. Soyer, le très-humble et très-obéissant serviteur et ami. COCHIN.

XXVIII.

Paris, 18 mai 1782.

MONSIEUR ET CHER AMI,

D'après votre lettre où vous m'annoncez un quart de vinaigre pour la somme de 18 livres, je n'ai demandé à M. Pidausat que ces 18 livres qu'il m'a remises, et dont je vous tiendrai compte; mais je crains que vous ne vous soyez trompé. Il me semble que je vous ai démandé 120 pintes. Je suis mal au fait de ces choses : est-ce que le quart contient 120 pintes ? Est-ce enfin qu'il ne soit que de 18 livres? Si nous nous sommes trompés, comme on dit : à mauvais compte revenir; s'il n'y a pas d'erreur, tant mieux.

Mon ami, achetez-moi la pièce de mouchoirs; j'ai reçu l'argent que j'attendais et j'ai mis à part ce qu'il faut pour les payer. Vous m'avez marqué que vous viendriez à Paris vers la fin de mai, nous en approchons fort; mais je crains de ne m'y pas trouver lorsque vous y viendrez, car je vais passer quinze jours à la campagne de M. l'abbé Pommier; c'est-à-dire que je compte partir la troisième fête, 21 mai, et ne revenir que la veille de la petite fête-

Dieu; mais Mlle Cellier, ma cousine, vous remettra l'argent du vinaigre et des mouchoirs, s'il arrive que vous repartiez avant que je sois de retour.

Vous avez peut-être été surpris d'apprendre que je me trouve quelquefois aussi court d'argent : mais le principal de ma petite fortune est fondé sur les bienfaits du feu roi, que m'a procurés l'amitié de mon bon ami et protecteur M. de Marigny; or, je n'en suis point payé, et ce qui m'est dû de ce côté monte à plus de 25,000 livres ; au moyen de quoi je ne me soutiens presque que par mon travail qui ne me rapporte pas beaucoup, surtout à cause de la quantité de corvées gratuites que je me trouve engagé à faire, parce que je suis bon diable, et qui me consomment un tiers de mon année, et quelques autres raisons encore que je ne dois pas expliquer.

Mais c'est assez parler misère, raisonnons d'autre chose. Vous m'avez marqué que vous étiez dans l'intention de donner une édition des œuvres de Robbé qui ne sont pas trop libres, et qui ne peuvent pas trop le compromettre; ainsi soit-il ! mais cela fera un bien petit volume, et ce ne sera pas ce qu'il aura fait de vraiment excellent : son *Odyssée*, sa *Satyre* et quelques autres petits morceaux pourraient bien ne lui pas procurer beaucoup de lecteurs, et par conséquent peu d'acheteurs. Son poëme *des Vierges d'Orléans* pourrait bien avoir plus de succès, mais on ne le permettra pas; j'en espérais quelque chose, parce qu'il y a encore un assez grand nombre

de jansénistes; cependant, comme il n'y a plus de jésuites pour les harceler, il s'ensuit qu'ils tombent un peu dans l'oubli, ils s'endorment dans le repos qu'on leur laisse. Pour mettre en jeu l'esprit de parti, il faut qu'il y ait un autre parti, et bien acharné....

J'avais toujours pensé que le poëme *d'Orléans* pourrait être imprimé, si Robbé voulait avoir la complaisance de défigurer les noms propres; par exemple, Uredans au lieu d'Orléans, Ladinville au lieu de Dindeville, Madercoucy au lieu de Montmorency, et ainsi des autres. On en serait quitte pour donner quelque temps après une clef manuscrite ou imprimée qui éclaircirait le tout, mais qui sauverait les premiers murmures. L'Origénisme est selon Robbé lui-même une hérésie : cependant, elle contient d'assez bonnes raisons; le clergé crierait-il? ne crierait-il pas ? c'est ce qu'il est assez difficile de deviner. Dans le cas où il crierait, la Sorbonne ne viendrait-elle pas fourrer son nez dans cette affaire...

Le poëme sur l'*Incompréhensibilité de la nature* aurait sans doute toutes les permissions et approbations possibles; mais d'abord il faudrait qu'il fût achevé, et il y a bien de l'apparence qu'il ne le sera jamais. En second lieu, il faudrait qu'il n'allât pas platement le terminer par vouloir en déduire qu'il faut admirer le merveilleux, l'importance et l'utilité des convulsions; on se moquerait de lui partout; on ne s'en est déjà que trop moqué, lorsqu'il a affiché

cette frénésie dont il a eu longtemps la tête tournée, et qui, heureusement, dit-on, s'est un peu refroidie. Certainement, s'il eût achevé son poëme dans cet intervalle, il n'eût pas manqué de finir par là. Je conclus que, comme ce ne sont pas des ouvrages sérieux que le public désire, il en retirera moins de gloire et peu de bénéfice. S'il eût eu le courage, comme je le lui conseillais il y a quinze ou vingt ans, de s'expatrier pour trois ans, de se retirer à Lausanne et d'y faire imprimer tous ses ouvrages, secouru alors par tous ses amis, il eût pu faire un bon coup; et, après la criaillerie passée, il fût revenu, dans la suite, tranquillement à Paris, où l'on n'aurait pas songé à lui; car il ne faut pas tant de temps pour faire oublier dans cette ville (perpétuellement avide de nouveautés) les événements les plus importants.

Je pense qu'il doit être maintenant assez affligé des revers qu'éprouve son ami, M. Radix de Sainte-Foix; j'en suis contristé aussi; car, quoique je n'approuvasse certainement pas son faste porté à un excès intolérable, je l'ai toujours cru un galant homme; de plus, l'amitié qu'il avait pour Robbé, et dont il lui a donné de véritables preuves, me l'avait rendu intéressant. Son Mémoire même m'avait paru justificatif; mais il paraît que le Parlement voit cela d'un autre œil, et qu'il n'échappera pas à leurs regards sévères sans quelque tache. Il vend actuellement presque tout ce qu'il a, tableaux, meubles, maisons; est-ce pour payer ses dettes? cela serait

bien. Aurait-il quelque autre projet? j'espère que non; mais toujours est-il vrai que Robbé y perd un ami que j'ai toujours cru lui être utile.

Il faut finir : quand je suis en train de causer avec vous, je bavarde sans fin; je vous prie seulement de permettre que j'assure madame votre épouse de mon respectueux attachement. J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite estime et la plus sincère amitié, votre très-humble et très-obéissant serviteur. COCHIN.

XXIX.

Paris, 9 septembre 1783.

MONSIEUR ET AMI,

J'ai reçu votre lettre du 3 septembre, à laquelle vous avez joint le billet de votre ami *M. Le Normand du Coudray,* par lequel il se déclare souscripteur pour un exemplaire de la *Gierusalemme liberata* du Tasse. Je l'ai inscrit aussitôt sur mon-livre, et l'ai fait inscrire sur le livre de M. Didot. Je suis très-flatté de ce qu'il a assez bonne opinion de notre besogne, pour se résoudre à y mettre un prix aussi considérable. J'espère que ce livre étant à si petit nombre, et étant fait avec les soins que nous y apportons, ne perdra point sa valeur dans la suite, et qu'on n'aura point regret de l'avoir acquis.

Vous me demandez quand on pourra avoir l'*Histoire de France* complète : je ne puis fixer d'époque précise, cet ouvrage du Tasse est ce qui la reculera le plus, parce qu'il faut que j'emploie mon temps

de suite pour fournir les dix dessins de la première livraison, sans quoi les graveurs ne sauraient graver. Je vais donc employer mes six mois d'hiver à ces dessins, et j'espère qu'au printemps je pourrai faire ceux qui doivent compléter mon *Histoire de France*. Il n'en reste plus que quatre; mais ils me prennent du temps : d'ailleurs, il faudra au moins tout l'été à M. Prévost pour les graver; ainsi, tout ce que je puis espérer de mieux, c'est qu'ils soient faits et gravés pour la fin de l'année 1784.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il ne me sera pas aisé de dérober le temps de vous faire quelques dessins, car ceux qui m'en font faire ne me les laissent point, et il faut, pour que je puisse remplir votre désir, que j'en fasse exprès, ou, pour mieux dire, que je redessine quelqu'une de mes contre-épreuves. J'ai pourtant l'espérance d'un dessin qui doit me revenir en troc d'un autre, et que je vous destine; mais ce ne sera point du tout un pendant de celui que vous avez, quoique à peu près de même grandeur; car ce n'est qu'un sujet de deux combattants, tiré du premier chant de l'Arioste; mais, comme on dit, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

Comme vous ne voulez pas que nous soyons des B*** à l'huile, vous avez la complaisance de nous fournir du vinaigre : je vous prie donc, mon cher ami, de m'en adresser quatre barils en trois pièces, c'est-à-dire deux dans une seule pièce, et les deux autres dans un baril séparé; parce que ces deux

derniers sont pour deux personnes différentes. Je présente mes respects à votre chère épouse, et bien des amitiés à M. Soyer; et je suis, de tout mon cœur, mon cher ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur, COCHIN.

P. S. La tête tourne à tous nos physiciens de leur belle découverte[1], qui, ne leur en déplaise, ne procurera jamais rien d'utile à la société. Ils font de beaux châteaux, non pas en Espagne, où il y a du moins un sol solide, mais dans l'Empyrée.

XXX.

Paris, 24 octobre 1784.

MONSIEUR ET AMI,

Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de correspondance ensemble; si faut-il pourtant quelquefois avoir des nouvelles l'un de l'autre. On m'a dit, et je crois que c'est Robbé, car j'ai dîné avec lui il y a peu de jours, il m'a dit que depuis quelque temps vous n'aviez pas joui d'une bonne santé, mais qu'enfin vous alliez mieux. A notre âge, on a bien de ces petits désagréments; il faut nous défendre le mieux que nous pourrons. Quant à moi, je me porte assez bien, mais ce n'est pas cependant sans avoir quelque fer qui cloche; il faut que nous prenions patience ou de force ou de gré; heureux de conserver le moule du pourpoint.

Vous savez que je fais des dessins pour une belle

[1] Des aérostats.

édition de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse. Il m'en reste un, de ces dessins, que j'ai recommencé uniquement parce qu'il y avait dans la composition quelque chose de trop symétrique. Peut-être ne serez-vous pas aussi difficile que moi, car d'ailleurs je ne le crois pas mal, et je vous l'ai destiné; je le remettrai à qui vous voudrez, mais dans une vingtaine de jours, parce que je vais passer ce temps à la campagne, et on ne me trouverait pas chez moi. Je crois même, avec un peu de loisir, pouvoir y joindre un pendant de la même suite; mais pour ce second, il faudra un peu de patience. Au reste, mon bon ami, vous savez notre marché, pour celui-ci il me faut l'*Origénisme*[1].

Nous mettons au jour notre première livraison de dix planches, avec la tête de ce même *Tasse*; c'est-à-dire le quart de l'ouvrage, et j'en donne avis à M. *Le Normand du Coudray* qui nous a fait l'honneur d'y souscrire malgré la cherté effrayante dont il paraît être. Mais nous avons lieu de croire qu'il n'aura pas à s'en repentir, car peut-être, avant qu'il se soit passé trois ou quatre années, vaudra-t-il le double du prix qu'il aura coûté, à cause que les exemplaires sont en petit nombre, et que l'impression est vraiment un chef-d'œuvre de typographie, comme vous le verrez par l'exemplaire de M. *Du Coudray*. C'est ce petit nombre qui l'a rendu si cher, car il a fallu que deux cents exemplaires payassent

[1] Poëme de Robbé.

les frais qui, dans cinq cents exemplaires, se retirent dans la spéculation ordinaire des planches de taille-douce. Il s'en est ensuivi que chaque exemplaire est plus que double du prix qu'il aurait valu ; mais aussi il y a une certitude presque assurée qu'ils deviendront, en conséquence de ce petit nombre, de plus chers en plus chers. J'ai cru que vous voudriez trouver bon que j'insérasse dans ma lettre ce petit mot d'avis pour M. *Du Coudray*.

Mille respects à madame votre épouse, conservez-vous bien tous deux, et moi aussi, ainsi soit-il ! J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite estime et le plus sincère attachement, mon cher ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. COCHIN.

DESCAMPS[1]

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE DE ROUEN

A DESFRICHES

XXXI.

Rouen, 1771.

Je reçois votre lettre, monsieur, avec le plus grand plaisir et bien de la reconnaissance. Depuis longtemps je portais un peu d'envie contre mes amis de l'honneur qu'ils avaient de s'être si étroitement liés avec vous. J'avoue bonnement ma faiblesse et vous me la pardonnerez comme eux, du moment que vous voulez bien m'accorder une portion de votre amitié : pour ma part, je ferai les plus grands efforts pour la conserver. Vous ne me devez aucun remercîment pour mon livre, dès qu'il m'a paru vous faire plaisir, c'était m'en faire un plus grand de l'accepter, et c'était bien le payer. Je ne dissimule pas que vous m'encouragez beaucoup par le bien que vous voulez bien en dire : c'est le temps de mes loisirs, ce sont mes cabarets, mes cafés, mes

[1] Descamps (Jean-Baptiste), né à Dunkerque, en 1714, mort à Róuen, le 30 juillet 1791, neveu de Louis Coypel et de Largillière, auteur des *Vies des peintres flamands, allemands et hollandais* (Paris, 1755-63, 4 vol. in-8°), et du *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant* (Paris, 1769, in-8°); directeur de l'École de dessin de Rouen, et membre de l'Académie royale de peinture.

sociétés de jeux que j'ai employés à consulter les artistes dont les ouvrages me sont connus; c'est vous dire que je me suis occupé d'un art que je chéris. Éloigné de la source de la capitale, sans autre maître que le courage et le désir de faire le mieux possible, j'ai hasardé, au risque du mépris, le titre d'auteur. J'avais pour moi cette bonne maxime que le menuisier pouvait parler de son rabot. Je désirerais bien, monsieur, que vous habitiez notre ville, je vous serais moins utile, mais je verrais avec vous la nature : j'aurais le plaisir de vous la voir épier, de vous la voir rendre comme vous le faites avec cet art propre à la représenter; je ne sais à quel âge vous avez commencé le dessin ; si vous avez employé peu d'années, vous avez deviné bien vite et vous êtes de ces prédestinés dont j'ai cité des exemples. Votre commerce est encore un obstacle qui a peu d'analogie avec cet art, et c'est une preuve de plus que vous êtes né artiste; vos tableaux et les dessins de nos Flamands que vous possédez, ou ceux que vous voyez à Paris, vous animent le courage et vous apprennent, malgré vous, que ce que vous faites mérite d'être comparé avec ce qu'ils ont fait de bien, et cet aveu de ma part vous sera confirmé par des personnes qui valent mieux que moi, mais qui ne peuvent vous être plus attachées. Votre âge est le temps où le jugement prévaut, et où les pensées n'étouffent jamais les grandes dispositions, surtout quand on est seul. D'ailleurs, la nature est une coquette, soumise aux caprices de ceux à qui

elle doit plaire. Elle est souvent défigurée au point de ne pas la reconnaître; je parle de celle où les amis du luxe ont mis la main. Ruysdael, Berghem, n'ont pas donné dans le piége : ils vont trouver la nature parée de ses agréments; un arbre représente un arbre à tout âge, et non pas un éventail, une pyramide ou une boule; un terrain irrégulier n'est pas plus froid qu'un terrain nivelé; un rocher n'est pas non plus une terrasse plus propre dans un jardin que dans une campagne : ils savent combien ce désordre y respire de la chaleur; le même lieu varie à l'infini en y changeant des broussailles, de petites fabriques; rien n'y sent la règle; on ne parvient pas même à ôter la mousse ni à remplir les ornières : voilà, monsieur, votre magie, vous avez vu et très-bien vu tout cela dans la belle nature; elle vous a dit le dernier mot pour vous servir de tout, et vous tenez parole.

Je fais mes délices des dessins dont vous m'avez fait présent, je les vois toujours avec le même plaisir. J'en aurai beaucoup de recevoir ceux dont vous voulez bien me faire le sacrifice. Je pense que ceux que vous avez faits feront le même plaisir. Mais ne vous laissez pas entraîner par complaisance au beau fini. J'ai eu le goût gâté en voyant ceux où vous répandez cette liberté, ce laisser-aller, où il semble que tout est fait sans y avoir pensé; voilà comme Gros-Jean en remontre à son curé.

Avec la permission que vous me donnez d'avoir l'honneur de vous écrire, je ne perds pas mon occa-

sion. Votre lettre arrivée, je vous réponds par le même courrier ; je vous prie d'être assuré des sentiments d'estime et d'amitié que je vous ai voués pour toujours. DESCAMPS.

XXXII.

Rouen, le 7 février 1772.

MONSIEUR ET BON AMI,

J'ai envoyé ce matin votre lettre à M. l'évêque du Mans, avec une de moi, où je le félicite d'avoir fait votre connaissance. Il m'avait souvent entendu parler de vous, il a vu mon cabinet orné de vos dessins. Il sait toute l'estime que j'y attache, je ne suis pas étonné que vos dessins lui aient fait le plus grand plaisir. C'est une marque de goût de sa part qui ne m'étonne pas, puisque je n'ai encore vu personne à qui vos ouvrages n'aient fait le plus grand plaisir. Vous me marquez, monsieur, que *dans ce moment de jouissance de cette vie, etc.*, vous avez senti un singulier plaisir ; ce n'est pas assurément pour avoir entendu louer vos ouvrages, déjà depuis longtemps loués par d'habiles artistes ; c'est donc plutôt pour avoir vu un prélat d'une grande naissance, jeune et aimable, oublier un moment tout ce qu'il était, pour vous faire sentir qu'il savait tout ce que vous étiez. Je ne manquerai pas, à son arrivée ici, de lui faire part de votre amitié pour lui. Il m'a fait l'honneur de m'apprendre, il y a quelque temps, qu'il passerait quelques jours à Rouen ce carême : c'aurait été une chose bien agréable pour moi de

vous voir arriver avec lui ; à tout cela, il n'y a que des regrets de ma part. Vos affaires vous ont empêché de venir ici. Trois cents et plus d'élèves qui me lutinent ne me permettent pas de m'absenter un moment. Je ne demande que de pouvoir me satisfaire un jour ; je me le suis promis bien des fois, mais aujourd'hui je promets à Dieu d'aller vous voir, vous embrasser, vous demander cette continuation d'amitié qui m'est très-chère, et d'assurer Mme Desfriches de mon respect.

Je vous félicite de l'établissement de Mlle Desfriches avec M. de Limay ; c'est un homme aimable et instruit ; il a demeuré quelque temps dans notre ville, et mes amis, qui l'ont connu, en disent beaucoup de bien ; j'ai vu un temps qu'on avait pensé qu'il viendrait à Rouen, j'en aurais été fort aise ; c'est une famille où le mérite est fort commun.

..... Votre cabinet me paraît bien augmenté ; j'aime bien les tableaux de ces maîtres : mais qu'on me laisse aller voir celui qui les possède, que pour un plaisir aussi sensible on me défende de voir vos tableaux, de sortir même de votre maison, je souscris à tout. Je pourrais vous assurer de vive voix que personne ne vous est plus sincèrement attaché, que personne ne vous estime plus que moi, et que j'ai le plaisir de le manifester souvent, publiquement, à tous ceux qui viennent me voir, et qui voient assez clair pour voir une douzaine de dessins de M. Desfriches qui m'entourent depuis le matin

jusqu'au soir et qui font mes délices, parce que je les aime mieux qu'un meuble doré ou une riche tapisserie, fût-elle de la Chine.

Mgr du Mans a bien pensé de vous dire que je pouvais vous faire passer de la pierre noire; nos charlatans de Paris m'en vendaient à lèche doigts, souvent mauvaise et quelquefois bonne. Voilà le secret, monsieur : cette pierre vient d'Espagne, le hasard m'en a fait faire la découverte, et j'en ai fait venir. Il s'en trouve de deux qualités, l'une un peu plus tendre et aussi un peu plus noire. J'en ai peu de la dernière, plus difficile à faire venir; mais l'autre est très-bonne, et je vous en envoie sur-le-champ; voulez-vous m'indiquer à Paris une adresse pour que cela vous soit remis fidèlement? car quelqu'un, à qui j'en avais envoyé pour passer en Allemagne, en a gardé moitié en proposant de payer : des choses de cette espèce, le prix n'est rien, c'est le temps d'en avoir, et feu M. Boucher m'en avait dit bien du bien. Je vous promets donc, monsieur, de vous en envoyer assez pour attendre qu'il en vienne d'autre; tout ce qui me fait un peu de peine, c'est que vous voulez me payer cette pierre noire en m'envoyant un baril de vinaigre. Vous savez bien cependant combien vous m'avez envoyé de jolis dessins, que je ne pouvais être plus à mon aise que de vous donner moyen d'en faire longtemps, et qu'aussi il ne fallait que me dire que vous n'en aviez pas facilement; on m'avait dit, au contraire, que vous en aviez directement. N'importe, le vi-

naigre est de trop, je vous en fais mille et mille remercîments; mais je n'en suis pas moins humilié.

J'ai reçu depuis quatre jours une lettre de notre ami M. Cochin; il me marque que notre ami M. Chardin souffre toujours; voilà toujours notre faiblesse humaine qui expose notre âme à souffrir du malaise de notre chétive machine, que l'on dit par habitude un chef-d'œuvre de perfection : n'en croyez rien; ce chef-d'œuvre est trop compliqué; c'est que le Créateur a bien voulu que cela fût ainsi pour nous punir.

Permettez que j'assure madame de mon respect, ainsi que M. de Limay et madame son épouse. Je suis, avec le sentiment de l'amitié et de l'estime la plus vive, pour la vie, monsieur et bon ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DESCAMPS.

P. S. M. Isambert et sa famille sont en bonne santé. Je lui ferai part de votre amitié pour lui; vous aurez de la peine à lire ma lettre faute d'ordre, mais le sentiment ne veut point d'esprit.

XXXIII.

Rouen, ce 24 avril 1775.

MONSIEUR ET BON AMI,

M. Ribord, amateur et admirateur de vos talents, veut lui-même vous aller remercier des beaux dessins dont vous avez enrichi sa collection. Ils y tiennent une place distinguée en belle vue, et le professeur

n'oublie jamais de les indiquer aux curieux, qui ne les quittent qu'à regret. M. Ribord, dans sa promenade, se propose d'indiquer aux Espagnols la pierre pour faire vos crayons : celle qui lui avait été envoyée n'est pas assez noire et peut-être trop dure. Si vous pouviez lui donner votre secret (pour ce voyage seulement) de faire comme vous des jolis dessins, il nous rapporterait des vues créées sous un autre ciel. Des portraits bien faits de ces contrées, avec le costume du pays, seraient un trésor pour les artistes qui ont le scrupule de ne pas négliger les détails qui donnent le caractère à chaque pays qu'ils représentent.

Recevez mes remercîments pour le beau et bon dessin dont vous m'avez fait présent ; il porte l'empreinte du savoir ; les formes et les tons, placés avec justesse, arrêtés avec sentiment, accusent plus d'art que les choses finies avec peine et avec plus de temps ; ce n'est pas que ceux plus finis ne me fissent autant de plaisir. Je sais qu'ils vous prennent peu de temps, qu'on voit la même liberté dans le faire ; cela n'empêche qu'il faut du mérite pour être plus simple : la parure de plus ne me séduit pas. M. Ribord, votre ami par estime, en voulant vous voir, le deviendra dans toute la rigueur du mot ; il vous nommera ses compagnons de voyage. Si j'avais le bonheur d'être du nombre, je ne leur porterais pas tant d'envie : vous voyez ma faiblesse ; si je disais du mal, vous auriez raison de ne pas me croire ; convenez au moins qu'ils sont plus heu-

reux que moi. Assurez de mon respect Mme Desfriches; mille compliments de ma famille; recevez de ma part les assurances d'amitié et d'estime que vous a voués, monsieur et bon ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. DESCAMPS.

XXIV.

Rouen, ce 24 mai 1778.

Je vous remercie, monsieur et bon ami, de votre souvenir et des marques d'amitié que renferme votre lettre. Je vous avoue, à mon grand regret, que je n'ai eu l'honneur de voir Mme de Malmusse qu'une seule fois. On m'avait assuré qu'elle nous resterait plus longtemps, et c'est par vous que j'ai appris son retour à Orléans. J'ai eu depuis quelque temps des embarras de tracasseries qui m'ont absorbé tout mon temps. Depuis vingt-cinq ans que j'occupe ma maison, on n'y avait rien fait, et les meubles approchaient de la vétusté; mon hôte voulait vendre, je voulais acheter; mais on voulait me faire payer ma fantaisie. Il n'a pas trouvé d'acheteur; enfin j'ai demandé un bail en augmentant d'un cinquième, et tout s'est terminé. Pour lors, les ouvriers de toutes mains qu'il fallait conduire, et durant l'hiver, ont exercé ma patience, et m'ont tellement accablé, avec le courant de l'Académie, que je n'ai presque vu ni M. Ribord ni M. Saint-Victor; ce dernier est presque toujours à la campagne.

..... Mais me voilà bientôt au courant de mes

occupations, j'aurai quelques moments pour leur parler de vous et de vos talents.

On ne peut prendre de dégoût pour un art dans lequel on se distingue; on ne peut se dégoûter que lorsqu'on est assez médiocre pour qu'on vous le fasse apercevoir, et même vous le dire. Pour mon livre, dont vous voulez bien dire du bien par amitié pour l'auteur, il ne peut que vous rappeler ce que vous savez et ce qu'on remarque dans vos dessins.

Le précieux plaît et doit plaire, et votre manière de faire ne sent ni le froid ni la peine, ni cette propreté timide qui glace; vous finissez avec ragoût, et avec cette finesse d'esprit qui décide vivement, et avec cette touche qui assure les formes. Pour moi, je conseille toujours de suivre la manière qui nous est propre; j'entends ici par le mot manière, celle que le génie nous donne sans être le singe des autres, excepté des moyens qu'ils ont employés. Vous avez fait connaissance avec plusieurs de nos maîtres flamands; et quoique enterrés il y a plus de cent ans, cela n'empêche pas que vous n'ayez bien vu leur marche, et que vous n'ayez remarqué qu'ils ont, avec du génie, je parle des habiles, fait les mêmes choses avec des moyens de rendre tout différents. Je prie Dieu qu'il vous maintienne dans le même chemin avec le même désir de toujours dessiner, soit fini, soit heurté, tout ira bien. A l'égard du crayon noir, je partagerai avec vous par moitié de ce qui me reste du beau et bon noir; je le remettrai à M. Isambert pour vous le faire parve-

nir à la plus prochaine occasion; soyez-en avare jusqu'à ce que j'en aie la provision que deux personnes m'ont promise. Malgré le courage qu'ils ont de traîner en longueur, je redoublerai le mien à les tourmenter; j'en ai malheureusement donné à des gens que je ne connais pas et qui n'en font assurément pas l'usage que vous en faites. Je vous remercie de celui trop ferme, j'en ai encore un peu ici; c'est du beau noir et tendre que je demande, qui m'est promis, et dont sûrement vous aurez grande provision.

Voyez présentement où est l'indiscrétion de demander à ceux qui possèdent ce qui doit nous appartenir de droit par le bon usage qu'on en fait. Nous avons ici une société de gens qui, pour ne pas se donner la peine de vous demander l'heure, prennent vos montres, et, au lieu de demander du tabac, ils prennent vos tabatières, soit à la comédie, à la redoute ou à la messe; il n'y a pas de jours où il n'y en ait deux ou trois de prises; on arrête tous les jours, sans rejoindre les escamoteurs. On compte pour quarante mille livres de vols de faits en six semaines; ils ont forcé la maison, pendant la nuit, d'un de mes élèves, architecte, nommé Le Brunent : on a volé tout son argent monnoyé, une montre à chaîne d'or et argenterie pour plus de quatre mille livres; on arrête même le soir; il vaudrait mieux arrêter les filous, qui se dissipent, à ce que nous croyons, ou qui se reposent pour attendre le moment qu'on y songe le moins.

— J'aurais bien du plaisir à me rencontrer avec vous à Paris; il ne tiendra pas à moi que je me trouve au rendez-vous à Pâques; mais je fais si peu ce que je veux, que je n'ose rien me promettre.

Assurez, je vous prie bien, madame de mon respect, et soyez bien sûr de tous les sentiments pour vous, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur et bon ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. DESCAMPS.

XXXV.

Rouen, 5 décembre 1788.

MONSIEUR ET BON AMI,

J'ai reçu avec reconnaissance et étonnement la tabatière que vous m'aviez annoncée. Ce présent de votre part est pour moi sans prix, par la manière qu'il a été fait, par l'amitié qui l'a décoré : aussi, est-ce un monument que je ne prostituerai pas aux yeux des profanes, mais bien pour ceux à qui ce précieux dessin pourra donner la même émotion comme à moi en le voyant.

Je sais, mon ami, que vous êtes l'inventeur de cette manière; vous m'avez fait part de vos procédés, de vos estompes de liége, de pierre de ponce, du canif, pour donner les lumières, etc. Mais tout cela ne donne pas votre intelligence; rappelez-vous l'histoire d'un pauvre peintre et médiocre, qui entendait toujours vanter le pinceau de Rubens : il vint le trouver, lui exposa sa misère, et finit par lui demander son pinceau. Rubens eut pitié de

cette pauvre tête ; non-seulement il lui donna son pinceau, mais toute sa boîte garnie de couleurs, palette et pinceaux. Notre innocent retourne avec ce trésor chez lui et dit à sa femme : « Rubens ne fera plus rien, il m'a tout donné. » Il fit des tableaux qu'il mit à un prix fort haut ; les curieux y furent en nombre, et virent cette tête malade qui disait inutilement que tout était peint avec les pinceaux de Rubens : ses tableaux médiocres lui restèrent. Ainsi, mon bon ami, vous seul pouvez faire d'excellents Desfriches. Encore une trentaine d'années avant de vous reposer laissera aux curieux le plaisir, en voyant vos ouvrages, de citer avec honneur votre nom. Vous m'aviez déjà fait présent des dessins sur tablettes, mais les touches à l'encre sont trop vigoureuses ; celui sur la boîte, terminé à la mine de plomb, est plus d'accord.

Je vous fais mon compliment sur la justice que Sa Majesté vient de rendre au talent de M. Limay, en le décorant de l'ordre de Saint-Michel. M. Lamandé, notre ingénieur en chef, a reçu cette année des lettres de noblesse ; vous et moi, mon ami, nous avons vu ce corps, aujourd'hui si instruit et si supérieur, nous l'avons vu bien faible. Grâce au vrai mérite de mon confrère et ami M. Perronnet, on y a formé et fait choix d'excellents sujets. J'en ai fourni plusieurs de mes élèves : M. Bremontier, ingénieur en chef à Bordeaux, en est un. M. Perronnet, de notre Académie des sciences, étant à Rouen, et voyant le prix, composé de génie, en

architecture, du nommé Godefroy, le reçut sur-le-champ comme élève avec quatre-vingts livres par mois. — J'ai fait aussi plusieurs élèves dans le génie militaire et des premiers ingénieurs de la construction dans la marine; sept ou huit architectes à Paris, dont M. Coutard le jeune, architecte du roi; sept de l'Académie royale de peinture, savoir : MM. Bellengé, peintre, né à Rouen; Strenge, graveur, né à Édimbourg en Écosse; Houel, né à Rouen; Legillon, né à Bruges en Flandre; ces deux derniers ont été agréés le 28 juin cette année. Le même jour, le sieur Ducoudrais, en arrivant de Rouen, a reçu une troisième médaille d'après nature; quatre élèves à Rome; un architecte qui en arrive, que j'avais formé et envoyé sans s'arrêter à Paris, de Rouen à Rome; trois mois après, il remporta le premier prix de Parme. Je ne vous cite pas les élèves morts, non plus ceux qui sont sur le chemin de l'Académie : c'est pour vous dire que l'École de Rouen a fourni plus d'artistes que toutes les académies du royaume, j'excepte sûrement l'Académie royale de Paris. J'avais toujours nommé mon école *école gratuite* de dessin; cette modestie sied si bien, et ne m'a pas empêché de faire de bons élèves. Enfin notre ami M. Cochin vient de m'écrire, et me donne la qualité de directeur de l'Académie des arts du dessin de Rouen; il y avait déjà quatre ou cinq ans qu'il avait écrit cela au bas de mon portrait, qu'il avait fait graver d'après moi.

Il faut encourager M. Bardin; cet artiste habile

formera des sujets. Il faut des prix dans les classes et distribués chaque année avec éclat; rien ne m'a mieux réussi pour exciter l'émulation.

Lorsque l'Académie de Marseille et son directeur principal m'ont fait l'honneur de me consulter, un dernier motif était un moyen d'obtenir des fonds assurés et stables pour cette Académie. Je leur traçai la route, et, deux mois après, on me remercia, et ils m'annoncèrent qu'ils avaient obtenu trois mille livres par an pour l'Académie; ce fut M. de Villeroi, leur gouverneur, qui présenta ce mémoire au ministre et obtint tout.

Si M. de Rochechouard aime les arts et qu'il veuille favoriser votre Académie, un Mémoire par vous au roi, écrit par une plume exercée, dans lequel on rendrait compte du succès de cette école, du grand nombre des élèves qui y viennent de toutes parts pour y être instruits gratuitement : « Sire, la ville d'Orléans, ville de commerce, capitale de l'apanage du premir prince du sang, éloignée de trente lieues de la capitale du royaume; Orléans, ville entourée de tant d'autres, demande, avec les plus respectueuses instances, ce que les villes de Marseille, Rouen, et d'autres villes du royaume, ont obtenu de votre bonté. L'École académique des arts du dessin d'Orléans, avec le grand nombre d'élèves, ne laisse que peu de temps au sieur Bardin, peintre du roi et de l'Académie royale de Paris, pour exercer son talent; sa pension, celle du modèle vivant, le feu, la lumière, etc., ne sont, malgré quelques se-

cours, remplis que par une somme annuelle accordée par cinquante amateurs bienfaisants; mais, Sire, ce qui n'est établi que sur la générosité de quelques particuliers peut cesser tout à coup, soit par la mort ou autrement. Un établissement aussi nécessaire ne peut être assuré que par la bonté paternelle du meilleur de nos rois, etc., etc. »

Je m'aperçois, mon cher ami, que je vous ennuie tout en vous disant assez mal ce qu'il faut absolument faire, ce que j'ai fait et ce qui a réussi. Je vous en dirai plus long, lorsque je n'écrirai pas couché sur le dos.

Il y a neuf mois que je garde le lit ; je me fais porter en chaise à porteur, en robe de chambre et en bottes de peau de mouton, à l'Académie, pour poser le modèle et corriger les élèves dans toutes les classes.

Un érésipèle, causé par une entorse au pied gauche, a fait tout mon mal, avec des douleurs jour et nuit, sans aucun repos : et de manière que, depuis les genoux jusqu'aux doigts des pieds, les chairs sont à découvert. J'espère, le froid un peu passé, sortir; il ne me reste que de la faiblesse qui m'empêche même d'écrire. A peine, depuis huit à dix mois, m'est-il possible d'écrire plus que sept à huit lignes par jour; vous aurez de la peine à me déchiffrer : je vous en demande pardon. Je serais content si votre santé peut être aussi parfaite et aussi durable que je le désire ; et en même temps que vous soyez bien assuré de ma reconnaissance de votre précieux présent,

ainsi que des sentiments d'estime et d'amitié que je vous ai voués pour la vie, et suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. DESCAMPS.

XXXVI.

Rouen, 27 février 1791.

MONSIEUR, MON TRÈS-CHER ET BON AMI,

J'ai tant de peine à écrire à cause d'un malheureux érésipèle qui me tourmente jour et nuit depuis une chute, il est avant-hier trois ans ; voilà ce qui a retardé ma réponse à la vôtre qui m'a fait tant de plaisir. Mes vœux pour vous, pour madame et pour tous ceux qui vous sont chers, ne datent pas d'un jour de cérémonie, mais de tous les temps et pour la vie. Surtout conservez votre santé, livrez-vous à votre goût pour les arts que vous exercez avec distinction ; personne ne jouit de l'avantage, en quittant les affaires d'intérêt, de pouvoir par de vrais talents se faire admirer et faire rechercher ses productions ; voilà votre bonheur. Jusqu'à présent, tous vos ouvrages ont été des présents à l'amitié et aux artistes; il y a longtemps que l'on m'a tenté avec de l'argent de m'enlever les charmants dessins que je tiens de votre amitié dont rien ne pourra me détacher ; ils m'entourent dans mon cabinet, où tous les jours ils me parlent de vous et de ma reconnaissance.

Je félicite M. l'évêque de Pamiers de s'être procuré pour 700 francs un de vos dessins ; c'est avec de l'argent que l'on devient facilement propriétaire

dans les ventes, ou par l'avarice des brocanteurs : au surplus, 700 francs est un grand prix pour celui qui a toujours donné ; mais nous, qui avons jugé du mérite, ce prix ne nous étonne pas. Il n'y avait donc que vous, monsieur, qui en ignoriez le vrai mérite.

Nous avons vu disparaître en peu de temps bien de nos bons amis ; Vernet et Cochin, difficiles à remplacer, et peut-être impossibles; mais bien dignes de nos regrets. Il faut, à notre âge, essuyer ces pertes sans murmure, nous aimer et éloigner ce moment autant que possible, sans que la crainte ne nous enlève notre gaieté et n'abrége encore le temps.

Ce serait bien pour moi une jouissance d'avoir le bonheur de vous aller voir; mais vous savez qu'un singe attaché à un billot ne peut faire un grand saut, et encore pire depuis que ma chute m'empêche de voyager. Je suis cependant dans l'espérance d'une guérison; c'est le premier remède d'un malade qui aime cette promesse, dût-on le tromper.

Je vois avec peine l'embarras où se trouve votre école de dessin ; vous ne pouvez assurément rendre un plus grand service que d'appuyer, et vos amis, la fondation de cette école utile pour les ouvriers et même pour des artistes que l'occasion peut faire naître.

Il y a, comme vous le dites, monsieur, un Pierre Van Mol égal à son maître Rembrandt : je n'ai point parlé de Pierre Van Mol, l'élève de Rubens, car je

n'ai écrit que ce que je savais bien. Je n'ai jamais vu que deux tableaux de lui dans toute la Flandre et le Brabant, colorés comme ceux de l'école de son maître, qu'il pillait, ne pouvant sans doute composer par lui-même. Vous pouvez voir ces deux tableaux décrits dans mon *Voyage pittoresque de la Flandre*, l'un page 95, et l'autre page 149; ce dernier avait poussé au noir dans les ombres; cela n'empêche pas que votre tableau ne soit beau et peint avec facilité et bonne couleur.

La dernière inondation de la Loire et ses environs m'a souvent donné des inquiétudes pour vous et ce qui vous intéresse. J'avais été rassuré ici par quelques amis qui ont des relations dans votre ville; mais votre santé m'a bien tranquillisé, puisque vous n'en parlez pas. Recevez ici les assurances de mon sincère et tendre attachement que je vous ai voué pour la vie, et avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur et très-bon ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. DESCAMPS.

CHARDIN[1] A DESFRICHES.

XXXVII.

MONSIEUR,

Je viens de faire remettre au carrosse d'Orléans une caisse qui contient les quatorze suites des ports

[1] Jean-Baptiste-Simon Chardin, peintre, né à Paris en 1699, mort dans la même ville le 7 décembre 1779.

du royaume pour lesquelles j'ai reçu le montant. Les quatre eaux-fortes et les quatre secondes suites sont les huit premières qui vous ont été choisies. J'espère que vous en serez aussi content que j'ai de satisfaction à vous assurer du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. CHARDIN.

Mon épouse et moi avons l'honneur d'assurer madame et votre aimable famille de nos très-humbles civilités.

Port de la caisse	1 fr. 50
Emballage ainsi que toile cirée . .	5 »
	6 fr. 50

9 francs par souscription.

DOYEN[1], A DESFRICHES.

XXXVIII.

Aux galeries du Louvre, ce 6 décembre 1779.

MONSIEUR,

Je suis chargé, de la part de Mme Chardin, de vous faire bien des excuses de ce qu'elle n'a pas eu l'honneur de vous remercier, et de vous faire part de sa situation, qui est bien douloureuse. M. Chardin a reçu le bon Dieu ; il est dans un état d'affaissement qui donne les plus grandes inquiétudes ; il a

[1] Gabriel-François Doyen, peintre, né à Paris en 1726, reçu à l'Académie de peinture en 1758, mort à Saint-Pétersbourg le 5 juin 1806.

toute sa tête ; l'enflure des jambes a percé dans différentes parties de ses jambes, on ne sait ce que cela deviendra. Nos devins jugent de sa situation et de celle de ses amis. Elle vous fait des compliments ; je vous renouvelle mes remercîments très-humbles. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DOYEN.

VIEN[1] A DESFRICHES.

XXXIX.

Paris, 10 août 1760.

MONSIEUR,

J'ai appris par M. Chardin, votre ami et le mien, que le prieur de Bonne-Nouvelle n'était pas content du Christ qui est dans mon tableau[2], ou du moins qu'il désirerait qu'il fût vêtu. Je vous prie de lui dire de ma part que je suis fâché qu'il m'ait fait l'honneur de m'écrire ses intentions sitôt après la réception du tableau. J'aurais déjà fait ce sacrifice de couvrir le corps du Christ, qui a paru faire

[1] Joseph-Marie Vien, peintre et graveur à l'eau-forte, né à Montpellier le 18 juin 1716, membre de l'Académie de peinture et d'architecture, directeur de l'École de Rome en 1771, premier peintre du roi Louis XVI, sénateur, mort à Paris le 27 mars 1809.

[2] Ce tableau est probablement celui qui est indiqué sous le nº 3 du catalogue du Musée d'Orléans. Il représente la résurrection de Jésus-Christ; il a été peint en 1759, et provient de l'ancienne église des Bénédictins d'Orléans.

plaisir à bien des personnes à Paris, et je suis actuellement encore prêt à le faire lorsqu'il le jugera à propos; je ne désire autre chose que de le contenter. Comme il m'avait donné carte blanche sur la disposition dudit tableau, je l'ai fait comme pour moi; il a eu le malheur de lui déplaire, j'en suis fâché : il est donc question actuellement de chercher à le raccommoder.

Je ne crois point que les critiques qui ont été faites sur l'exposition du tableau et sur les miens aient fait la moindre impression sur l'esprit de dom prieur; vous m'en avez fait le portrait d'un homme trop éclairé pour se laisser surprendre, et pour ne pas juger par lui-même.

En supposant qu'il veuille me l'envoyer, je vous prie de me mander la mesure juste, pour que je fasse faire un châssis, pour qu'il soit tendu tout de suite, et de présenter de ma part à dom prieur mes très-humbles civilités.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être, avec tout l'attachement possible, votre très-humble et très-obéissant serviteur. VIEN.

Mes respects à madame, je vous prie.

XL.

A Paris, ce 23 octobre 1760.

MONSIEUR,

Je suis fâché d'avoir tant tardé à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; la

maladie de ma femme et autres affaires m'en ont empêché; d'ailleurs, votre lettre demandait des réflexions que j'ai faites et les voici : — Je ne consentirai jamais à changer la figure du Christ de place. Je n'en sens point la nécessité, et si mon tableau était mauvais, ce changement ne le rabonnirait point. Lorsque, dans ma première esquisse, le Christ était en l'air, le père prieur a cru que ce tableau ressemblait à une résurrection ; j'ai changé mon idée malgré mon sentiment : actuellement qu'il est à terre, il voudrait que je le mette en l'air. J'ai eu l'honneur de vous dire que l'on était choqué de ce que la figure était à moitié nue : je la couvrirai ; que si la draperie, qui arrête par derrière ne fait pas bien, je la racommoderai : voilà ce que je suis toujours prêt à faire, et j'ai l'honneur de dire au révérend père prieur que si je couvre l'estomac de mon Christ, c'est un grand sacrifice que je fais.

Monsieur Chardin m'a communiqué l'article de votre lettre concernant mon tableau.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus parfait, votre très-humble et très-obéissant serviteur. VIEN.

Mes respects à madame votre épouse.

XLI.

A Gentilly, 8 septembre 1769.

MONSIEUR ET AMI,

Je ne puis vous exprimer combien je suis sensible à la lettre obligeante que vous m'avez fait l'hon-

neur de m'écrire. Vos offres polies sont et seront toujours présentes à mon cœur; l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé semble, en quelque sorte, ranimer mes forces, et le plaisir que j'ai en pensant à vous aller embrasser et remercier à Orléans ne contribuera pas peu à me rétablir. Je ne puis vous dire positivement quand je pourrai entreprendre ce voyage; mais dès que la santé me le permettra, j'aurai l'honneur de vous en prévenir, et ma femme, qui se fait une fête de faire connaissance avec vos dames, partage avec moi bien sincèrement le plaisir de vous aller voir. Je vous prie de présenter ses civilités et mes respects à vos dames, et d'être bien persuadé que je suis on ne peut plus sensible au moyen que vous me procurez de rétablir ma santé en jouissant du plaisir de vous voir, et en respirant l'air pur de la campagne.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement et la plus vraie reconnaissance, Monsieur et ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VIEN.

Tous vos amis de Paris vous font mille compliments.

WILLE[1] A DESFRICHES.

XLII.

Paris, 6 avril 1763.

Monsieur et cher ami,

Aussitôt que M. Beauvais m'avait remis vos deux planches, je faisais mes dispositions pour les faire mordre. L'opération ayant été heureuse, je les donnais à l'imprimeur pour vous faire tirer le nombre d'épreuves que vous m'avez demandé; mais celui-ci ayant retardé un peu, faute de papier bien trempé, sans cela vous les auriez eues plus tôt entre vos mains. Mais vous devez les avoir actuellement par les soins de votre ami qui est venu les prendre, ainsi que les 48 épreuves chez moi. Votre coup d'essai en gravure, mon cher ami, n'est pas mal; mais à force d'en faire vous les ferez mieux, car vous ferez des observations continuelles, et il ne vous faut pas autre chose. Cependant, il serait bon, à ce que je crois, de considérer un peu *Mauvins* qui a gravé à l'eau-forte 16 pièces qui sont, selon moi, admirables, et que je voudrais posséder. Je le préfère à Vaterloo; car il a une fermeté, une hardiesse et un faire qui remuent l'âme, et le tout est cependant très-précieux. Il y a plusieurs années que je possédais

[1] Jean-Georges Wille, graveur, né à Kœnisberg, dans la Hesse, en 1717, membre de l'Académie de peinture en 1761, mort à Paris en 1807.

ces pièces ; mais je n'ose pas y songer. Tantôt on a quelque chose, tantôt rien. Je devais commencer, monsieur et cher ami, par vous remercier de l'excellent café que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Sans doute nous avons bu à vos santés ; en général, nous vous estimons trop pour l'oublier. Hélas! quand aurai-je le bonheur de boire avec vous à Orléans à la santé de tous ceux qui nous veulent du bien. Patience, ce temps heureux viendra, mais quand ? Arrive ce qu'il pourra, il faut que je dessine en votre aimable compagnie des paysages sur le Loiret. Ma femme vous assure de ses civilités ainsi qu'à madame et mademoiselle Desfriches ; je m'y joins, et leur présente ici mes très-humbles respects. Nous avons malheureusement aujourd'hui le feu à l'Opéra. Selon toutes les apparences, le bâtiment est actuellement en cendre. Nous avons vu la fumée et les flammes de nos fenêtres, depuis 11 heures jusque vers 4 heures de cette après-midi. Cependant il paraît actuellement, 8 heures du soir, qu'on est parvenu à l'éteindre. Les soldats aux gardes ont été commandés et ont passé cette après-midi sous nos fenêtres pour y mettre la main.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible, monsieur et cher ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. WILLE.

XLIII.

Paris, le 4 avril 1779

J'ai reçu avec un sensible plaisir, monsieur et

cher ami, votre lettre du 18 février dernier, et il ne m'a tardé de vous répondre qu'à l'occasion de M. Guttemberg qu'il m'était impossible de rencontrer : mais aujourd'hui, je l'ai trouvé chez lui et je lui ai fait des reproches, de votre part, sur sa petite négligence de vous envoyer vos dessins que vous avez eu la bonté de lui prêter : il m'a promis que ce mois ne se passerait pas sans que vos dessins ne fussent dans vos mains. Quoique je ne sois pas dans une correspondance réglée avec M. Gessner, vous ne pourriez pas moins m'envoyer, bien arrangés et prêts à partir, les dessins que vous lui destinez, de même que la lettre qui, de votre part, doit les accompagner; car tôt ou tard il se présentera quelques occasions favorables pour lui faire tenir, sans débours, l'un et l'autre objet. Je connais parfaitement les ouvrages de M. Gessner, c'est un homme d'un rare génie, et en outre un parfait honnête homme, selon le témoignage de tous ceux qui l'ont fréquenté de près.

Je suis touché, mon cher et ancien ami, de votre invitation, mais je ne sais si je pourrai en profiter. Je ne me porte pas trop bien, et madame Wille est malade depuis l'automne passé, c'est-à-dire depuis que nous eûmes le plus grand chagrin que père et mère puissent avoir. Le 15 du mois d'octobre passé, mourut notre cher fils Frédéric, âgé de vingt ans et vingt-quatre jours. C'est la poésie qui est la véritable cause de sa mort prématurée : deux tragédies qu'il avait commencées (et dont il n'y a que le pre-

premier acte des *Héraclides* qui soit tout à fait fini) l'occupèrent, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire, depuis bien du temps. Il déclamait ce qu'il avait composé et cela constamment, avec tant de violence, qu'il se rompit une veine dans la poitrine : et, sans rien dire à personne, le mal ayant augmenté, et m'en étant aperçu, nous apportâmes tous les secours humainement pour lui sauver la vie ; mais malheureusement il était trop tard. Quelle douleur, mon ami, pour nous, d'autant plus que son âme était belle et son cœur droit et juste, et son esprit sublime. Jamais il ne nous avait causé le moindre chagrin, il nous était sincèrement attaché, enfin Dieu l'a voulu : et la semaine d'après, mon fils aîné perdit son fils unique, et, en même temps, deux de nos neveux moururent également. Ainsi, en moins de trois mois, quatre jeunes gens de notre famille furent portés au tombeau. Depuis ce temps malheureux, je suis mélancolique et triste, rien ne me console et ne me fait plaisir.

Je me suis informé auprès de madame Wille, qui a l'honneur de vous présenter ainsi qu'à madame Desfriches ses amitiés et ses respects, s'il y avait encore du vinaigre dans le tonneau, et elle me répondit qu'elle vous priait de nous en envoyer comme à l'ordinaire, et qu'il serait payé très-exactement à votre arrivée à Paris, que nous attendons avec la plus grande impatience ; car il n'y a rien tel que d'embrasser de temps à autre ses anciens amis. Présentez, s'il vous plaît, mes très-humbles respects

à madame Desfriches. Vous obligerez celui qui a l'honneur d'être, avec la plus entière considération et le plus parfait attachement, mon ancien et très-cher ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. WILLE.

XLIV.

Paris, 23 mai 1779.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER AMI,

Votre digne ami nous a rapporté la boîte contenant votre dessin charmant, et la lettre pour M. Salomon Gessner. Que j'étais fâché de ne pas m'être trouvé au logis! mais il sera toujours le maître de venir me voir quand il voudra : vos amis doivênt être les nôtres, du moins tâcherons-nous de les recevoir avec amitié comme venant de votre part.

Depuis l'arrivée de cette boîte, je me suis donné toutes sortes de peines à chercher une bonne occasion pour Zurich, et cela ayant manqué, j'en ai trouvé une avant-hier pour Berne, qui n'est qu'à 18 lieues de Zurich et j'en ai profité. De cette manière, M. Gessner sera incessamment, comme je l'espère, possesseur de ce que vous lui envoyez, et je pense qu'il en sera flatté et vous fera réponse comme de raison. En ce moment même, j'écrirai une lettre à cet homme célèbre pour le prévenir du départ de votre présent, du désir que vous avez de faire connaissance avec lui; bref, je compte parler de vous et de votre ancienne amitié comme il convient à

un véritable ami. Je voudrais que nous fussions tous deux, mais invisibles, à côté de lui, lorsqu'il contemplera votre dessin, dont la manière lui doit être aussi nouvelle que d'abord inconnue. Ça serait un plaisir de juger sur les mouvements du visage, les mouvements de son âme.

Présentez nos respects à madame Desfriches; madame Wille qui a été malade pendant tout l'hiver est tant soit peu mieux. Elle vous souhaite avec ardeur une parfaite santé, comme étant le souverain bien de ce monde

J'avais presque oublié, mon cher ami, de vous aviser que nous avons reçu le petit tonneau de vinaigre bien conditionné et de bonne qualité, dont nous vous devons le prix (qui sera acquitté quand vous le trouverez bon), et d'amples remercîments des soins que vous vous êtes donnés pour nous faire plaisir. A propos, je vous prie, n'oubliez plus de m'apporter une couple de ces monnaies épaisses, lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir à Paris; j'en serais bien aise, car actuellement je ne fais autre chose qu'augmenter ma collection de monnaies, principalement de médailles d'argent (le cuivre n'y entre point du tout); cela m'amuse, et fait diversion à mes chagrins. Aimez-moi toujours un peu : cette prière que vous fait l'ancien ami qui a l'honneur d'être pour la vie, monsieur et très-cher ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. WILLE.

WILLE FILS A DESFRICHES.

XLV.

De Paris, ce 4 février 1780.

Monsieur,

Je saisis avec le plus vif empressement le départ du révérend père Sollier, procureur du couvent des Jacobins, pour Orléans, pour me mettre à portée de vous présenter mes très-humbles respects ainsi qu'à madame Desfriches. Je suis persuadé, monsieur, que le véritable titre d'amateur, tant de peinture que de gravure, donneront un rang dans votre esprit à ce bon religieux, qui le mettra à portée de jouir des beautés de votre cabinet. Ce père est ami de nos plus célèbres artistes, et il possède lui-même une superbe collection d'estampes. Le désir qu'il m'a marqué de connaître un homme tel que vous, qui non-seulement joint à la qualité d'amateur, celle d'artiste, et d'artiste distingué, m'a enhardi de prendre la liberté de vous le recommander, connaissant toute l'étendue de votre honnêteté et, en ayant eu moi-même de si fortes preuves pendant mon séjour à Orléans, preuves qui ne sortiront jamais de ma mémoire, et que je voudrais être à portée de vous prouver tous les jours, par le respect, l'estime et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

P. A. Wille fils.

DUCHÉ[1] A DESFRICHES.

XLVI.

Paris, 14 juin 1776.

MONSIEUR,

Sans avoir l'honneur de connaître un aimable homme, souvent on lui écrit, on lui fait des compliments qu'il mérite par ses heureux talents et par l'accueil qu'il fait de ceux qui le connaissent. Comme je ne vous connais pas, vous voudrez bien recevoir ma lettre. M. Pluvinet le fils, que j'ai l'honneur de connaître, m'a souvent fait le récit de vos ouvrages; moi qui les ai vus, je les trouve charmants, pleins de grâce et de vérité. L'air qu'on y respire, le feuiller des arbres est fait avec goût. Enfin je n'ai pas besoin de les détailler puisqu'ils parlent pour eux. Le désir que j'ai d'en avoir m'a fait écrire cette lettre, pour vous assurer que je suis, monsieur, votre très-humble serviteur.

DUCHÉ,
Dessinateur de la reine,
rue Saint-Antoine, au coin du cul-de-sac
de Guéménée, à Paris.

Si mes dessins pouvaient vous plaire, vous aurez la bonté de m'écrire, je vous en enverrai.

Voilà des vers pour mettre au bas de votre portrait :

Desfriches, par la nature orné d'heureux talents,

[1] Duché, dessinateur de la reine Marie-Antoinette.

Fut très-reconnaissant des dons qu'il reçut d'elle;
Jamais une autre main ne la peignit plus belle
Et ne la put montrer sous des traits si galants.

LEMPEREUR[1] A DESFRICHES.

XLVII.

Paris, le 13 juillet 1777.

MONSIEUR,

Voici les catalogues des ventes de Mgr le prince de Conti et de M. de Boisset, dont MM. Percheron et Barbier ont bien voulu se charger. Je vous enverrai par une autre occasion celui de M. de Gagny, que vous m'avez aussi demandé, mais qui n'est pas encore arrangé. Je profite toujours de celle-ci et je n'ai que le temps de vous assurer du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. LEMPEREUR.

Recevez, s'il vous plaît, tous les compliments de mon père, de Mme Lempereur et de M. et Mme Nau.

XLVIII.

Paris, 15 mai 1784.

MONSIEUR,

M. Courtois, de l'Académie royale de peinture, se proposant de faire un voyage dans lequel il

[1] Louis L[illegible] graveur, né à Paris en 1726, reçu à l'Académie e[illegible]

compte passer quelque temps à Orléans, et y exercer son art, j'ai senti tout l'avantage et tout l'agrément qu'il y aurait pour lui de faire votre connaissance. Il est naturel que les artistes recherchent les amateurs éclairés; c'est ce qui fait désirer à M. Courtois de vous être recommandé, quoiqu'il le fût déjà par ses talents, en se mettant à portée d'éprouver les effets de votre caractère obligeant. Il est flatteur pour moi de trouver cette occasion de renouveler, monsieur, les témoignages de l'attachement et de la considération parfaite avec lesquels je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. LEMPEREUR.

HALLÉ[1] A DESFRICHES.

XLIX.

A Paris, le 1er septembre 1760.

MONSIEUR ET AMI,

J'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire : j'accepte le tableau que le père prieur demande[2], mais en vous priant de lui faire considérer que le sujet qu'il demande est infiniment plus

[1] Noël Hallé, peintre. — *La Biographie universelle* ne contient pas de notice sur cet artiste. Il était élève de Claude Gui Hallé, son père. Voyez *l'Abécédario* de Mariette, V° HALLÉ, t. II, p. 343.

[2] Ce tableau de Hallé est maintenant au Musée d'Orléans; il porte le n° 5 du catalogue, et est intitulé : *L'archevêque Flavien demandant à Théodose la grâce des habitants d'Antioche, qui avaient renversé les statues de cet empereur.* Signé Hallé, 1762.

étendu qu'aucun de ceux qui ont été payés cent pistoles. J'espère que, s'il est content de ce morceau, où je me propose de mettre tous mes soins, il voudra bien mettre quelque augmentation à la somme de six cents livres, laquelle est bien modique, vu l'ouvrage qu'il est nécessaire d'y mettre. Vous me dites qu'il serait peut-être à propos de voir celui de M. Deshaies[1] : je ferai ce que je pourrai, mais je n'en réponds pas, parce que je n'ai aucune liaison avec lui. Ce serait peut-être pour m'instruire de la grandeur des figures, et d'où vient le jour, quoiqu'il me paraît que vous pourriez me dire tout cela.

Vous viendrez peut-être à Paris avant que je commence le tableau, et pour lors vous verrez M. Deshaies plus facilement que moi.

Mandez-moi, je vous prie, pour le présent, de quelle grandeur doivent être les figures, et si le jour vient à droite ou à gauche.

Je vous suis toujours sensiblement obligé des peines que vous prenez pour moi, et de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde.

Mme Hallé assure bien de ses compliments Mme et Mlle Desfriches; je vous prie de leur faire agréer mes respects, et de croire que je suis, avec tout l'attachement et l'estime possibles, votre très-humble et très-obéissant serviteur. HALLÉ.

[1] Ce tableau est au Musée d'Orléans, n° 4 du catalogue. Il représente saint Benoît recevant le viatique au pied de l'autel ; il est soutenu par des religieux ; peint en 1764.

ROBERT[1] A DESFRICHES.

L.

De Paris, le vendredi 1774.

M. Robert a l'honneur de saluer M. Desfriches; il a oublié de le prier, chez Mme de Chabot, de passer un de ces matins chez M. le prince de Chimay, au boulevart Saint-Honoré, afin de causer avec lui des arrangements qu'il pourrait faire pour son protégé.

Si demain samedi, de bonne heure, les affaires de M. Desfriches lui permettent d'y aller, il serait plus certain, en parlant avec le prince, du sort du jeune homme en question[2].

Si Mme et Mlle Desfriches sont à Paris, Mme Robert leur présente ses très-humbles respects.

LI.

Paris, 28 mai 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'espérais bien faire un voyage avec M. de Chabot, ainsi qu'il me l'avait proposé, et vous embrasser dans cinq ou six jours : mais la maladie de ma dernière petite-fille, qui est dans un état à n'en plus espérer, a rompu tous mes projets de voyage.

[1] Hubert Robert, peintre, né à Paris en 1733, reçu à l'Académie en 1768, mort à Paris le 15 avril 1808.

[2] Cassas. — Voir plus loin ses lettres à Desfriches.

Je vous aurais rapporté vos quatre miniatures, dont je n'ai pu me défaire; on me proposait un tableau de M. Boucher en échange; mais je ne l'ai pas jugé de la valeur que vous mettez à vos miniatures. Il a environ quatre pieds sur trois; il représente une *Fuite en Égypte;* il est d'une couleur infiniment au-dessus de ce qu'il faisait en dernier, mais est tellement de son premier temps qu'il en est incorrect, surtout dans les têtes; voyez si d'après cela vous voulez en risquer l'échange.

Je vous prie aussi de me mander si ce n'est pas à M. Aubert, bijoutier de la couronne, aux galeries, que je dois remettre l'argent que je vous dois. Je vous prierai de me répondre après le passage de M. de Chabot, afin de me donner de leurs nouvelles.

Mme Robert, quoique dans la plus grande désolation, me charge de vous dire mille choses, ainsi qu'à Mme Desfriches, à qui je présente mes respects.

Adieu, portez-vous bien; dessinez toujours avec le même goût et la même ardeur, et plaignez-nous de ne pouvoir être des vôtres dans ce moment, mais soyez bien assuré que je serai pour la vie, monsieur et ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. ROBERT.

LII.

9 septembre 1777.

Robert a l'honneur de saluer monsieur Desfriches : il est bien fâché de ne pas s'être trouvé chez

lui lorsqu'il s'est donné la peine d'y passer. Il a fait plusieurs petits voyages de suite, et il est à la veille d'en entreprendre un bien long ; il va rejoindre Mme de Severet à Lyon, pour aller ensemble voir la galerie de Dusseldorf. Si M. Desfriches venait par hasard demain matin, mercredi, dans le quartier, Robert restera chez lui jusqu'à onze heures ; il a de l'argent à lui remettre, ainsi que ses miniatures, dont il n'a trouvé que des amateurs hors d'état pour les acquérir.

Mme Robert fait mille compliments à M. Desfriches.

LII *bis*.

Sans date.

MONSIEUR,

Je profite de l'occasion d'une demoiselle assez aimable, qui est remplie de talents, pour vous donner de mes nouvelles, et vous la recommander pendant le séjour qu'elle fera à Orléans chez ses parents.

Elle dessine et peint avec autant de plaisir que de goût, et mérite, à tous égards, de faire la connaissance des personnes qui aiment et cultivent les talents.

Si mes affaires me permettaient d'aller vous embrasser, je joindrais ce plaisir aux sentiments d'estime et de reconnaissance, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. ROBERT.

SILVESTRE[1] A DESFRICHES.

LIII.

A Paris, ce 14 mars 1758.

J'ai recu, monsieur et cher ami, les trois pièces de vin que vous m'avez adressées à Versailles, le tout bien conditionné; il a cependant fallu une trentaine de bouteilles pour remplir; je vous en remercie. J'ai aussi reçu les trente livres de bougie; je vous suis redevable de beaucoup d'argent, que je remettrai, à votre ordre, à qui il vous plaira. Vous m'avez fait grand plaisir, par votre dernière lettre, en m'assurant que la santé de Mme Desfriches était meilleure, et qu'elle se rétablissait de jour en jour. J'ai bien partagé vos inquiétudes pendant tout le temps de sa maladie, et j'ai eu cela de commun avec tous vos amis. Voulez-vous bien vous charger de mes respects très-humbles pour cette digne épouse et vos deux enfants. Je préférerais sans doute le plaisir de passer cette belle saison avec vous, à l'ennui mortel de battre le pavé des cours de Versailles; mais il faut, comme vous savez bien, faire son devoir, et c'est ce que je fais en donnant des leçons de dessin à M. le duc de Bourgogne, qui est, depuis le 1er mai, entre les mains des hommes. Je compte bien que cela ne m'enchaînera

[1] Silvestre, peintre, dessinateur du roi, et professeur de dessin des princes et princesses de la famille royale; fils de Louis Silvestre, premier peintre d'Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et petit-fils du célèbre graveur Israël Silvestre.

pas pour toujours; mais, au moins, dans le commencement, il faut montrer son zèle. Notre ami Lumina est, je crois, en route pour les eaux; j'ai été bien fâché de ne pouvoir pas faire le voyage avec lui; je ferai mon possible pour vous voir tous à son retour à Orléans. En attendant, suivez toujours la nature de près, vous serez son favori; elle n'aura rien de caché pour vous, car vous la faites paraître avec avantage. Faites bien mes amitiés à M. Soyer et à M. du Coudray, à M. le Trône et à tous les honnêtes gens qui me font l'honneur de se ressouvenir de moi; j'ai celui d'assurer messieurs vos frères de l'estime la plus parfaite, et suis, monsieur et cher ami, de tout mon cœur, tout à vous. Votre très-humble et bien obéissant serviteur. SILVESTRE.

Mon oncle, M. et Mme Daudin vous font mille compliments et se portent tous très-bien. Quant à moi, le maudit crachement de sang me tourmente de temps en temps; je suis actuellement dans ce cas depuis deux jours.

LIV.

Ce 31 janvier 1763.

Pendant ces longues gelées, j'ai été passer quinze jours chez un de mes amis, à quatre lieues de la campagne que j'habite, dans un joli séjour : il est vrai que, si les ouvriers eussent pu travailler, je n'aurais pas abandonné des travaux que je conduis dans l'endroit où je suis. Me voici de retour au gîte, et les ouvriers aussi.

J'ai mille pardons à vous demander, mon cher ami, d'avoir tant tardé à répondre à votre obligeante lettre ; mais je vous jure que vous ne devez point inférer de là aucune diminution de l'attachement que vous me connaissez pour vous et de tout ce qui vous appartient. Je n'ai pas été longtemps à me décider, du moment que je vous ai connu, pour me lier d'amitié avec vous, et je l'ai fait avec tant de goût, que rien au monde n'affaiblira ce sentiment en moi, parce qu'il est naturel ; conservez-moi de même l'amitié dont vous m'avez donné tant de marques et de preuves dans plus d'une occasion. Une famille, des affaires à arranger et nombre de tyrans qui, dans le cours de notre vie, s'opposent à nos goûts et aux projets que nous faisons pour les satisfaire, m'ont fait abandonner pour quelque temps l'idée d'une vraie retraite que je projetais dans votre beau pays.

Je me flatte que j'eusse un peu contribué à y soutenir le goût de la curiosité et celui des arts, et je me flatte aussi que cela vous eût fait un peu de plaisir. Je ne l'abandonne pas, cette idée; mais il faut vous porter une tête tranquille, sans quoi on ne jouit pas du quart des plaisirs qui nous sont offerts et on en procure trop peu aux autres.

Il y a longtemps que je sais un moyen pour mettre le plus grand ordre dans mes affaires, et me rendre parfaitement tranquille du côté de la fortune et d'une certaine aisance; mais je sais, qu'avec un peu de patience, je puis faire tout cela sans abandonner le goût et la possession des plus belles choses qu'il y

ait dans tous les cabinets de Paris, et conserver des choses qui seront toute la douceur de nos vieux jours. C'est avec armes et bagages que je voudrais arriver chez vous, ou du moins dans votre pays, et y mener une vie qui nous conviendrait bien à tous deux; je ne sais pas si c'est une illusion que je me fais, mais enfin j'ai toujours eu l'idée de réaliser ce projet; et effectivement ce n'était qu'illusion : je l'entretiendrai, car elle m'est chère. J'ai travaillé un peu cet été, et j'espère reprendre mes pinceaux au printemps. Je vous invite fort à continuer aussi, et à vous rendre la palette et les pinceaux aussi familiers que l'est pour vous votre crayon ; vous y trouverez cent ressources pour vous amuser.

Voulez-vous bien vous charger de mes respects et de mon amitié pour Mme Desfriches et pour Mlle votre fille ; mes compliments d'amitié à M. Soyer, MM. vos frères, l'ami du Coudray et l'ami Polluche, si vous le voyez avant que je lui écrive, car je suis bien en reste avec lui; mais il connaît mes sentiments pour lui. Je vous embrasse, mon très-cher, et suis, sans réserve, tout à vous, votre humble et très-obéissant serviteur. SILVESTRE.

Si vous avez encore de ce bon vin que vous m'avez envoyé, vous me ferez plaisir de m'en envoyer encore deux pièces comme les dernières, et par la même voie; car c'est pour consommer à la campagne où j'ai souvent ma famille, et soyez sûr qu'aussitôt que les trésors royaux seront ouverts, je ne vous oublie-

rai point. Vous m'avez aussi promis une petite pièce de vin blanc, je désirerais bien en avoir une.

LV.

Ce 4 avril 1763.

J'ai reçu, monsieur et cher ami, les deux poinçons de vin au jour nommé; mais, selon la louable coutume du voiturier, qui a sans doute omis de payer certains droits, soit à Orléans ou en route, le vin, arrivé chez M. de Monfort, a été saisi par les commis; ce qui nous a donné une peine de chien, et ledit M. de Monfort de très-mauvaise humeur d'être obligé de volter pour arranger cette affaire; et comme il a des amis, on en a été quitte pour payer lesdits droits, montant à 8 liv. 10 sols, et il m'en a coûté une voiture, parce qu'il a fallu envoyer le lendemain pour chercher les deux poinçons qui n'ont pu être enlevés le premier jour, attendu qu'ils étaient saisis. Une autre fois, nous prendrons d'autres mesures. Je n'ai point encore goûté le vin que je laisse reposer; je l'ai fait remplir, et cela n'a coûté que sept bouteilles pour les deux pièces, ce qui ne m'a pas paru considérable; je regretterai longtemps de n'avoir pas pris une plus ample provision du précédent, qui est devenu délicieux, au moins pour moi qui aime cette sorte de vin, et tout le monde le trouve bon de même.

Je suis dans de très-grandes opérations pour rassembler et mettre un très-grand ordre dans mon mobilier de curiosités, parce que j'ai des projets dans

la tête que je ferai l'impossible pour effectuer ; mais je sais bien que cela ne se peut faire en un jour, et qu'il ne sera pas même possible de m'écarter sitôt, et de faire la partie que vous me faites l'honneur de me proposer avec M. Devost. Conservez-moi votre amitié et l'obligeante envie que vous paraissez avoir de me voir dans vos cantons, et j'espère, mon cher ami, que je ne suis point en reste vis-à-vis de vous à cet égard, et que je ne vous oublierai d'aucune façon.

Je ne pense actuellement qu'à l'arrangement total de mes affaires, et j'en viendrai à mon honneur : ainsi n'ayez aucune sorte d'inquiétude, je vous le demande en grâce, et croyez pour chose très-certaine que je vous suis très-attaché, très-obligé, et de tout mon cœur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. SILVESTRE.

Mes respects et amitiés très-tendres à Mme Desfriches et à Mlle votre fille, et mes compliments à MM. vos frères et amis communs.

LVI.

De Versailles, ce 27 mai 1763.

Je suis charmé, mon cher ami, que les pastels soient arrivés à bon port et que vous en soyez content ; ce sont, selon moi, les plus beaux qu'on fasse ; ils viennent de Lausanne, et c'est M. Philippeaux, notre concierge de l'Académie, qui a la correspondance avec celui qui les fabrique à Lausanne,

il vend cinquante-deux livres les deux boîtes qui font l'assortiment complet. Je vous mande cela parce que vous m'avez marqué que quelques-uns de vos amis voulaient en avoir, et que vous désiriez savoir et le prix et l'adresse du débitant. J'ai donné, de plus, trois livres à M. Philippeaux, qu'il m'a demandées pour frais par lui faits pour emballage, ainsi c'est en tout 55 livres que vous passerez en compte.

Je me souviens que, dans votre précédente lettre, vous m'avez mandé, mon cher ami, qu'on vous avait écrit de Paris que j'allais vendre mes curiosités en dessins, estampes et tableaux; je vous avoue que j'ai été surpris de ce propos; attendu que je n'en ai nullement envie, et que jamais il ne m'est rien échappé qui ressemble à cela, à moins qu'on ait été imaginer que c'était pour vendre mes estampes et dessins que je les ai fait transporter en très-grande partie à ma campagne; mais en tous cas on s'est très-fort trompé, car, au contraire, c'est pour arranger et mettre dans un très-grand ordre tout ce que je possède en ce genre, et en faire un catalogue pour moi-même, et je suis persuadé que vous trouveriez mon idée bonne, si vous voyiez tout ce que je possède rassemblé dans le lieu vaste que j'occupe, et que vous seriez tenté comme moi d'y mettre un grand arrangement et d'en jouir. C'est ce que je fais actuellement. Je vous félicite d'avoir travaillé à vos tableaux, et je suis sûr que la peinture vous plaira au moins autant que le dessin ; d'autant que tout cela est compatible et que vous pouvez faire l'un et

l'autre. Sans doute que le salon vous fera graisser vos bottes et que vous viendrez nous voir. Je compte aller passer quelque temps à Paris dans ce temps-là, et vous me ferez grand plaisir de me donner avis du temps où vous pourrez y venir, afin que j'aie le plaisir de vous y voir. Je fais de nouveaux compliments à votre chère fille, sur sa constance à étudier un art qui peut lui faire un très-grand amusement pour toute sa vie. Je l'invite fort à continuer. Je présente mes sincères amitiés à Mme Desfriches, et je lui souhaite bien de la santé. Je sais, plus que personne, combien on est malheureux quand on en a peu. Je me défends cependant assez bien, et je vis comme tout le monde, mais sobrement avec mon vin d'Orléans; j'en ai acheté du Bourgogne pour ma compagnie afin de me réserver ce qui m'en reste, et je ne me console point de n'avoir pas pris ce qui vous restait quand vous me fîtes l'honneur de me l'offrir pour moi ou mes amis ; mais c'est chose faite, il n'y faut plus penser.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et suis tout à vous. Votre ami. SILVESTRE.

Mes compliments à nos amis, MM. Soyer, du Coudray, messieurs vos frères, et Polluche.

LVII.

De Versailles, le 9 juillet 1783.

Recevez, monsieur, mes remercîments sur votre obligeant souvenir, et sur l'honnête et agréable

connaissance que vous m'avez procurée. Je serai très-flatté que M. le comte de Bizemont trouve chez moi de quoi passer quelques moments de plaisir ; il aime les arts et les cultive avec succès ; il m'a fait la galanterie de deux petites épreuves de vues qui sont gravées avec tout le goût et l'intelligence possibles : je serais très-aise qu'il me mette dans le cas de lui marquer ma reconnaissance, et tout mon désir de lui être utile. J'en serais d'autant plus flatté, que ce sera un moyen de plus de vous prouver mon attachement, moyen que je saisirai toujours avec empressement. L'ancien ami de mon frère me sera toujours précieux. Vous me faites espérer un séjour à Paris dans le mois prochain ; je compte aussi y aller dans ce temps ; mais le seul motif de vous y voir m'y mènerait sûrement. J'espère aussi, que si vos moments vous permettent de venir à Versailles, que vous me ferez l'honneur de venir chez moi. J'ai celui d'être avec le plus sincère attachement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

SILVESTRE.

PERRONNEAU[1] A DESFRICHES.

LVIII.

A Abbeville, 2 janvier 1770.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai été pour avoir l'honneur de vous voir plusieurs

[1] Jean-Baptiste Perronneau, peintre de pastels, reçu à l'Académie le 28 juillet 1752, mort en novembre 1783.

fois à l'hôtel de Bourgogne; l'on m'a dit que l'on ne vous avait pas vu. Mlle Bénier m'a enseigné où vous logiez; j'y fus et vous étiez parti. Madame est bien bonne d'avoir eu égard aux confidences que je lui ai faites au sujet du portrait de mademoiselle, et vous, monsieur, de l'avoir porté; il a été encore mieux placé que les premiers jours. M. Chardin m'a dit qu'il vous le renverrait. A ce sujet, j'ai été bien mortifié de ne vous avoir point embrassé à Paris, où je suis arrivé très-bien portant, malgré les fatigues d'un aussi long voyage. Comme Mme Perronneau croyait que j'allais en Espagne, elle avait quitté le logement de Paris et a été demeurer au Petit-Charonne. Cela m'a beaucoup fatigué de venir souvent à Paris à pied, ne trouvant pas toujours des fiacres aux barrières du faubourg Saint-Antoine. Enfin, je suis tombé malade d'une inflammation dans la gorge, dans le temps que vous étiez à Paris. Je n'ai pu voir M. de Foucqueux, qui me veut du bien, qui est à sa terre. J'ai profité de l'automne pour venir chez M. Théophile Vanrobesse, à Abbeville, faire le portrait de leur père. Je ne sais pas si je dois continuer à voyager encore quelques années; je pense que cela me serait plus sûrement fructueux que de m'installer avec un logement cher à Paris, où je serai seul. Quoique M. de Foucqueux insiste pour que je sois établi à Paris, moi j'y trouve bien du temps à perdre et de la misère. Je verrais d'autres villes et je pourrais passer par Orléans, où, à mon passage,

j'aurais l'avantage de venir à votre maison et à celle de M. du Coudray. Je peindrai le mari de madame Penechiné (*je ne sais pas son nom*); de là j'irai à Lyon, ayant des connaissances pour cette ville qui est aussi bonne que Bordeaux; mais il faut bien en finir. J'assure madame et mademoiselle de mes respectueuses obéissances. Donnez-moi de vos nouvelles chez M. Vanrobesse, à Abbeville. Je suis, monsieur et cher ami, avec une reconnaissance pour la vie, votre très-humble et très-obéissant serviteur. PERRONNEAU.

Le grand Baudouin, gendre de M. Boucher, est mort.

LIX.

Paris, le 4 mai 1772.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je suis arrivé à Paris depuis quelques jours, où je ne resterai pas longtemps, car il me semble qu'un long séjour ne m'y serait pas utile ni fructueux, dans les circonstances : aussi n'y ai-je vu personne que M. de Foucqueux, mon ancien ami et protecteur. J'ai dîné avec M. Cadal. J'ai appris le mariage de votre chère fille. M. de Trudaine est à Montigny; j'ignore si je le reverrai avant mon départ, car je veux poursuivre mes voyages encore quelques années; il nous est arrivé tant de malheurs, tant de pertes, qu'il faut les réparer de tout mon pouvoir. J'ai des lettres pour différents endroits. J'aurais désiré vous voir et vous embrasser

à Orléans, mais je n'ai point de temps à donner à ce qui me ferait tant de plaisir, à moins que je n'eusse à faire un ou deux portraits en passant. J'ai peint à l'huile le portrait de notre ami M. Fouquet, à Amsterdam, qui vous aime beaucoup; nous avons bu à votre santé et à celle de madame et de mademoiselle. J'ai trouvé la Hollande différente de mon ancien voyage; et sans M. et Mme Hoggue et M. Rindorp je n'eusse rien fait, n'ayant été occupé que lentement. On y a eu mille bontés pour moi, bien reçu, logé, parlant aux belles compagnies. L'autre voyage, personne ne m'a invité, et j'y ai plus gagné en six mois qu'en deux ans cette fois-ci; voilà quatre mois que je ne fais plus rien; au reste, l'air de la Hollande ne m'a pas été favorable. Honorez-moi d'un mot de vos nouvelles et de celles de madame, que j'assure de mes respects. Je suis, monsieur et cher ami, en souvenir toujours plein de reconnaissance, votre humble et obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

Écrivez-moi rue du Petit-Carreau, à côté de la rue du Bout-du-Monde, chez une marchande lingère, à Paris. Donnez-moi le plus tôt de vos nouvelles.

LX.

Paris, vendredi janvier 1773.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Puisque vous voulez que je vous avertisse de mon départ de Paris, ce sera samedi, et je serai à

Orléans le jour de la Pentecôte (par le carrosse, n'ayant pu avoir place dans la calèche, m'y étant pris trop tard pour y avoir des places). J'ai été fort enrhumé depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ce qui a causé mon retard ; car comme mon intention est encore de voyager, je n'ai vu personne à Paris que M. de Foucqueux. Les pertes que nous avons faites sur quelques papiers publics nous ont mis à l'étroit ; sans cela, je me serais fixé à Paris, car, depuis que j'ai quitté Orléans, j'ai gagné vingt mille cent francs, tous frais faits de mes dépenses, et, moyennant ce que je viens de vous dire, je me trouve pis que quand vous m'avez vu. Bienheureux encore que Mme Perronneau ait une maison au Petit-Charonne; quoique ce soit une folie, puisqu'elle revient à vingt-sept mille francs et rapporte très-peu de chose en sus des dépenses journalières pour l'entretien des bâtiments et autres. Mais elle y est logée, et l'air y est excellent, et cela a toujours une valeur réelle : enfin, elle se vendrait plus de vingt mille francs. Mais sa santé faible (car je crains qu'elle ne soit un peu attaquée de la poitrine) m'a fait penser à cette dépense, qu'elle n'eût pas faite si on eût pu prévoir de si fâcheuses circonstances. Je n'ai qu'un petit garçon de cinq ans et demi, qu'elle a nourri, qui est charmant (que je viens de peindre) ; et cela n'a pas peu contribué à altérer son tempérament ; elle est toujours triste, il faut donc que je tâche de gagner quelque chose ; et à présent qu'il n'y aura plus de dépenses à faire

pour ce bien, je placerai : en sorte qu'il n'y a plus qu'à mettre à profit. J'ose dire que j'ai acquis dans mon petit talent : j'ai fait des choses vigoureuses à Abbeville, dont M. Vanrobesse a quatre tableaux à Paris. J'ai peint à l'huile en Hollande ; mais ce voyage n'a pas été aussi fructueux que celui de 1761, quoique l'on m'ait autant payé ; mais peu de personnes m'ont occupé, ayant perdu beaucoup encore même sur la France ; et si ce n'eussent été M. et Mme Hoggue, M. Rindorp et M. Borelle, je n'eusse rien fait. Ils m'ont comblé de bontés : enfin, je n'ai pas autant gagné en près de deux ans qu'en cinq mois dans le même voyage à Amsterdam, et ma santé n'y a pas été bonne, l'air y étant malsain. J'ai beaucoup de lettres ; je jugerai avec vous et suivrai vos sages conseils sur mes intérêts. Si je pouvais faire trois ou quatre portraits à Orléans, soit du mari de la fille de M. Pinchinée ou d'autres, cela me ferait plaisir, et je partirais tout de suite au loin (tout cela soit dit entre nous). Monsieur, je n'ai rien de caché pour vous, de qui j'ai eu tant de bontés ; si j'avais plus de fortune, je passerais la moitié de ma vie à Orléans. Je serais très-aise de voir souvent Mlle Bénier : elle est pleine de reconnaissance pour vous ; car, dans mon dernier voyage de Paris, il y a deux ans et demi, elle ne cessait de me dire quelle joie elle ressentait du cas que vous faisiez d'elle ; son caractère actif et sage me la fait estimer particulièrement. Je m'aperçois que je suis un peu bavard. J'aurai bien de

la joie de vous embrasser et de présenter à madame mes sentiments de reconnaissance et de soumission. Ma faible voix n'a rien du haut mérite distingué de M. Soyer; présentez-lui mes civilités et à tous mes amis. La maladie de M. du Coudrai m'afflige beaucoup; j'espère qu'il s'en tirera. Adieu, monsieur et ami; je ne veux point vous importuner, je descendrai vis-à-vis Sainte-Croix, à l'auberge où demeurait un monsieur Huguier, et j'aurai aussitôt le plaisir de vous assurer du respect et de la reconnaissance constante avec laquelle je suis, monsieur et ami, votre très-humble et très-obéissant serviteur. J.-B. Perronneau.

LXI.

Lyon, ce 10 avril 1773.

Monsieur et vrai ami,

Que direz-vous de moi? Je vous paraîtrai un négligent de ne vous avoir point écrit, ni remercié des amitiés infinies que vous avez eues toujours pour moi. Hélas! si vous saviez combien j'ai eu de chagrin depuis que je vous ai vu, vous, me pardonneriez cette faute.

J'ai trouvé Mme Perronneau dans la plus grande mélancolie, qui a tellement pris sur son tempérament qu'elle est tombée malade. Je n'ai point de ses nouvelles depuis quelque temps; je ne lui ai pas rendu assez de justice sur son économie et sur ses soins; sa vertu a été trop austère et a

pris sur sa santé; c'est son état qui m'a rendu malade depuis que je suis à Lyon, où j'ai langui. Je me sens mieux, sans cela j'aurais poussé plus loin, mais je reste encore ayant quelques occupations; je prie madame de recevoir mes vœux, mes hommages, mes remercîments; je me souviens bien que je vous ai promis le portrait de monsieur votre gendre.

J'espère qu'en courant par monts et vaux, je vous le ferai : continuez-moi votre amitié, et présentez mes respects à madame votre fille quand vous lui écrirez. Je salue nos amis, et particulièrement M. Soyer, M. de Villeneuve et madame son épouse.

Je suis, monsieur, avec bien de la reconnaissance, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

Mon adresse est : M. Privat, rue Royale, vis-à-vis la Messagerie, maison Merciez, à Lyon.

DESFRICHES A NATOIRE.

LXII.

Orléans, juillet 1768.

MONSIEUR,

J'ai reçu dans son temps la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er février 1764.

Vous ne sauriez croire combien j'ai été touché de me voir rappelé à votre souvenir, et sensible aux sentiments d'amitié dont vous continuez de m'honorer; je profite des bontés dont vous m'avez toujours comblé, pour vous prier de vouloir bien accueillir M. de Tigi, qui vous remettra la présente. C'est un compatriote, mon ami, que le goût pour les belles choses conduit en Italie; il sera bien flatté que vous vouliez bien les lui indiquer, et vous intéresser à lui en procurer la vue.

J'attendrai son retour avec grande impatience, désirant ardemment avoir de vos nouvelles, et m'entretenir avec lui de l'état de votre santé, de celle de Mlle Natoire, de ce qui vous appartient, et des avantages qu'il aura retirés des connaissances que vous aurez bien voulu lui procurer. Je vous dirai, mon cher maître, que le génie pour le dessin et la peinture me domine plus que jamais. L'an passé, j'ai fait le voyage de Hollande par pure curiosité; j'en ai rapporté d'excellents tableaux de Ruysdaël, Van-

goyen, A. Vandervelde, Rembrandt, et autres excellents maîtres dans la partie du paysage, en sorte que mon cabinet peut, à présent, être vu par les amateurs avec quelque distinction [1]. Je continue à dessiner des vues d'après nature, et mon amour-propre est flatté de voir que des vues que j'ai données à des amis, se trouvent, à des ventes, accueillies par des curieux; telle est celle de M. de Jullienne : c'est le fruit du goût que vous m'avez inspiré. Ma reconnaissance et mon attachement pour vous subsisteront autant que moi. Je regrette bien de n'avoir pas pu vous aller voir; la longueur du chemin et le commerce que je ne puis quitter pour plus de six semaines, sont des obstacles que je voudrais pouvoir vaincre pour aller encore prendre de vos leçons, vous embrasser et vous assurer de la vérité des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

DESFRICHES.

[1] Voyez plus loin la description des tableaux que possédait Desfriches.

NATOIRE[1] A DESFRICHES.

LXIII.

Rome, ce 12 septembre 1768.

J'ai reçu, monsieur, par MM. de Tigi et d'Autroche[2], la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, avec tout le plaisir possible : l'entretien de ces messieurs, vos compatriotes, m'a mis à portée de me rappeler notre ancienne connaissance, et tout ce qui vous regarde avec toute la satisfaction la plus sensible.

Je n'ai pas moins été charmé de connaître des compatriotes distingués, qui parcourent toutes les curiosités de l'Italie, avec des connaissances qui confirment le bon goût qu'ils ont pour les beaux-arts.

Je vois avec plaisir que vous continuez à les cultiver, et que, dans les courses que vous faites, vous trouvez de quoi augmenter votre collection : je serais charmé qu'un jour, pour la grossir davantage, l'envie vous prît de faire une petite prome-

[1] Charles Natoire, peintre, directeur de l'Académie de France à Rome, né à Nismes, le 3 mars 1700, mort à Castel-Gandolfo en août 1777. — Voyez, dans les *Archives de l'art français*, t. II, p. 246 et suivantes, la correspondance de cet artiste avec Antoine Duchesne.

[2] Sur M. d'Autroche, voyez les *Mémoires* de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres d'Orléans, année 1857, nos 5 et 6.

nade de nos côtés, en imitant vos concitoyens. J'espère qu'eux-mêmes pourront vous y déterminer; soyez persuadé du plaisir que j'aurais de vous rendre tous les services qui dépendraient de moi, et en même temps renouveler les sentiments d'estime que j'ai toujours pour vous; c'est avec cette espérance que je suis bien véritablement, monsieur, otre très-humble et très-obéissant serviteur.

NATOIRE.

Ma sœur est bien sensible à votre souvenir et ous fait mille compliments : je vous prie de prénter mes civilités à Mme Desfriches. Vos messieurs 'ont fait sentir que vous recevriez avec plaisir un etit échantillon de mes gribouillages. Je suis bien âché que la disette où je suis m'empêche de vous nvoyer quelque chose de mieux.

WATELET[1] A DESFRICHES.

LXIV.

Paris, janvier 1760.

J'attendais, monsieur, pour vous faire réponse, que j'eusse vu les personnes estimables et aimables que vous m'annoncez ; mais elles ne sont peut-être pas encore à Paris, ou y sont entraînées par le tourbillon de la capitale, qui nuit si souvent à ce qu'on peut appeler réellement la société. En tous cas, vous devez être bien assuré de l'accueil que je leur ferai, puisqu'elles viennent de votre part, car vous ne doutez pas de mes anciens et inviolables sentiments d'estime et d'amitié, comme je suis bien assuré des vôtres. Jouissez de vos amis, de vos goûts et de vos talents et ne m'oubliez pas. Nous faisons souvent mention de vous dans notre société du cloître, et à l'académie de l'hôtel de la Rochefoucault. On y dessine régulièrement une fois la semaine, et l'on regrette que vous n'y teniez pas

[1] Claude-Henri Watelet, de l'Académie française, membre amateur de l'Académie de peinture, né à Paris en 1718, mort dans la même ville le 12 janvier 1786, receveur général des finances, comme son père, de la généralité d'Orléans ; il apprit à peindre et à graver, et composa l'*Art de peindre*, en quatre chants, et d'autres ouvrages, dont l'*Essai sur les jardins*, et le *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé après sa mort par Lévesque, sont les plus remarquables.

votre place. Je vous enverrai, par la première occasion, pour vous et pour M. Campion, deux exemplaires d'un petit ouvrage que j'ai composé sur les jardins, et dans lequel il y a des tableaux qui peuvent intéresser un paysagiste. Vous y trouverez la description du petit ermitage que vous avez souvent visité. Je n'ai point mis de gravures; mais comme l'ouvrage a été accueilli avec assez d'indulgence, je réserve cet ornement pour une seconde édition.

Agréez les vœux et amitiés bien sincères de Mme Lecomte, de M. Lecomte, de M. l'abbé et de tous nos amis. Faites agréer ces vœux à votre agréable famille, et recevez le renouvellement de mes vœux pour votre bonheur, et du plus inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles; vous nous ferez grand plaisir, mais encore plus de venir nous voir.

LXV.

Le 1er juin 1760.

Je suis d'une négligence impardonnable, monsieur, je n'ai point répondu à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais en vérité

je puis vous assurer que je vous ai fait justice par les reproches que je ne me suis pas épargnés sur cette distraction. Pardonnez-moi, monsieur, et recevez un exemplaire de l'ouvrage que vous connaissez. Je pars pour un grand voyage en Lorraine et en Alsace; je compte y dessiner beaucoup. Je vous désirerai souvent, et regretterai, par toutes sortes de raisons, de ne pas profiter plus souvent de l'émulation que vous avez, et des beaux dessins que vous faites : ne m'accablez pas, je vous prie, et rendez justice à tous les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-obéissant serviteur.

WATELET.

LXVI.

Paris, 19 décembre 1760.

Je vous avais promis, monsieur, un exemplaire de mon ouvrage, et il vous était bien dû, puisqu'il est particulièrement destiné à ceux qui pratiquent les arts et qui les aiment; il est vrai qu'il vous est moins utile, en raison des connaissances théoriques et pratiques que tout le monde vous connaît, et dont vous donnez les preuves les plus agréables. J'ai fait, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, un voyage physique et pittoresque dans les Vosges; j'en ai rapporté une soixantaine de dessins coloriés,

que je serai enchanté de vous montrer pour avoir vos avis. Je serais bien content aussi, si je pouvais jamais exécuter la partie dont vous me rappelez le projet. Je n'y renonce point, mais je ne sais quand je pourai l'exécuter. Je vous remercie de la part que vous voulez bien prendre à ma nomination à l'Académie française : recevez aussi les assurances de ma reconnaissance pour toutes les choses obligeantes dont votre lettre est remplie, et rendez justice aux sentiments d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

LXVI *bis*.

Paris, 8 janvier 1763.

C'est avec grand plaisir, monsieur, que je rends justice à vos talents, et que je vous marque, lorsque vous êtes à Paris, combien je suis flatté des sentiments que vous voulez bien me témoigner. Le goût des talents agréables, qui nous est commun, doit établir une liaison double entre nous, et je vous prie d'être persuadé des désirs que j'ai que cela soit ainsi. Je suis extrêmement sensible à tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant ; j'en dois la plus grande partie à votre politesse et à votre amitié, dont je fais un cas véritable. Cultivez vos heureux talents, monsieur, vous qui en connaissez

le prix : soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, aussi longtemps que je le souhaite, et rendez justice à l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

Mme Lecomte, qui est bien sensible à votre souvenir, vous fait ses sincères compliments, ainsi que M. l'abbé Capelle.

Je compte vous voir l'été prochain dans l'Orléanais, où j'irai certainement.

LXVII.

Paris, 12 janvier 1771.

Recevez mes remercîments, monsieur, pour les jolies choses que je reçois de vous. Vos deux dessins sont charmants ; mais je ne puis m'empêcher de vous porter un peu d'envie. Vous êtes assez heureux et assez tranquille pour vous livrer à vos agréables talents ; et moi, distrait par les affaires et contrarié par le tumulte de Paris, je suis forcé de suspendre presque entièrement le culte des Muses. Plaignez-moi, et soyez assuré que, dans la privation où je suis, le plaisir et le bonheur dont vous jouissez sont [illegible]n dédommagement pour moi. Agréez mes vœux sin[illegible]s sur tout ce qui vous intéresse, faites mention [illegible] avec M. Campion. Je prends bien de l'intérêt

à ce qui le touche, et je n'oublie point le bon accueil, qu'en favori des Muses, il m'a fait, à l'extrémité de la France, où je ne me flattais d'être accueilli de personne. Je serais charmé de recevoir ses étrennes, et je ne manquerais pas de vous envoyer celles que je vous dois, dès à présent, si je n'avais laissé malheureusement toutes les planches à la campagne; mais je réparerai mes fautes le plus tôt que je le pourrai. Agréez les compliments de M. Lecomte, de M. l'abbé, et les sentiments d'attachement bien sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

LXVIII.

Paris, 22 janvier 1771.

Vous aimez, mon cher monsieur, tout ce qui a rapport aux arts, et vous aimez à obliger : par ces deux raisons, et par mille autres, je dois compter que vous voudrez bien prendre quelques renseignements d'un jeune homme de votre ville, dont j'ai actuellement une lettre sous les yeux, qui inspire l'intérêt. Il l'a écrite à mon ami Thomas; je vous en avais envoyé copie pour éviter d'entrer dans tous les détails qu'elle contient, mais je sais que vous avez vu la personne en question. Je voudrais bien savoir, par votre moyen, si ce jeune homme,

qui se nomme Bizaer, a quelque apparence de talent, et ce que c'est effectivement que ce désir qu'il montre ; ce qu'est son personnage, et enfin ce qu'on pourrait faire pour lui rendre service. Cela n'est pas trop facile, parce qu'il me paraît qu'il doit être trop peu avancé pour espérer de longtemps de se tirer d'affaire. Je pourrais bien lui procurer quelques petits secours, mais je ne puis m'en charger entièrement, parce que j'ai déjà plusieurs autres charges de cette espèce, et que, trop malheureusement, on ne peut pas faire tout le bien qu'on voudrait. Personne ne peut mieux juger de ce que je voudrais savoir que vous, ni donner à ce jeune homme un meilleur conseil sur son désir, relativement à son âge, ses dispositions et sa position actuelle. Faites-moi le plaisir de prendre ces informations, je vous en serai obligé. Agréez tous les sentiments d'une amitié inviolable, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon cher monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

L'académie de Mme de Chabot est brillante, mais vous y manquez ; j'y ai fait mention de vous, on m'a chargé de vous dire mille choses, qu'on aimerait mieux vous dire à vous-même.

Mme Lecomte vous fait bien des amitiés, et vous prie de la rappeler au souvenir de Mme Desfriches et de madame votre fille.

LXIX.

Paris, 22 janvier 1773.

Vous me faites, monsieur, en tout temps et en toute occasion, le plus sensible plaisir de me donner des marques de votre souvenir et de votre amitié; ces sentiments de ma part et les vœux que je forme pour votre bonheur n'ont assurément rien de commun avec les louanges et les compliments.

Vous méritez à tous égards d'être heureux; il me semble, par ce que vous me mandez, que vous l'êtes par vous-même, que vous l'êtes par ce qui vous entoure, je jouis de votre félicité, et je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. J'ai lu à Mme Lecomte et à M. Robbé votre lettre : ils ont partagé mes sentiments et me chargent de mille compliments.

Nous sommes enchantés que votre aimable fille soit heureuse, qu'elle vous en ait donné une autre, et que celle-ci ait été destinée et consacrée aux talents qui font vos plaisirs, dès les premiers moments de son existence.

Mme de Frauderville est arrivée ici pour des affaires, je ne sais trop quand elle partira, mais je doute qu'elle passe par Orléans. Ce n'est pas là sa route ordinaire. Mgr l'Évêque du Mans est aussi à Paris; je sais combien il est aimable, mais je ne le connais encore que par sa bonne réputation, et par sa liaison avec mon père qui le voit beaucoup. Je suis éta-

bli dans un logement au Louvre qui fait tout mon bonheur ; il me rapproche de mes amis et de tous les arts que j'aime plus que jamais. Lorsque vous viendrez à Paris, je vous verrai plus souvent, car je serai moins éloigné de vous.

M. et Mme de Chabot m'ont bien parlé de vous, ils sont enchantés de vous connaître; Mme de Chabot dessine très-bien et peut avoir du goût pour ce talent.

Voulez-vous bien présenter mes hommages et ceux de Mme Lecomte à madame votre épouse et à mademoiselle votre fille. Je me suis remis à peindre à l'huile, cet automne, d'après nature, et le printemps prochain je m'y exercerai ; nous vous verrons sans doute quelques instants cet hiver : agréez, en attendant, les assurances bien sincères d'estime et d'un attachement inviolable. J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur.

WATELET.

LXX.

8 mars 1774.

Je vous préviens, mon cher monsieur, qu'un jeune seigneur polonais, le prince *Zrartoriski*, neveu du roi de Pologne, qui aime les arts et qui est en tout point infiniment estimable, passera à Orléans vers la fin de ce mois. Je lui ai parlé de vous, et il a pris votre nom dans le dessein de vous voir :

peut-être ira-t-il à la Source, où je crois que M. Boutin va passer quelques jours. Vous aurez eu le plaisir de passer quelques heures avec Mgr l'Évêque du Mans, qui m'a dit de vouloir passer par Orléans pour vous voir, et qui vous aime on ne peut davantage. Il n'est pas le seul, et vous savez que vous avez au Louvre et au *Moulin joli*[1] des amis qui vous sont bien véritablement attachés : conservez leur votre amitié, et agréez, mon cher monsieur, les sentiments avec lesquels je suis bien certainement pour la vie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

LXXI.

Paris, ce 13 janvier 1776.

Je suis un paresseux, monsieur, et je me le reprocherais davantage, si je n'étais sûr que vous ne m'en savez pas mauvais gré ; d'ailleurs, ma mauvaise santé est une raison qui est de quelque prix aux yeux de l'amitié. Je garde toujours un régime rigoureux ; je ne sors point, je prends constamment mon lait, et ces attentions me rétablissent sensiblement, car je ne tousse plus et je démaigris ; je commence même à m'occuper à peindre, à dessiner et à

[1] Maison de campagne des environs de Paris, qui a été gravée, où Watelet recevait une société choisie. Voyez l'article de cet amateur dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. L, p. 263.

lire. Je vous remercie bien de me donner de vos nouvelles, et de m'assurer que vous m'aimez toujours. J'étais bien porté à le croire, car il y a trop longtemps que nous nous connaissons pour ne pas compter l'un sur l'autre; j'étais encore bien certain que, si vous étiez en bonne santé, vous cultiviez le talent rare que vous avez; je serai bien enchanté de voir de vos nouveaux ouvrages, lorsque vous viendrez nous voir, et ce sera pour un pauvre malade un passe-temps très-agréable. A propos de dessin, faites-moi le plaisir de me procurer l'adresse du faiseur de papier-tablette dont vous vous servez, je vous en serai sensiblement obligé. Le jeune Cassas va fort bien, il se comporte à merveille; il a fait de jolis dessins d'après nature, et je viens d'engager M. le duc de Chabot de le faire recevoir comme élève, pour qu'il puisse dessiner, d'après les académies, la bosse, et peut-être d'après la nature. Il a besoin d'agrandir sa manière, et il faut essayer de le faire peindre; au pis-aller, il gagnera toujours quelque chose en faisant des efforts.

Mme Lecomte, qui vous fait mille amitiés, est actuellement ma voisine : l'âge de son mari et l'état de ma santé ont déterminé M. Lecomte à quitter son état, et je leur ai offert le dessus de mon appartement entier, dont Roland occupait une partie. Ils ont bien voulu me faire l'amitié de s'en accommoder. M. Lecomte a fait de cet apppartement un chef-d'œuvre de goût et de propreté (ce qui ne vous surprendra pas) : sa mosaïque y est employée et fait

l'admiration des artistes. Au moyen de cet arrangement, j'ai une aimable compagnie, sans sortir; et l'abbé, qui a toujours sa petite cellule, se trouve, une partie de la semaine, réuni à ses amis; et moi, je les possède tous, ce qui adoucit les peines que j'ai eues de la perte que j'ai faite, et les ennuis de ma situation physique.

Adieu, monsieur : nous vous offrons tous ensemble des vœux bien sincères pour votre bonheur, pour celui de toute votre famille; et moi, je vous embrasse bien cordialement et du meilleur de mon âme.

WATELET.

LXXII.

Paris, ce 15 mars 1777.

Vous m'avez fait, monsieur, un présent charmant, dont je me reproche bien de ne vous avoir pas encore remercié. M. d'Autroche, qui m'a fait venir votre *Clair-de-lune*, m'a paru aimer les arts et s'y intéresser : je l'ai reçu de mon mieux, et lui ai fait voir ma petite collection. Pour revenir au dessin, qui est de votre dernière manière, il me semble que vous y avez atteint un grand fini, une dégradation considérable de lumière, et, qu'en général, ce genre est fait pour plaire; aussi, votre dessin, indépendamment du prix que je lui trouve, parce que c'est un don de vous, me satisfait beaucoup, sans cependant que j'aie abandonné le goût que j'ai toujours

eu, comme vous le savez, pour les dessins terminés et touchés, que j'ai de vous. Ce sont deux maîtres différents : les dessins touchés sont, pour parler ainsi, une œuvre que j'entends et lis avec plaisir; les dessins finis sont plus à la portée de tout le monde, parce qu'ils sont plus approchants du fini que la lumière et l'ombre donnent aux tableaux de la nature. J'espérais que vous viendriez à Paris passer quelques jours, mais je ne vous vois point arriver ; vous auriez eu le spectacle de la vente de M. de Boisset, où tous les objets se vendent à des prix inconcevables, même ceux de nos artistes modernes vivants, qui sont en cela plus heureux que les grands maîtres anciens, qui n'ont jamais joui de leur réputation aussi complétement que les nôtres. M. Lecomte et M. l'abbé me chargent de vous présenter leurs civilités et amitiés. Mme Lecomte a été malade une partie de l'hiver ; elle se porte beaucoup mieux, et moi aussi, et nous comptons sur le *moulin* et le printemps pour mettre la dernière main à ce rétablissement. Nous voyons souvent Mgr l'évêque du Mans, et nous ne le voyons pas autant que nous le désirerions ; car plus on le connaît, plus on l'aime.

M. de Chabot est toujours bien souffrant; il l'est plus encore depuis quelques jours, et, en vérité, il m'inquiète; cependant il ne paraît pas qu'on le croie en danger.

Venez donc nous voir quelques jours, monsieur, venez recevoir de vive voix mes remercîments sin-

cères, mes compliments et les assurances de tous les sentiments d'estime, d'attachement et d'amitié que je vous ai voués, ainsi qu'à Mme Desfriches, pour la vie.

WATELET.

LXXIII.

Paris, ce 18 décembre 1782.

Vous m'avez écrit, monsieur, et c'était dans les tristes instants de la maladie de Mme la duchesse de Nivernais. J'étais occupé près d'elle; depuis sa mort, je l'ai été à rendre des soins à M. le duc avec qui j'ai été à la campagne, d'où je ne suis revenu qu'hier. Je n'ai pas retrouvé votre lettre, mais je me souviens que vous désiriez avoir des nouvelles de M. Cassas. Je n'ai pu voir encore M. le duc de Chabot, mais je le verrai, et j'aurai grand soin de vous mander ce que j'apprendrai : je sais qu'il devait revenir. Il se sera peut-être arrêté pour terminer son portefeuille; je m'en informerai. Ce que vous me mandez de M. l'abbé de Reyrac[1] me fait bien de la peine. Mais les soins et le régime ne pourraient-ils pas faire pour lui ce qu'ils ont fait à mon égard ? car je suis revenu de bien loin. Vous ne me parlez pas de votre santé; je suppose qu'elle est bonne: ménagez-la pour vos amis, et soyez bien assuré, je vous prie, que personne ne s'y inté-

[1] Auteur de l'*Hymne au Soleil*.

resse plus véritablement que moi. J'ai plaisir à croire que vous rendez justice à tous les sentiments bien sincères et bien inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. WATELET.

M. et Mme Lecomte me chargent de vous faire mille compliments.

LXXIV.

Paris, ce 29 janvier 1783.

Je n'ai pas négligé, monsieur, les intérêts du neveu de mon respectable ami, M. de Reyrac : j'avais engagé Mme la duchesse d'Emville à parler à plusieurs évêques ; M. de Blois a promis de faire tout ce qu'il pourrait, et je reçois ce billet de Mme la duchesse d'Emville, qui atteste la bonne volonté de ce coadjuteur d'Orléans. Je n'ai rien appris de positif de Cassas. M. de Chabot le croit en Sicile, et est fort mécontent. — Comment vous trouvez-vous depuis votre retour et avec un temps aussi humide ? Il n'y a rien de nouveau dans les arts. Ne viendrez-vous pas au moins voir le salon cet été ? Mme Lecomte espère, si vous venez à Paris, que vous la viendrez voir à son *moulin*. Elle me charge de ses compliments, et vous connaissez, monsieur, mes sentiments sincères et inviolables, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. WATELET.

LXXV.

Paris, 29 juillet 1783.

J'apprends, monsieur, avec la plus grande satisfaction, par Mme la duchesse d'Emville, que M. l'abbé de Reyrac va avoir une pension de 1,200 fr. On me prie de ne point en parler encore, parce que le coadjuteur veut avoir le plaisir d'annoncer cette bonne nouvelle : mais comme c'est vous qui m'avez mis à portée d'intéresser Mme la duchesse, et qu'elle a mis à cette bienfaisance toute la bonne grâce nécessaire au succès, je ne crois pas être indiscret, en vous faisant jouir des succès de l'intérêt que vous avez mérité.

J'ai un plaisir à vous demander à mon tour pour Mme Lecomte, qui vous prie d'agréer toutes ses amitiés bien sincères ; elle voudrait avoir cet automne une douzaine de cerisiers, qu'on tire d'Orléans et qu'elle a vus chez M. de Verdun son voisin. Ce sont des cerisiers qui viennent en buisson, qu'on taille en vase comme certains pommiers, et dont les cerises sont très-bonnes. Faites-nous le plaisir de prendre quelques informations et de me les communiquer. Certainement M. de Verdun les a tirés d'Orléans.

Ne viendrez-vous pas voir notre salon ? Je le souhaite, parce que nous aurions le plaisir de vous embrasser. En attendant, je vous prie d'agréer tous nos sentiments, et l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. WATELET.

LXXVI.

Paris, ce 24 mars 1784.

Je n'ai pas répondu, monsieur, à votre dernière lettre que j'ai reçue il y a déjà plusieurs semaines. Il faut que vous excusiez un infirme, que le grand froid avait engourdi et qui a craché du sang encore deux petites fois cet hiver. Vous me parliez principalement de Cassas, et j'avais fait ce que vous me recommandiez relativement à son père. Depuis ce temps, il s'est passé un changement dans son sort. Il va avec M. le comte de Choiseul-Gouffier, qui est nommé ambassadeur à Constantinople. M. de Chabot m'a paru peiné du désir extrême que Cassas a eu pour faire ce voyage, et puis de son escapade de la Sicile; enfin, tout est terminé à cet égard. M. de Chabot ne continue pas sa pension, mais il l'a recommandé lui-même à M. de Gouffier; cependant, comme j'ai eu l'occasion de voir M. le comte de Gouffier à ce sujet, je lui ai parlé du père de Cassas, et il m'a dit expressément que, dans l'arrangement qu'il ferait avec Cassas, il lui destinerait le tiers de son traitement et le lui laisserait toucher. Ainsi ce que vous souhaitiez justement sera exécuté. Je crois que Cassas, avant de partir, va même aller voir ses parents. Peut-être vous a-t-il raconté tout cela; en tout cas, vous voilà au courant.

Je vous prierai, à mon tour, de vouloir bien offrir vos bons offices à un principal acteur de la comédie italienne, qui va passer la quinzaine à Orléans

avec sa femme, pour y jouer. Il se nomme Granger; il a beaucoup de talent, est fort honnête, a de l'esprit, et vous me ferez plaisir si vous avez occasion de lui marquer de la bonne volonté et l'intérêt que je prends à lui. — Comment va votre santé? N'avez-vous pas été incommodé de ce rude hiver? Avez-vous pu dessiner par le froid qu'il a fait? Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, sans m'en vouloir de mes négligences, mes sentiments en sont incapables, et je vous prie d'agréer l'assurance bien sincère et bien inviolable, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

WATELET.

M. et Mme Lecomte, qui se portent fort bien, m'ont prié de vous faire mille amitiés bien sincères.

CASSAS[1] A DESFRICHES.

LXXVII.

Copie de la description faite par Cassas de l'éruption du mont Vésuve du 8 août 1779, que j'ai extraite d'après son journal[2].

De Naples, 8 août 1779.

L'éruption du dimanche au soir 8 de ce mois, est la moins désastreuse de celles qui sont célèbres, mais en même temps la plus magnifique. Une colonne de feu, ayant pour base la montagne au milieu de sa hauteur, et s'élevant, suivant M. Hamilton, à plus de onze mille pieds (mais que je ne trouve pas plus de mille à onze cents toises), paraissait menacer tout l'horizon d'un embrasement inévitable, lorsqu'un nuage noir s'élança de la bouche du volcan, s'éleva presque aussi haut que la colonne, et, gagnant en largeur la cinquième partie de l'horizon, rendait, en se développant, des éclairs de tous les points. Ce nuage noir avait sa direction sur Naples, et menaçait de l'ensevelir sous la cendre dont il était formé et de la détruire par la foudre qu'il lançait. Je voyais le tout de Capo di Monte, et j'eus, comme tout le monde, un instant de frayeur. Il

[1] Peintre et dessinateur. Ses lettres à Desfriches font bien connaître sa vie et ses ouvrages. — Voyez à l'appendice.
[2] Note de Desfriches.

était neuf heures du soir, et le ciel de la sérénité la plus pure. Après un quart d'heure, le nuage se détourna sur la plaine de Nola, et, à neuf heures et demie, la colonne diminua sensiblement et se réduisit à ce qu'elle avait été les jours précédents, à un jet de sept à huit toises apparentes. Le lendemain, depuis midi jusqu'à une heure, il y eut encore beaucoup de fumée et de pierres lancées ; mais l'éclat du soleil nous déroba la beauté du spectacle en en diminuant l'horreur. M. Hamilton me disait que cette éruption est unique par la hauteur et la largeur de la colonne perpendiculaire, où l'on voyait deux lignes bien marquées de lave et de pierres montantes et descendantes, pour remonter encore. Je sens en vous écrivant, monsieur, combien il est impossible de vous la peindre ; rien dans l'histoire n'en peut donner l'idée que les merveilles du mont Sinaï.

Je vous fais part de la consternation publique et de ses effets, qui furent pour le roi la fuite la plus prompte à Pausilippe, pour mettre la mer entre le volcan et lui. Les spectacles furent fermés, les portes des églises enfoncées par la population, pour en retirer les reliques pour les porter en procession. L'on voulait saint Janvier ; deux cent mille lazaroni vinrent le demander au roi, qui eut grand'peur, et les renvoya à l'archevêque. Celui-ci, dont on brûlait la porte, haranguait par la fenêtre, envoyait au roi, qui lui faisait dire de faire comme il pourrait ; l'on mettait en attendant le feu à la porte

de la cathédrale pour en tirer saint Janvier et le porter en procession. Les grands seigneurs haranguaient, et tout le monde avait perdu la tête, lorsque le Père Rocque, dont il n'est pas que vous n'ayez entendu parler à Naples, arriva, se fit ouvrir les portes de l'église, et, montant sur le premier banc, fit voir un grand crucifix d'une main et un bâton noueux de l'autre : « Mes amis, leur dit-il, vous voulez la procession de saint Janvier et vous courez toute la nuit pour piller, voler, assassiner à votre ordinaire. Mais demain, pendant le jour, elle se fera avec la pompe due à votre grand saint protecteur. Vous voulez porter à présent saint Janvier avec les torches neuves que vous avez volées. » Et cela était vrai : ce furent ses derniers termes, et bientôt tous répétèrent : « *Ha ragione!* » Alors il déclara qu'il excommunierait tous ceux qui ne se retireraient pas chez eux ; et comme on ne le faisait pas assez vite à son gré, le voilà qui s'élance à travers la foule, frappe du Christ et du bâton. Ces loups devinrent agneaux et vinrent baiser sa robe. Bientôt, resté seul, il ferma l'église, et chacun se retira paisiblement chantant les Litanies. Ce vacarme dura toute la nuit, et à chaque instant il augmentait par tous les habitants de Portici et de tous les autres villages qui s'enfuirent à Naples en chemise. Cependant le dommage n'a pas été considérable.

J'ai été, deux jours après, faire le tour du Vésuve; les toits étaient couverts de lave de la grosseur

d'une noisette. J'ai suivi les traces de ce ravage jusqu'à Nola, j'ai été le premier avec M. Delalande à oser m'en approcher. Nous avons trouvé quelques toits de maisons enfoncés ; à Torre del Greco, les habitants en fuite, et à Nola, à neuf milles du Vésuve, les toits étaient couverts de lave en grains de la grosseur d'une noisette ; mais aucun n'a été enfoncé. A un mille et demi plus loin, il y avait encore du *rapilla* à la hauteur de quatre à cinq pieds. Le nuage noir a brûlé à cette distance quelques arbres, vignes et maïs. De Capo di Monte, j'avais vu le nuage toujours s'étendant en mettant le feu, par ses éclairs et les cendres, à la ligne qu'il parcourait. Il s'est vérifié qu'il a porté quelques petites pierres à quarante-quatre milles. Il faut remarquer qu'il n'y a pas eu de ruisseau de lave ; celle qui formait, avec les rochers, la colonne de feu, est presque toute retombée dans le gouffre. Il n'y a pas de quoi nous tranquilliser tout à fait. Enfin, il n'y en eut pas ce jour-là, et avec ce qui est sorti par le nuage, cela fait un vide, et la lave intérieure ne peut pas encore s'élancer par la bouche ; il faut espérer que cela viendra. Je suis presque sûr qu'il n'y aura rien de plus beau que la colonne combinée du 8.

J'avais oublié de vous dire que le nuage avait d'abord embrasé la *Somma*, et consumé les bois qui y étaient et tout ce qu'il y avait de combustible.

LXXVIII.

Au château de la Roche-Guyon, 2 décembre 1783.

MONSIEUR,

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, j'y ai resté quelques jours de plus pour y examiner le salon, après quoi j'ai reparti pour rejoindre M. le Duc au château du Val, qui a été bien fâché, à ce qu'il m'a dit, que vous n'ayez pas pu lui faire une petite visite. Je continue toujours de dessiner avec Mme la duchesse de la Rochefoucault, qui continue aussi de faire des progrès ; on me paraît satisfait de ma manière d'enseigner et du zèle que je mets auprès de M. Charles, qui n'a pas les mêmes dispositions de madame sa sœur.

M. le Duc me traite toujours avec les mêmes bontés et la même amitié que vous lui connaissez pour moi; il me fait aussi la même pension de 1,200 francs, et me laisse libre de mon temps, que j'emploie à la peinture et à mes dessins d'Istrie et de Dalmatie qu'on me conseille de graver cet hiver[1]. Je viens de faire un petit dessin de la Sicile pour M. l'abbé de Saint-Non, qu'il m'a payé six louis. Je dois encore lui en faire d'autres du même ouvrage et qui doivent être gravés.

Je viens de recevoir à l'instant des lettres de Trieste et de Vienne, qui m'annoncent l'arrivée de

[1] Cassas avait fait, en 1782, le *Voyage d'Istrie et de Dalmatie*, qui a été gravé. — Voyez cet ouvrage in-folio au cabinet des estampes.

mes dessins par M. le baron de Breteuil, qui s'en est chargé. Le gouverneur de Trieste m'écrit qu'on a été très-satisfait de mes dessins à la Cour, et que l'on s'est décidé sur le champ de les faire graver à Paris; on désire que je me charge du choix de l'artiste, et de faire avec lui tous les arrangements nécessaires pour le prix des trois planches, du temps qu'il demandera, et des avances qu'il voudra qu'on lui fasse. Tout cela va m'occuper beaucoup et me donner de l'embarras, surtout pour trouver un bon graveur de marine, de figures et de paysages.

Je pars à la fin de cette semaine pour Paris. J'ai passé ici trois mois fort agréablement; il ne me restait que le désir d'avoir l'honneur de vous voir à Orléans; mais je n'aurais jamais obtenu un congé de quinze jours : c'est remis à un autre temps, si vous voulez bien me le permettre.

Présentez, je vous prie, monsieur, à Mme Desfriches et à M. Soyer, mes sentiments de respect et de reconnaissance.

Je me propose, en arrivant à Paris, d'avoir l'honneur de présenter mes hommages à M. et à Mme de Limay.

Je suis avec le plus profond respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : L.-F. Cassas.

Le goût que le public témoigne pour les voyages et pour les arts m'a fait désirer de publier les ruines de Palmyre et de Balbeck; elles sont déjà connues par l'ouvrage des Anglais[1] qui seuls les ont dessinées avant moi. Mais, en rendant toute justice à leurs opérations, j'ose cependant me flatter que le résultat des miennes ne paraîtra point inutile, et qu'on y trouvera un grand nombre d'objets qui avaient échappé à ces savants voyageurs.

M. l'ambassadeur me permet, non-seulement cette publication, mais il fait avec moi un de ces marchés qui lui sont familiers; il pourvoit à tous mes besoins, et il me prête les fonds nécessaires à une entreprise si dispendieuse; à cette condition, que tous les risques en seront contre lui, et tous les avantages pour moi. Ces deux ouvrages seront du même format que le voyage pittoresque de la Grèce, et vous devez être bien sûr que l'exécution en sera parfaitement soignée.

J'espère, monsieur, avoir l'avantage de vous voir au mois d'octobre, et de vous renouveler les assurances de l'attachement et de la reconnaissance la plus parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

[1] Il veut parler des voyages et des dessins d'Hamilton, cités dans les lettres de Winckelmann.

seul-Gouffier, l'amateur le plus zélé pour les beaux-arts, qui réunit à beaucoup de connaissances et de goût un talent agréable ; il dessine dans votre genre avec beaucoup d'intelligence, mais personne n'y réussira comme M. Desfriches.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur et élève.

L.-F. Cassas.

LXXX.

Juin 1784.

État des dessins que le sieur Cassas a laissés à Paris, dans sa chambre, chez M. le comte de Choiseul, rue Pagevin, n° 17, en partant de Paris, en 1784, pour se rendre à Marseille, lorsque M. de Choiseul y passerait pour s'en aller à son embassade de Constantinople.

Voyage de Paris à Lyon	10	dessins.
Gênes et les environs	34	
De Genève à Turin par le mont Cenis .	26	
De Turin à Rome	16	
Nicovaro, Riéti, environs de Rome . .	16	
Lac de Bracciano	12	
Tivoli et environs	62	
Voyage des Apennins et à Cava . . .	8	
Voyage de Palestrine, Albano, Nemi, etc .	58	
Terni, Spolette, etc.	32	
Venise, Vérone, lac Majeur	33	
Voyage de Trieste	16	
Terracine	7	
Capoue, voyage à Caserte	6	
Voyage de Pœstum	11	
Naples, Pouzzoles, etc.	40	
Voyage de toute la Sicile	75	
Voyage de la Grande-Grèce	13	
	475	dessins.

LXXXI.

De Constantinople, le 24 octobre 1784.

MONSIEUR,

Je n'ai point pris la liberté de vous écrire à mon arrivée à Constantinople; j'y ai été surpris d'une fièvre assez violente dont je suis quitte à présent et prêt à recommencer de nouvelles courses. Voici une petite relation abrégée de mon voyage, car il faut bien qu'un voyageur parle de ce qu'il voit.

Après avoir passé quelque temps chez mon frère, je me suis rendu à Marseille, où j'appris en arrivant qu'on avait fait des rapports désavantageux à M. de Choiseul; on lui avait noirci l'imagination de tout ce qui pouvait me rendre coupable auprès de lui, et surtout que j'avais le projet de faire graver mes ouvrages avant ceux de M. de Choiseul, et que cela lui serait très-nuisible, et ensuite on a ajouté que je m'étais plaint du traitement qu'il me faisait, et que je ne ferais rien pour lui, et autres choses semblables. Enfin, je me suis justifié de manière à ne plus laisser de doute sur ma conduite et sur la fausseté de tous les discours qu'on lui avait tenus à mon égard : il a paru lui-même fâché d'avoir ajouté trop de foi à ce qu'on lui a dit, et que ce ne pouvait être que des jaloux du plaisir que je me promettais dans ce voyage, qui aient été capables de faire de pareils discours. Je me suis mis au-dessus de tous ces

vous oubliera pas, et me charge de vous faire ses compliments.

L.-F. Cassas.

M. l'ambassadeur approuve que je la fasse inscrire telle qu'elle est, vous étant adressée.

LCII.

Constantinople, 10 octobre 1786.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a environ deux mois, et sous la même enveloppe une autre que je vous adressais et que je vous priais de faire insérer dans le *Journal de Paris* et dans le *Mercure*, pour prévenir le public du projet de M. l'ambassadeur, qui doit faire les avances des frais de gravure pour mettre au jour mon *Voyage de Palmyre et Balbeck*. Je vous annonçais mon retour en France au commencement de l'hiver; mais je crois que ce ne sera qu'au printemps, et voici pourquoi : M. le comte de Dillon, qui vous connaît, arrive de l'Égypte et de l'Arabie; il est ici depuis quelque temps et doit partir pour Varsovie et Pétersbourg et revenir par Vienne. Je suis au moment de mon départ, et, au lieu d'aller tout droit par l'Allemagne, je suis tenté d'aller par la Russie, et de profiter d'une occasion favorable d'un seigneur qui a de l'estime et de l'amitié pour moi, et avec le consentement de M. l'ambassadeur, qui a toujours d'excellents procédés pour moi. Je viens de faire un petit voyage de la Troade qui a eu le plus grand succès et dont je viens de finir la carte, qui sera gravée cet hiver. Je suis extrêmement occupé à faire des calques de mes dessins en cas d'événement, et je pars dans dix jours au plus tard. J'es-

père que je serai assez heureux pour trouver de vos nouvelles à mon passage à Vienne (poste restante). Je suis inquiet de votre santé, et la privation de vos lettres m'afflige beaucoup. J'aurai l'honneur de vous écrire de différents endroits de mon voyage, et je suis trop pressé pour entrer dans d'autres détails.

Présentez, je vous prie, tous mes très-humbles respects à Mme Desfriches et M. Soyer, etc.

J'ai eu l'honneur d'écrire à M. de Limay, et je n'en ai pas eu de réponse.

Vous voudrez bien ne pas oublier de donner la lettre que j'ai écrite pour le journal, et M. l'ambassadeur, à qui je l'ai lue, approuve très-fort qu'elle y soit insérée.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite reconnaissance et tout le respect que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

DESFRICHES AU DUC DE ROHAN-CHABOT.

LCIII.

1787.

MONSIEUR LE DUC,

Il y a longtemps que je n'ai eu l'occasion de vous écrire et de vous renouveler les assurances de mon respectueux attachement. Une lettre que je reçois de Cassas me la donne.

En voici la copie : Il me prie de la faire insérer dans le *Journal de Paris;* c'est pour faire connaître au public ce qu'il doit à ses protecteurs, et pour lui annoncer son ouvrage de Palmyre, et il me marque : « M. l'ambassadeur approuve que je la fasse insé- « rer telle qu'elle est, vous étant adressée. »

Je n'ai pas voulu l'envoyer au journaliste sans avoir obtenu votre approbation. Je vous prie de me faire connaître promptement vos intentions pour agir en conséquence. Il me marque de lui adresser ma première lettre chez M. l'ambassadeur de France à Vienne, poste restante.

Je souhaite que la présente vous trouve à Paris en bonne santé, ainsi que Mme la duchesse et tout ce qui vous appartient.

Notre école gratuite de dessin, conduite par M. Bardin, prend la meilleure tournure possible.

Cet établissement me fait un plaisir inexprimable; il est généralement approuvé, et ce commencement me fait espérer les plus heureux succès.

J'attends avec impatience de vos nouvelles, et je suis avec respect,

DESFRICHES.

LCIV.

Rome, le 28 février 1787.

Monsieur[1],

Je suis à Rome depuis quelques jours, et j'ai été assez heureux pour trouver la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; mais celle que vous aviez adressée à Vienne ne m'est point parvenue. Me voilà délivré de toutes mes inquiétudes sur votre santé et sur celle des personnes qui vous intéressent. C'est dans un voyage comme celui que je viens de faire, qu'on sent la privation de ne point recevoir des nouvelles des personnes qu'on chérit. Enfin me voilà rapproché de ma patrie et délivré des griffes des Arabes avec mes portefeuilles. C'est à présent que je sens tout le plaisir d'avoir fait un si beau voyage, qui me rendra heureux le reste de ma vie, et m'assure, par les bonnes dispositions de M. le comte de Choiseul pour moi, une petite fortune, indépendamment de toutes les ressources que je puis espérer de mes ouvrages.

Depuis que je suis ici, je suis si agité et si affecté par l'impression que fait sur moi l'aspect de cette belle ville, joint au plaisir de revoir d'anciens amis, que j'y avais laissés, que je ne puis mettre aucun ordre dans ma conduite ni dans mes idées, et je ne fais autre chose que courir du matin au soir, pour

[1] Cassas à Desfriches.

satisfaire ma curiosité, et pour faire des comparaisons avec tout ce que j'ai vu dans mes voyages. Je vous proteste que je vois Rome avec d'autres yeux et avec plus d'intérêt, que la lecture des auteurs anciens m'affecte davantage, et qu'il est beau d'avoir fait une partie des voyages d'Alexandre, ceux d'Ulysse, et vu tout le pays de la fable, mission que je serais bien fâché de perdre.

Je viens de recevoir des lettres de M. le comte de Choiseul, pleines de bonté et d'attachement pour moi. Il a fait avec mon camarade, l'abbé Chevalier, le voyage de la Troade pour reconnaître toutes nos découvertes.

A propos de ma lettre que je vous prie d'insérer dans les papiers publics, je n'y ai jamais vu de difficulté; et, bien que vous n'ayez pas reçu de réponse de M. le duc de Chabot, rien ne peut le choquer. Ainsi, je vous prie de la faire insérer et de la soumettre à votre jugement et à celui de M. Soyer, si vous n'en trouvez pas le style bon; peut-être bien qu'il y a quelques corrections à faire. L'esprit de jalousie est affreux parmi les artistes, lorsqu'on a quelques succès, et jaloux de mes ouvrages, on a voulu m'ôter la gloire des découvertes de la Troade; et afin que le public n'ignore pas que j'y ai quelque part, je vous prie de faire insérer (sans qu'on sache que c'est de vous ni de moi) que M. Cassas vient de faire avec l'abbé Chevalier, d'après les instructions de M. le comte de Choiseul-Gouffier, le voyage de la Troade; qu'ils en ont levé géométriquement la

carte, et qu'ils ont reconnu la situation de l'ancienne Troie et découvert les sources du Scamandre, jusqu'à présent inconnues, et que les voyageurs avaient placées dans les gorges du mont Ida, à une grande distance de cette ville, ce qui est en contradiction avec Homère; qu'ils ont trouvé près du cap Sigée les tombeaux d'Achille et de Patrocle, et sur le cap Rhétée, celui d'Ajax, découvertes intéressantes dont M. Cassas vient d'envoyer les dessins à Paris, et qui seront gravés dans le second volume du *Voyage pittoresque de la Grèce*.

Je prouverai par ce petit article que j'ai quelque part dans ces découvertes; je crois qu'on est toujours la dupe en se laissant enlever par d'autres ce qu'on a mérité par son travail.

Je vous prie qu'on ne sache pas que cela est de moi, quoiqu'on me l'ait conseillé; mais que ce soit comme une nouvelle que le gazetier aura apprise par un anonyme.

Le courrier me presse, et c'est avec regret que je n'ai plus le temps de m'entretenir avec vous. Mes respects, je vous prie, à Mme Desfriches; je prie M. Soyer de me rappeler au souvenir des personnes que j'ai eu le plaisir de connaître; mes hommages et ma reconnaissance à M. et à Mme de Limay; ce sera pour moi une grande jouissance de retrouver mes effets, grâce aux soins qu'ils ont bien voulu en prendre.

J'espère être à Paris dans le courant de la belle saison, sans savoir rien de positif sur le temps; mais

je sais bien que je ferai une station à Orléans avant d'arriver à Paris.

Je suis, avec toute la reconnaissance et tout le respect que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

LCV.

Rome, 5 mai 1787.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 25 mars, et j'ai vu dans le *Journal de Paris* l'extrait de la lettre qui y est insérée, et que j'avais écrite plutôt pour annoncer au public l'impression de mes ouvrages aux frais de M. l'ambassadeur, ce qui paraissait le flatter beaucoup, de même que de rendre publiques les obligations que je lui dois. Le grand retard paraît toujours refroidir les amateurs et donner le temps aux critiques et aux jaloux de s'exercer à leur aise; car il suffit, comme vous savez, d'avoir quelques succès pour avoir des jaloux.

Je suis bien fâché de ne pouvoir fixer le temps de mon retour à Paris; j'attends des lettres de Constantinople qui doivent le déterminer; et comme M. le comte de Choiseul m'a chargé de quelques commissions ici, et que, d'ailleurs, mes effets n'arrivent pas avec des marbres que je dois faire restaurer, malheureusement cela me retarde dans ce pays-ci. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'aurai de revoir ma patrie, et surtout de rester quelque temps à Orléans. Un autre embarras encore, c'est que les banquiers me font attendre pour l'argent que j'ai à toucher, relativement à différentes emplettes que je fais pour M. l'ambassadeur.

Je suis accueilli de S. Ém. Mgr le cardinal de Bernis d'une manière bien flatteuse et bien encourageante pour moi, sur le succès de mes voyages et le profit que j'en ai tiré. Tout le monde se porte en foule chez moi pour voir mes dessins, et je suis obligé de tenir ma porte fermée à un grand nombre de curieux, surtout de ceux qui sont bien aises de voir pour détruire la moitié d'un ouvrage qui n'a rien de commun souvent avec leurs occupations. Je travaille beaucoup à mettre le géométral de Balbeck au net et à faire différentes vues, afin qu'en arrivant à Paris, j'aie des choses finies à montrer et à pouvoir mettre entre les mains des graveurs. Je suis désolé de ne pouvoir me rendre à Paris pour le Salon, où vous serez sûrement; ce sont les affaires de M. le comte de Choiseul qui me retardent ici. Il m'a écrit qu'il serait peut-être à Orléans à la fin de l'automne, et je m'arrangerai pour y être avant ce temps-là, si cela m'est possible; mais mes effets, qui doivent m'arriver par mer, m'inquiètent beaucoup, car je n'en reçois aucune nouvelle.

Je vous prie de présenter mes hommages respectueux à Mme Desfriches, M. Soyer, et M. et Mme de Limay, et de renouveler toute ma reconnaissance des obligations que je leur dois. Je vous prie en grâce de donner de mes nouvelles à ma famille, et de vouloir bien continuer vos bons offices pour eux. Je suis si accablé d'affaires et de travaux, que je n'ai pas le temps de leur écrire par ce courrier.

J'ai l'honneur d'être, avec respect et la plus sincère reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

LCVI.

Rome, le 22 mai 1787.

MONSIEUR,

Je suis extrêmement affligé des deux articles que j'ai vus dans le *Journal de Paris* : l'un, la copie d'une lettre que je vous ai écrite, et l'autre, l'extrait de celle que je vous ai envoyée de Constantinople pour vous prier de le faire mettre dans les gazettes ; vous saviez qu'elle avait été approuvée de M. le comte de Choiseul, et il ne m'en fallait pas davantage pour ma tranquillité, et M. le duc de Chabot ne pouvait point s'offenser que je rendisse public tout le bien qu'il m'a fait. Vous avez supprimé l'annonce de l'impression de mon voyage, et tout ce que M. l'ambassadeur est disposé de faire pour moi ; c'était comme le prospectus de mon ouvrage que j'annonçais. J'en suis d'autant plus fâché que je crains que M. le comte ne soit indisposé contre moi de tous ces changements. Je vais lui écrire pour le prévenir que je n'y ai aucune participation. Je vais envoyer à M. Foucherot la copie de celle que je vous ai écrite, pour qu'elle paraisse dans les gazettes. Toute la grâce que je vous demande c'est de ne plus rien faire mettre dans les papiers publics, et de vouloir bien avoir la bonté de m'excuser auprès de M. l'ambassadeur, si cela est nécessaire, et que c'est sans mon avis que tout cela s'est fait. Vous savez combien j'ai de ménagement

à garder avec ce seigneur, dans un moment surtout où il peut me rendre les plus grands services. Il me marque qu'il sera peut-être à Paris cet automne, mon séjour est allongé ici par un oubli de M. le comte, pour les ordres qu'il avait à donner à ses caissiers, et par mes effets et des marbres que j'attends avec impatience et que je dois faire restaurer ici avant mon départ. Je ne perds pas mon temps ici, je travaille au géométral de Palmyre, afin d'avoir à occuper les graveurs, à mon arrivée à Paris, aux grandes vues des principaux endroits que j'ai dessinées dans mon voyage.

Lorsque vous irez à Paris, je vous prie de voir M. Mathieu, et le prier de vous donner de ma part une épreuve de sa gravure, d'après mon dessin de Spalatro; on dit qu'elle est charmante. Je viens de recevoir aussi deux épreuves de mon ouvrage de Palmyre, que M. l'ambassadeur a déjà fait graver. Vous savez, monsieur, combien il est difficile de vivre auprès des grands; la moindre faute leur fait oublier dix ans de la conduite la plus régulière, et par un enchaînement d'affaires et d'événements, je ne puis me passer d'eux, ni avoir encore toute la liberté que je désire depuis si longtemps.

Si M. Foucherot oubliait de faire insérer la lettre que je vous ai envoyée, surtout telle que je l'ai écrite, je vous prie de vouloir bien nous en informer et la faire mettre dans les gazettes, parce qu'elles sont plus connues dans les pays étrangers que le journal. L'annonce de mon ouvrage est né-

cessaire, afin qu'on sache qu'il doit paraître incessamment, et que d'autres ne le fassent pas avant moi. C'est une grâce que vous pouvez me rendre aisément, et que je vous priai de faire tout de suite lorsque j'étais à Constantinople.

Je serais bien aise que vous sacrifiiez un moment pour me donner de vos nouvelles ; vous savez combien elles me sont précieuses, et que je vous regarde non-seulement comme mon bienfaiteur, mais comme mon père, à qui je dois tout, et l'assistance que vous rendez à ma famille en est une nouvelle preuve.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de M. Soyer et de Mme Desfriches, et tous mes hommages respectueux à M. et Mme de Limay, et combien je serais heureux d'avoir l'honneur de leur faire ma cour, s'ils veulent bien m'en donner la permission.

Je suis, avec respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. CASSAS.

LCVII.

Rome, le 8 juillet 1787.

MONSIEUR,

Ne m'en voulez pas, si j'ai pris vivement et avec inquiétude les changements que vous avez cru nécessaires à la lettre que je vous avais prié de mettre dans les papiers publics; elle avait été approuvée, comme j'avais eu l'honneur de vous le dire, et c'était ce qui me faisait désirer qu'il n'y eût aucun changement. Dans ma seconde lettre, je m'alarmais davantage, parce qu'on m'écrivit alors de Paris que tout cela déplaisait beaucoup à l'ambassadeur. Je sais, par expérience, combien les grands sont susceptibles, et que la plus légère faute leur fait oublier dix années de conduite régulière et sans caprice; au reste, tout est fini, et je vous en fais tous mes remercîments.

Je suis bien fâché de ne pouvoir pas fixer l'époque de mon retour en France, parce que je suis chargé de beaucoup d'affaires relativement aux projets de M. le comte de Choiseul, et mes effets qui n'arrivent point me laissent dans une grande inquiétude, d'autant plus que j'y ai des choses curieuses que j'ai recueillies dans toutes mes courses. Fort heureusement que j'ai porté avec moi tous mes dessins. Je suis toujours occupé à mettre au net beaucoup de géométrals, parce que j'ai plusieurs personnes qui m'aident à laver et à finir, de manière que j'aurai

beaucoup de choses finies à mon arrivée pour distribuer aux graveurs. Vous verrez chez M. Mathieu mes dessins de la *Troade*, qu'il doit graver en partie. Je suis bien charmé que ce soit entre ses mains, car je fais grand cas de son talent et de son personnel. Rappelez-moi à Paris aux personnes de ma connaissance, et exprimez-leur mon regret de ne pouvoir encore habiter parmi elles. Je vous parle dans toutes mes lettres du séjour que je dois faire à Orléans, parce que j'y pense toujours, et que rien ne me sera plus agréable que de vous trouver en bonne santé et de causer avec vous et vos amis, à qui je vous prie de présenter tous mes hommages respectueux, surtout à M. Soyer et à Mme Desfriches, qui m'a toujours traité avec tant de bonté. J'ai fait part à M. le comte de Choiseul de toutes vos belles qualités qui ne lui étaient pas assez connues, et tout ce que vous faites pour moi.

Le désir de jouir d'une association qui m'est si honorable[1], fait que je ne regarde pas ce qu'il doit m'en coûter pour recevoir la patente que vous me promettez. Au reste, M. le chevalier Lorimier, qui peint comme un ange, et dont vous serez enchanté de connaître les talents (car il connaît les vôtres), se chargera avec plaisir de ce que vous lui donnerez pour moi. M. Foucherot, qui doit lui remettre aussi un livre du *Voyage de Wood*, vous indiquera son

[1] Celle de membre de l'Académie ou École de peinture et dessin, établie à Orléans par Desfriches.

adresse ; il revient à Rome après avoir vu le Salon.

Je suis avec respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

XCVIII.

Rome, le 18 juillet 1787.

MONSIEUR,

Mes craintes étaient bien fondées sur l'effet que mes lettres produiraient; j'en ai reçu de grands reproches de M. l'ambassadeur, qui est très-fâché qu'elles aient paru dans les papiers publics : une grande grâce que je vous demande, et c'est un service important, qu'on sache que tout cela s'est fait sans ma participation; comme il est très-vrai que ce n'est pas moi qui ai fait tous les changements que vous avez cru nécessaires; et surtout qu'on sache que ce n'est pas moi qui ai fait mettre l'article des découvertes de la Troade dans les journaux, ce qui me ferait passer pour avoir trop d'amour-propre et peu de délicatesse envers M. l'ambassadeur qui doit avoir tout l'honneur de ce travail. Je sais qu'il ne me le pardonnerait jamais. Je vous supplie donc d'assurer à M. Foucherot et à M. l'abbé de Périgord, que je n'y suis pour rien et que tout s'est fait à mon insu. Vous savez, monsieur, combien j'ai besoin de ménagements auprès de M. le comte de Choiseul, et combien les grands sont susceptibles des moindres fautes de leurs inférieurs. Je vous prie d'en témoigner tout mon regret à M. l'abbé de Périgord, qui est l'intime de M. l'ambassadeur, et lui dire combien je suis affligé que mon nom ait paru

dans les découvertes de Troie, et que j'ai rougi de le voir tout entier dans les journaux, et par réflexion j'en ai eu véritablement de la peine.

Je vous prie de faire part de tout cela à M. de Limay, en lui présentant, et à Mme de Limay, tous mes hommages respectueux et ma sincère reconnaissance de leurs bontés pour moi.

Que je serais heureux de voir le Salon! Je ne puis rien vous dire encore sur mon retour; je suis retenu par mes effets qui ne m'arrivent pas; je travaille beaucoup afin d'avoir de l'ouvrage à distribuer aux graveurs; mon retour dépend aussi des lettres que je recevrai de Constantinople.

Je serais bien aise que vous voyez M. Mathieu; il grave d'après mes dessins, ainsi que MM. Née et Vavin.

Je vous prie de présenter tous mes respects à M. Soyer et à Mme Desfriches, et combien je suis sensible à leurs souvenirs, et enfin mille choses honnêtes aux personnes qui ont la bonté de se ressouvenir de moi.

Je suis, avec beaucoup de respect et une parfaite reconnaissance, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

XCIX.

Rome, le 18 septembre 1787.

Monsieur,

Je suis dans la plus grande inquiétude de ne point recevoir de vos nouvelles, depuis la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 8 juin. J'ai eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois, comme vous avez bien voulu me le permettre. Je croyais avoir le bonheur de vous voir cet automne, mais cela est encore bien incertain ; cela dépend des lettres que je recevrai de Constantinople et de mes effets que j'attends toujours. Combien je suis heureux de n'avoir pas exposé mes dessins sur un élément aussi dangereux, car je désespère absolument, et la perte du vaisseau paraît certaine.

Le peu de dissipation de cette ville et les belles choses que l'on y admire, sont un grand encouragement pour les artistes, de manière que je travaille beaucoup ici et que j'aurai beaucoup de choses de finies pour occuper un bon nombre de graveurs à mon arrivée à Paris. Tous les troubles de la France doivent donner beaucoup d'inquiétude, et je crains bien que cela n'influe sur les beaux-arts.

Je pars demain pour Naples, autant par dissipation que par curiosité; j'y ferai peu de séjour, et mon adresse sera toujours la même, parce qu'on me fera passer mes lettres.

Je vous prie de présenter mes hommages respectueux à Mme Desfriches et à M. Soyer; de même qu'à M. et Mme de Limay. Rien ne me flatte davantage que de mériter la continuation de leurs bontés et de l'estime qu'ils veulent bien avoir pour moi. Je vous prie de me rappeler aussi au souvenir des personnes que j'ai eu l'honneur de connaître à Orléans.

Je ne vous répète point, monsieur, tout ce que je vous dois, crainte de vous importuner ou d'offenser votre délicatesse.

Je suis avec beaucoup de respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

C.

Rome, 5 décembre 1787.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre à Naples, et je ne pouvais en recevoir de plus agréable et de plus satisfaisante, depuis si longtemps que je désirais apprendre des nouvelles de votre santé et de celles des personnes qui vous intéressent. Je suis de retour ici depuis quelques jours, où je vais reprendre mes occupations; et mon voyage de Naples n'a été uniquement qu'un objet de dissipation; j'y ai reçu l'accueil le plus flatteur des personnes à qui j'étais recommandé. Je commence à jouir du fruit de nos voyages du côté des agréments que j'en retire; et, quant aux profits que j'en espère, vous savez ce que M. le comte de Choiseul veut bien faire pour moi. Il fournit tous les frais, qui seront considérables, pour mettre au jour mon ouvrage de *Palmyre et Balbeck*. Ses dépenses remboursées, tout le reste est à mon profit; j'en ai des promesses bien affirmatives pour ma tranquillité, et je me livre entièrement à mettre au net ce long travail, afin qu'arrivant à Paris, j'aie de quoi occuper un grand nombre de graveurs.

Ma porte est fermée tous les jours à un grand nombre d'artistes et d'amateurs que la curiosité attire chez moi de plus en plus, à mesure que je pro-

duis de nouvelles choses ; je ne puis refuser à quelques-uns, et cela me fait perdre quelques matinées ; je voudrais qu'on parlât moins de moi et de mes ouvrages, cela me serait plus commode ; mais cependant, au milieu de tout cela, mon amour-propre en est flatté, et cela me sert d'encouragement dans mon travail ; d'ailleurs, je compte pour quelque chose d'avoir été assez heureux pour satisfaire ma passion des voyages, et de compter dix années de jouissances successives. Je ne cherehe pas ici à gagner de l'argent, quoiqu'il me serait nécessaire d'en gagner beaucoup, mais je ne veux pas m'éloigner de mon objet.

Finalement, tous mes effets sont arrivés à Livourne, mais le bâtiment a souffert des avaries considérables qu'il faudra répartir sur tout son chargement ; ils ne sont pas encore arrivés à Rome.

Je suis étonné que M. Foucherot vous aît dit que je pouvais disposer de l'argent que M. le comte de Choiseul me confie : il est destiné à lui faire des emplettes d'objets de curiosité qu'il laisse à ma disposition, et je suis trop flatté de la confiance qu'il met en moi pour m'en servir à des choses qui ne leur sont pas relatives, sans en avoir des ordres. Cependant, je prends sur cette somme, qui est augmentée depuis peu, de quoi fournir commodément à tout ce qui m'est nécessaire et relatif à mes ouvrages ; et mon séjour à Rome n'en retarde la publication que par les commissions dont je suis

chargé, car je brûle d'impatience d'arriver à Orléans et à Paris. Ce qui m'inquiète au sujet de mon ouvrage, c'est la longueur des gravures, et la difficulté de traiter avec les graveurs qui sont horriblement chers. Ce ne sera donc qu'au bout de trois ou quatre ans, que je pourrai retirer le profit que j'en attends. Il est vrai que, pendant ce temps, M. le comte s'est engagé à me donner quinze cents livres de pension, jusqu'au moment que je me serai fait des rentes du produit de cet ouvrage; mais, indépendamment de cela, je pourrai gagner, quand j'en trouverai l'occasion. Mon désir est d'arriver à Paris, de m'y marier le plus tôt que je pourrai, et mettre pour toujours fin à mes courses et m'occuper, le reste de ma vie, d'un art qui en fait tout le bonheur, auprès d'une femme qui ajoutera encore à ma félicité. Il faut qu'un honnête homme finisse comme cela, et la vie de garçon commence à m'ennuyer : c'est une fortune, qui n'est pas encore faite, qui met des entraves à ce beau projet; l'on ne se marie plus que par convenance et égalité de biens. Je sens que la fantaisie des voyages me reprendrait encore si je ne me fixe pas tout de suite par des liens auprès d'une épouse, que je chercherai à rendre heureuse le plus qu'il me sera possible. Voilà, monsieur, quels sont mes projets et mes espérances : toutes vos réflexions là-dessus me seront très-intéressantes. Je vous regarde comme mon bienfaiteur, et enfin, par vos bontés infinies, comme un père dont je ne serai pas indigne d'être le fils par les qua-

lités du cœur, et par le respect et toute la reconnaissance dont je suis pénétré.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent que vous le pourrez, et me faire part de vos conseils. En attendant, je suis, avec respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

Tous mes hommages respectueux à M[me] Desfriches, à M. Soyer, etc., etc.

CI.

Rome, 2 janvier 1788.

Monsieur,

..... Tous mes effets et les marbres sont arrivés, et il est nécessaire que je sois ici pour les faire restaurer, de manière que je suis fort occupé, et que j'avance beaucoup de choses, parce que je me fais aider pour tout ce qui est architecture, dont j'ai fait des découvertes intéressantes relativement à cet art.

Mes très-humbles hommages à Mme Desfriches et M. Soyer. Un de mes devoirs, au renouvellement de cette année, est de vous souhaiter une longue santé, et tout le bonheur que vous méritez. Mes souhaits sont les mêmes pour toutes les personnes qui vous intéressent. Je vous demande aussi la continuation de vos bontés et de votre amitié dont je me rendrai digne, je vous prie de ne pas m'oublier auprès de M. et de Mme de Limay, et combien je leur suis dévoué et combien je suis pénétré de votre indulgence pour moi, et de leurs bontés infinies.

Je suis bien sincèrement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CII.

Rome, 25 mars 1788.

Monsieur,

Il y a plus de cinq semaines que j'ai eu l'honneur de vous écrire après avoir fait réponse à la lettre de M. le curé de Meslay. J'ai pris la liberté de vous écrire plusieurs lettres; entre autres, celle dans laquelle j'avais inséré une lettre de change payable à vue sur Paris, de 300 livres, monnaie de France, pour le soulagement de ma famille. C'est tout ce qu'il m'a été possible de faire pour elle, et je me tranquillise toujours sur vos bontés infinies, jusqu'à ce que je sois de retour à Paris pour vous en témoigner toute ma reconnaissance.

Comme j'ai acquitté et payé ici cette lettre de change, je désirerais bien savoir si vous l'avez reçue, ou si vous en avez reçu le montant. J'ai une crainte que cette lettre de change soit égarée; c'est que je n'ai pas le bonheur, depuis très-longtemps, de recevoir de vos nouvelles, et que je suis très-inquiet de votre santé et de celle des personnes qui vous intéressent. Je vous demande donc en grâce, monsieur, de vouloir m'en donner, car personne ne peut vous avoir plus d'obligation que moi, ni prendre un plus grand intérêt à tout ce qui peut contribuer à votre félicité. Je vous prie de présenter mes hommages respectueux à Mme Desfriches et à M. Soyer. Le courrier me presse, et je ne puis avoir l'honneur de

m'entretenir plus longtemps avec vous qui êtes mon plus zélé protecteur.

Mes affaires vont toujours bien, mes voyages multiplient mes jouissances, sans rien ajouter encore à ma fortune. J'ai seulement l'espérance d'un sort heureux à l'avenir, lorsque mes travaux seront au jour. Je me fais aider ici par des jeunes gens intelligents pour le *Géométral de Palmyre*, de manière que j'arriverai à Paris avec beaucoup de choses finies.

Je suis avec respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CIII.

Rome, le 13 juin 1788.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre du 29 avril que vous avez eu la bonté de m'écrire; mais je n'ai pas reçu celle qui m'annonçait la réception de ma lettre de change; je n'en avais nulle inquiétude, mais bien de votre santé dont je n'avais pas reçu de nouvelles depuis très-longtemps.

J'avais supposé que ma première lettre de change était perdue, ce qui m'avait déterminé à en faire une seconde, adressée à M. de Limay, sans trop savoir pourquoi, parce qu'elle était à votre ordre. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, et je vais m'empresser de lui répondre pour me rappeler à son souvenir, et le complimenter sur sa nouvelle décoration qu'il mérite à si juste titre.

J'ai un millier de compliments à vous faire de la part de M. Ménageot [1]; je le vois tous les dimanches au dîner de Mgr le cardinal de Bernis, et nous parlons souvent de vos belles qualités et de votre charmant talent; il m'a dit que vous avez eu la bonté de lui parler de moi avec beaucoup d'intérêt chez Mme Lebrun. Je vous remercie bien de m'avoir procuré sa connaissance; il est extrêmement aimable,

[1] Directeur de l'Académie de France à Rome.

plein de politesse et d'usage, et on se loue infiniment de sa conduite avec les jeunes gens.

Il m'est absolument impossible de fixer mon retour à Paris par un enchaînement d'affaires qui me retiennent ici. Je poursuis un gueux de banquier sur lequel j'avais un crédit de dix mille livres, je n'en ai pu arracher que la moitié; il a reçu le total de cette somme qu'il a dissipée entièrement; cela me jette dans la chicane et dans des frais qui seront peut-être considérables, surtout dans un pays où la justice est si mal rendue.

J'ai reçu de Constantinople une grande quantité de marbres de différentes espèces, pour les mettre en œuvre, et M le comte de Choiseul s'en rapporte absolument à mon goût pour l'emploi que j'en ferai. Je tiens un compte exact de toutes mes dépenses, afin de ne mériter aucuns reproches, et la confiance qu'il met en moi mérite bien que je me conduise avec toute la probité possible, et je me suis toujours piqué d'une fidélité à toute épreuve dans le maniement de son argent dans mes longs et dispendieux voyages. Il m'a porté dernièrement mon crédit à 50,000 livres fournies, et je ne puis guère partir d'ici avant d'avoir terminé une infinité d'objets commencés, et faire restaurer plusieurs statues que j'ai trouvées dans mes voyages et qui demandent absolument ma présence. Je travaille toujours aux dessins de mon ouvrage, et je me fais aider le plus qu'il m'est possible pour la partie de l'architecture. J'espère que tout sera presque fini à mon arrivée, et

alors, si M. de Choiseul a des fonds considérables, je pourrai employer un bon nombre de graveurs que je dirigerai, et je me livrerai alors à faire des tableaux, et enfin à ce qui me paraîtra le plus profitable à l'avancement de ma fortune. Je jouis ici de beaucoup d'agrément et de considération, je me retire même des sociétés, afin d'être plus livré à mes travaux.

Je n'ai aucun arrangement par écrit avec M. le comte de Choiseul; je lui suis ici fort utile, relativement à ses projets. Mes grands dessins orneront sa galerie, et dans toutes ses lettres, il me donne de grandes espérances : la meilleure de toutes, c'est qu'il fournit tous les fonds pour mon ouvrage, et que, jusqu'à ce qu'il soit au jour, il me donne une pension de 1,500 fr., et libre de mon temps, comme de raison. Nous étions aussi convenus à Marseille, que tous les dessins que je lui ferais, il me les payerait à sa discrétion, et que je m'en rapporterais là-dessus à sa générosité. Voilà nos conventions; enfin telle ou telle chose qu'il arrive, je m'estimerai toujours heureux d'avoir fait un aussi beau voyage.

Je suis très-impatient d'être au moment d'avoir le bonheur de vous voir et de recevoir vos conseils à Orléans; je n'oublie jamais que je vous dois mon existence de m'avoir arraché de Tours, ne sachant que devenir, pour n'avoir décessé d'être heureux depuis le moment que vous vous êtes intéressé à mon sort, et je ne puis pas dire que j'aie eu une perspective fâcheuse. Comme je sais que les choses

du monde n'ont aucune stabilité, je me résigne à tout, et je crains autant que j'espère. Je jouis du présent avec le ménagement nécessaire pour n'en pas avoir de regrets.

Je me suis déterminé à m'embarquer avec mes effets pour Marseille; je passerai par Toulouse, Bordeaux et Orléans.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de Mme Desfriches et de M. Soyer, ainsi que de M. et Mme de Limay, et de leur parler de toute ma reconnaissance.

Je suis avec beaucoup de respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CIV.

Rome, le 1er octobre 1788.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, qui a été retardée par la poste. J'étais alors à Albano, où je dois retourner après-demain pour y jouir des plaisirs de la campagne jusqu'au mois de novembre; d'ailleurs, j'y travaille avec plus de tranquillité, n'étant pas dérangé par une infinité de curieux qui ne font que me faire perdre mon temps. Le bonheur de vous connaître et l'espérance de vous trouver en bonne santé me donnent le plus grand désir de revoir ma patrie et surtout Orléans, où je retrouverai un second père. Toutes vos bontés pour moi et l'intérêt que vous prenez à mon sort m'autorisent à prendre la liberté de vous donner ce titre, qui n'a jamais été mieux mérité. Je fais des vœux au ciel pour votre conservation, afin que je puisse jouir de votre présence, de vos conseils, car j'espère m'arrêter à Orléans avant d'aller à Paris; je brûle d'impatience d'y arriver. Malheureusement, je ne puis abandonner les affaires dont je suis chargé sans manquer à des devoirs que je me suis obligé de remplir. Je laisse agir la critique et la jalousie. Je crois savoir à peu près ce que je vaux, et j'ai acquis assez de philosophie pour me mettre au-dessus de bien des choses qui ne m'affectent plus comme autrefois. J'espère tout, comme

j'ai tout à craindre : la régularité de ma conduite ne me mettra jamais dans le cas de me faire le moindre reproche. J'ai une correspondance avec M. le comte de Choiseul, de manière que je reçois assez souvent de ses nouvelles; il me paraît toujours qu'il a en moi la plus grande confiance, et ses promesses sont les mêmes. D'ailleurs, l'argent que j'ai entre les mains, je puis en disposer pour tout ce qui est relatif à mon voyage : c'est aussi ce que je fais; car je me fais aider dans toutes les choses qui peuvent se faire sous mes yeux, de manière que tous mes dessins, surtout ceux d'architecture, seront finis. Si j'avais trouvé ici de bons graveurs, je les aurais déjà employés; il ne sera peut-être pas impossible que je contracte quelque marché avec un Français que j'emmènerais avec moi à Paris.

Quant à mes effets, qui font partie de mon bonheur, je ne m'en séparerai point; ils m'ont coûté trop de peine, et je profiterai de vos conseils. J'enverrai seulement par mer tous les objets qui appartiennent à M. le comte de Choiseul, ainsi que tous les miens, excepté la caisse de mes dessins, qui me suivra jusqu'à Orléans par terre. Je passerai par Marseille pour y recevoir les effets que j'aurai mis sur mer à l'adresse de M. Guys. Telle chose qui arrive, je serai inséparable de mes ouvrages jusqu'à ce qu'ils soient gravés. Je suis trop heureux à mon gré du beau voyage que j'ai fait, et j'en retire trop d'agrément, pour me priver de mes ouvrages, qui

me rappellent à toute heure du jour les beaux pays que j'ai parcourus. Sans cela, tout me paraîtrait comme un beau songe, s'il ne m'en restait plus que le souvenir; d'ailleurs, en partant de Constantinople, j'ai fait calquer tous les dessins qui doivent être gravés, et que j'avais mis sur un vaisseau avec mes autres effets, mais les originaux m'ont suivi par terre jusqu'à Rome.

J'écrirai incessamment à M. le curé de Meslay; je sais bien que je lui dois beaucoup de remercîments. Je suis paresseux à écrire, mais je ne manquerai pas de lui écrire et le prier de continuer les bons offices auprès de ma mère jusqu'à mon arrivée. Je m'arrangerai de manière à être dans le cas de pouvoir reconnaître tout ce que vous avez fait pour elle, et je vous prie en grâce de vouloir bien continuer vos bontés et vos soins. Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de Mme Desfriches et M. Soyer, et leur présenter mes respectueux hommages, ainsi qu'à M. et Mme de Limay.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus parfaite reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

J'oubliais de vous faire mille compliments de la part de M. Menageot, qui est très-sensible à votre bon souvenir; il se fait aimer de tout le monde par son amabilité. Je le vois souvent chez lui et chez S. Ém. le cardinal de Bernis.

CV.

Rome, 15 décembre 1788.

Monsieur,

J'ai osé prendre sur moi de disposer de trois cents livres tournois sur l'argent que j'ai entre les mains, le motif est trop juste et trop louable pour que j'en reçoive le moindre reproche de M. de Choiseul; vous trouverez ici inclus une lettre de change, payable à mon ordre, de trois cents livres tournois, que vous voudrez bien négocier sur Paris et tirer chez MM. Pache frères et Cie.

Je suis bien fâché de ne pouvoir fixer mon retour de France par un enchaînement d'affaires, relativement à M. le comte de Choiseul, qui me retiennent ici ; ce qui peut me consoler, c'est que je n'y perds pas mon temps et que j'avance beaucoup de choses pour mon ouvrage.

Combien de remercîments, monsieur, n'ai-je pas à vous faire de l'honneur infini que vous me faites en m'associant[1] parmi des personnes d'un aussi grand mérite : c'est pour moi un puissant motif de zèle et d'émulation pour m'en rendre digne par la régularité de ma conduite et par mes faibles talents ; que vos bontés pour moi me servent toujours d'aiguillon et d'encouragement ; combien de droits

[1] Aux membres fondateurs de l'École de peinture d'Orléans.

n'avez-vous pas à ma reconnaissance, ainsi que les personnes qui ont bien voulu contribuer à seconder votre bonne volonté. Je vous prie de leur faire de ma part mes sincères remercîments de la chose du monde qui pouvait me flatter le plus. M. le comte de Lorimier a été très-exact à me remettre cette précieuse patente. Je le vois très-souvent chez M. le cardinal de Bernis, et il me charge de vous témoigner tous ses regrets de n'avoir pas pu vous voir plus souvent, et il est bien aise que je le rappelle à votre souvenir. Il n'est pas moins sensible que je l'ai été à l'espérance flatteuse que vous lui avez donnée d'être un jour un des membres de votre respectable Académie; il en est digne par les talents qu'il acquiert tous les jours, et par son mérite personnel il n'en est pas moins digne encore.

Je vous demande en grâce de présenter tout mon respect et mon sincère dévouement à M. et à Mme de Limay, et rappelez-leur de ma part combien je suis sensible à la continuation de leur bonté pour moi, de me conserver avec tant de soin tous mes portefeuilles et autres effets. J'en serai reconnaissant toute ma vie. Monsieur, comme les voyages allongent la vie par la quantité et la variété d'objets qui passent sous les yeux, il semble qu'il y a plus de dix ans que je n'ai eu le bonheur de vous voir; aussi suis-je bien impatient de mettre fin à toutes mes courses par un bon établissement.

Tous mes hommages respectueux à Mme Desfriches et à M. Soyer.

Je suis avec tout le respect et la reconnaissance que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CVI.

Rome, le 1er janvier 1789.

Monsieur,

Permettez-moi, qu'au commencement de cette année, je vous renouvelle les vœux sincères que je fais pour votre félicité et pour la conservation de votre santé, qui est également précieuse dans les affaires comme pour le progrès et l'encouragement des beaux-arts. Je vous demande la continuation des bontés dont vous m'avez toujours comblé, si je puis me flatter de les avoir méritées. J'espère ne point m'en rendre indigne par ma conduite, ni par l'ingratitude, qui suit souvent les bienfaits.

Mes vœux sont également sincères pour le bonheur de Mme Desfriches et de M. Soyer, à qui je vous prie de vouloir bien présenter mes très-respectueux hommages.

Je n'ai pas l'adresse de M. de Limay : je vous prie de vouloir bien lui faire passer la lettre ci-jointe, et me faire le plaisir de m'envoyer son adresse pour une autre fois.

Je ne sais si vous aurez reçu une lettre en réponse à la vôtre, dans laquelle j'y en ai joint une de remercîment pour M. le curé de Meslay. J'ai retardé par différentes raisons à vous envoyer la lettre de change sur Paris de trois cents livres que

je vous ai annoncée par ma dernière lettre; par le prochain courrier, je ne manquerai pas de vous l'envoyer.

J'ai dans ce moment des affaires à terminer qui m'intéressent beaucoup. Je suis au moment de conclure quelques arrangements avec un excellent graveur français qui viendrait à Paris avec moi; mais comme ce serait trop heureux pour moi, je doute fort de la réussite, et que nous puissions convenir de prix ensemble; car les graveurs de Paris sont chargés de travaux, et par conséquent très-peu traitables.

Je prévois que j'ai bien du temps à attendre avant de pouvoir tirer tout le profit que j'espère de mon ouvrage. L'essentiel est que l'argent ne manque pas; je me repose sur ma bonne ou mauvaise fortune. Je cherche à jouir du présent et à ne point m'affliger de l'avenir.

Je travaille toujours à l'avancement de mes dessins, au moins la plus grande partie seront finis à mon arrivée à Paris, dont je ne puis encore déterminer l'époque; d'ailleurs les circonstances ne sont pas très-favorables pour le succès des artistes. Je serais très-flatté que vous vouliez bien faire réponse à mes lettres, et m'apprendre quelques nouvelles de ma patrie, et de M. le comte de Choiseul.

Je serai bien aise d'apprendre aussi si M. le curé de Meslay a reçu ma lettre insérée dans la vôtre.

Je suis avec le plus profond respect et la plus sincère reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CVII.

Rome, 22 mars 1789.

Monsieur,

J'ai pris la liberté de vous écrire plusieurs fois, depuis l'annonce que je vous ai faite de la somme de 300 francs que je vous devais envoyer; je l'ai retardée par cause de retard d'argent et par une lettre de change qui a été protestée à Paris. Je croyais encore partir très-positivement cet été, ce qui me paraît très-difficile par le nombre d'affaires et d'objets qu'il faut que je finisse. J'en suis désolé, mais il m'est absolument impossible de laisser les affaires de M. le comte de Choiseul mal en sûreté et sans être terminées. Je travaille à mes dessins, mais je ne puis rien mettre entre les mains des graveurs, ce qui retarde mon ouvrage qui fait ma plus grande espérance. Les circonstances présentes de ma patrie ne sont pas non plus favorables pour les arts, et je ne désire qu'un bon établissement pour être fixé à jamais et ne plus voyager; on dit qu'une pierre qui roule n'amasse jamais de mousse, et je veux suivre ponctuellement cet ancien proverbe. Dans ma dernière lettre j'entrais dans beaucoup de détails sur ma position et mes espérances, qui sont celles que me donne M. le comte de Choiseul : tout est si fragile, que je préférerais les plus petites rentes à la perspective la plus brillante. Une de mes

grandes consolations est le bonheur de vous voir, et de recevoir vos bons conseils à mon passage à Orléans. Je suis extrêmement inquiet de ne point recevoir de vos nouvelles. Je tremble toujours pour votre santé; je n'ai pas non plus reçu de réponse de M. de Limay. J'ai pris la liberté de lui écrire pour le premier de l'an, ainsi qu'à vous, monsieur, pour vous renouveler la plus sincère reconnaissance de toutes les bontés que vous avez bien voulu avoir pour moi.

Je commence déjà à prendre des arrangements pour encaisser tous mes effets qui sont immenses, et dont les frais sont exorbitants. Je vous supplie de ne plus me laisser si longtemps dans l'inquiétude de votre santé et de celle de M. et Mme de Limay et de madame votre épouse; je vous prie de leur présenter mes hommages les plus respectueux, ainsi qu'à M. Soyer. Je suis fort tranquille sur la sûreté de mes effets que j'ai à Paris. Comment est-ce que je pourrai suffire à toutes les obligations que je vous dois, je vous serai dévoué toute ma vie, et vous avez le droit de tout espérer de ma reconnaissance.

Le courrier m'oblige de terminer ma lettre, et la correspondance que je suis obligé d'avoir avec M. le comte de Choiseul prend beaucoup sur mon temps; je lui fais aussi une petite esquisse de chaque objet que je lui envoie par chaque courrier. Je sens que c'est un grand poids que d'être obligé de rendre compte de tant de commissions et de détails, et craindre encore d'en recevoir des reproches. Je n'ai

pas assez réfléchi à cette entreprise ; le plaisir de revoir Rome m'a ébloui. Cependant je me félicite, à cause du profit que j'en ai fait pour mon ouvrage, d'avoir fait ici le séjour de deux ans pour terminer presque tous les dessins destinés à la gravure.

Je suis, dans l'impatience de recevoir de vos nouvelles, avec le plus profond respect et la plus parfaite reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CVIII.

Rome, le 26 avril 1789.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de recevoir une lettre du 5 mars avec la réponse de M. le curé de Meslay; je suis fâché de ne pouvoir pas lui répondre par ce courrier, je lui dois des obligations infinies. Je suis toujours à la poursuite de ce fripon de banquier qui a reçu à peu près 10,000 francs, et je n'en ai pas seulement touché la moitié; je crains bien d'être pour des frais sans pouvoir en rien obtenir. Comme mes papiers étaient en règle, je n'ai rien à craindre pour ma tranquillité. Cette privation d'argent, sur lequel je comptais, m'a engagé à des dépenses que je n'aurais pas faites; il est vrai que j'ai un crédit de 50,000 francs, mais ce crédit est déjà bien avancé par les grandes emplettes que j'ai faites pour M. le comte de Choiseul. Je viens d'apprendre qu'il ne doit rien ajouter à cette somme, sur laquelle je suis obligé de faire les frais d'encaissement et payer le port jusqu'à Marseille, et ensuite transporter mes effets propres, qui sont considérables, avec moi par terre jusqu'à Paris; et selon le calcul que j'ai fait, j'ai à peu près ce qu'il me faut pour mes dépenses ici jusqu'au moment de mon départ et pour les frais de mon voyage et de mon transport, des effets immenses que j'escorterai jusqu'à Mar-

seille. Je cherche le moyen de ménager ce que j'ai à recevoir chez le banquier, pour ne pas être gêné dans mes dépenses, et pouvoir arriver à Orléans avec quelque argent de reste. J'ai retardé de vous envoyer les 300 francs que j'ai promis par toutes ces causes, et ensuite parce que j'ai été inquiété longtemps d'une traite de 3,470 francs qui a été protestée et renvoyée à Rome, parce qu'elle avait été présentée à une autre personne du même nom.

Je suis effrayé de toutes les dépenses de mon départ, et je voudrais arriver, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec de l'argent de reste pour satisfaire aux premières dépenses de mon arrivée à Paris, et ne pas me trouver tout de suite dans la nécessité d'avoir des besoins pressants.

...... J'ai le projet de prendre sur mon temps et mes pressantes occupations quelques semaines, pour faire deux ou trois dessins qu'on m'a demandés, et cette somme même sera suffisante pour payer mes dettes. J'ai peut-être mal fait; mais ne sentant pas la nécessité de gagner de l'argent, je me suis livré entièrement à l'étude de l'architecture de mon ouvrage, et à mettre tous mes dessins au net. J'ai fait même, pour cela, des dépenses considérables pour me faire aider dans le géométral, bas-reliefs, costumes et autres objets; j'ai refusé même plusieurs occasions de gagner de l'argent pour ne pas me détourner de mes occupations relatives à mes ouvrages et à mes commissions. Je prévois malheureusement que je serai aussi obligé de rester

ici jusqu'à l'automne prochain. Il faut nécessairement que j'attende que tous les ouvrages que j'ai de commencés en marbre et autres, soient finis, pour ne rien laisser ici en partant, et cela est de toute nécessité. Voilà la seule raison qui me retient ici malgré moi, car je meurs d'envie de retourner en France. Mes intérêts suffisent pour m'y déterminer et commencer à faire graver mon ouvrage, et enfin à commencer aussi à faire quelque affaire qui puisse m'assurer un sort à Paris. J'ai travaillé jusqu'à présent plus pour ma jouissance, et je n'ai pas assez pensé à l'avenir. Je vous remercie beaucoup des avis que vous me donnez là-dessus. J'avoue que ma grande satisfaction sera celle de vous voir en bonne santé, de vous témoigner toute ma reconnaissance de vive voix, et de recevoir vos excellents conseils, parce que je retrouve en vous un protecteur et un père en qui je mets tout mon appui, et en qui je mets toute ma confiance. Je vous prie de me donner de vos nouvelles et présenter mes hommages respectueux à M. Soyer et à Mme Desfriches. Je suis toujours fort tranquille sur le sort de mes effets à Paris, l'endroit où ils sont ne peut pas les avoir gâtés, parce qu'il est fort sec.

J'ai l'honneur d'être avec respect et la plus sincère reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CIX.

Rome, le 5 août 1789.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, le mois passé, pour la seconde fois : dans la dernière, j'avais inséré une petite lettre pour M. le curé de Meslay; je n'en ai pas de réponse. J'attribue cela aux grandes affaires où se trouve la France. Je suis désolé cependant de ne recevoir aucune de vos nouvelles, depuis votre lettre du 12 novembre. Je n'en ai pas reçu non plus de M. de Limay : on est ici extrêmement inquiet de tout ce qui se passe, et on n'aspire plus qu'à l'arrivée d'un courrier à l'autre.

M. Ménageot me charge de vous dire un million de compliments : quant à mes affaires, elles vont assez bien, mon crédit continue toujours, et les affaires de M. le comte de Choiseul me retiendront ici, malgré moi, une partie de l'hiver, moi, qui me préparais tant de plaisir de rester, quelque temps de l'automne, auprès de vous. Les circonstances ne sont pas non plus très-heureuses pour revoir ma patrie dans ce moment-ci.

..... Je me suis livré, depuis quelque temps, à vendre des dessins; j'en ai fait pour le roi de Suède, etc. L'espérance de mon ouvrage est encore si éloignée de moi, que je commence, dès à présent, à me faire un fonds et pouvoir placer de l'argent à mon arrivée à Paris.

M. le comte Édouard Dillon doit me remettre entre les mains soixante-douze louis; il avait eu la bonté même de m'en offrir la moitié ici. J'espère qu'il voudra bien vous donner trois cents livres pour le secours de ma famille. Je suis fâché de vous avoir parlé si souvent de cette somme sans vous l'avoir envoyée : on perd si considérablement sur les banquiers, que j'étais bien aise d'attendre une occasion.

Mes dessins se vendent vingt-cinq louis, selon les circonstances; cependant j'en fais à bon marché. Je veux, au moins à mon arrivée à Paris, avoir de l'argent à placer et me faire des rentes pour le reste de ma vie, indépendamment de l'ouvrage que je dois donner au public, et pour lequel je fais des dépenses tous les jours.

Je vous supplie de me donner de vos nouvelles et de celles de Mme Desfriches et de M. Soyer, à qui je vous prie de présenter mes hommages respectueux. Je vous prie aussi de me donner des nouvelles de M. et Mme de Limay, et me rappeler à leur souvenir.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus parfaite reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CX.

Rome, le 17 décembre 1789.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de répondre à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 23 août, qui avait été retardée à la poste. Je vous remercie encore bien sincèrement de l'avis que vous me donnez pour placer mon argent. J'attends que la somme soit plus considérable, ainsi que mon arrivée en France, que je fixe très-prochainement à l'année prochaine, à moins que les troubles ne continuassent à donner des inquiétudes, et que les choses n'aient pas pris l'ordre et la tranquillité que nous désirons. Ainsi, ce sera à Orléans que je déterminerai l'emploi de mon argent et la manière la plus avantageuse de le placer. Je n'ose pas encore prendre un parti, avant d'avoir une somme suffisante pour exister le reste de ma vie. Je m'occupe très-sérieusement de cette pensée, qui est un peu tardive; mais il faut bien que le feu de la jeunesse se passe, et je suis à présent assez raisonnable pour ne plus faire de sottises.

M. le comte Dillon doit me donner soixante louis d'or pour des ouvrages qui sont déjà en partie faits; mais je viens d'apprendre qu'il est resté à Tunis. Ainsi, je ne pourrai recevoir cette somme que lorsqu'il sera de retour à Paris. J'avais des ouvrages

considérables à faire, mais les circonstances fâcheuses de la France m'ont déjà fait un grand tort pour l'avenir de ma fortune. J'imagine que je ne suis pas le seul à me plaindre. Je crains bien que mon travail sur Palmyre et Balbeck ne soit retardé, quoique M. le comte de Choiseul soit toujours dans les mêmes intentions, d'après les dernières lettres que j'en ai reçues.

Cette lettre arrivera au commencement de l'année : j'en profite pour vous renouveler les vœux les plus sincères pour la conservation de votre santé. Mes souhaits ne sont pas moins sincères pour tout ce qui peut contribuer au bonheur de Mme Desfriches et de M. Soyer. Je vous prie, monsieur, de leur présenter mes respectueux hommages. Ce que je désire le plus au monde est de vous retrouver heureux et en bonne santé à mon arrivée. Je ne puis vous exprimer toute la joie que je me prépare d'avance, et je suis toujours plus pénétré que jamais de toutes vos bontés pour moi. J'en parlais avant-hier avec bien de l'enthousiasme à Mme Lebrun [1], qui me charge, ainsi que M. Ménageot, de vous dire mille choses de leur part.

Je pense, quand cela me sera possible, si les affaires de France ne me permettent pas de retourner à l'automne prochain, alors je me déterminerai à vous envoyer des dessins de la grandeur que vous m'indiquez, quoique je les fasse tous de la grandeur du papier grand-aigle.

[1] Peintre de portraits d'un talent remarquable.

Vous m'obligerez beaucoup de me dire quand vous croyez que je pourrai partir pour aller en France, parce qu'il faut absolument que je commence à faire graver mon ouvrage, et que je prenne un parti décisif, parce que c'est d'après cela que ma réputation et ma fortune doivent s'établir, et non pas à vendre à droite et à gauche des dessins. D'ailleurs, le suffrage des artistes et des amateurs, à qui j'ai montré ce travail, m'assure le plus grand succès. Je ne vous cache point que c'est là ma plus grande ambition : aussi cela m'a fait négliger souvent de gagner de l'argent; mais je ne prévoyais pas alors que la France se trouvât dans une situation si affligeante. Comme je n'ai jamais fait de mal à personne, je ne me plains de rien, et je m'accommode des circonstances. J'espère que vous voudrez bien me répondre lorsque vous aurez quelques moments de loisir : rien ne peut me faire plus de plaisir que de vous savoir bien portant. Je suis persuadé que vous devez toujours faire de charmants dessins des bords riants du Loiret; le ressouvenir m'en est si agréable, que je voudrais y être encore.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite reconnaissance et le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CXI.

Rome, le 22 décembre 1789.

MONSIEUR[1],

J'ai bien des reproches à me faire d'avoir été si longtemps sans avoir profité de la permission que vous m'aviez accordée, de prendre la liberté quelquefois d'avoir l'honneur de vous écrire : ce renouvellement d'année m'oblige à ne pas différer plus longtemps de vous témoigner les vœux sincères que je fais pour votre santé, et pour tout ce qui peut vous être agréable. Mes vœux ne sont pas moins sincères pour le bonheur de Mme de Limay, et pour toute votre aimable famille. Je vous supplie de me rappeler au souvenir de madame, et de vouloir bien lui présenter mes très-respectueux hommages.

Je me rappelle toujours, monsieur, avec beaucoup de reconnaissance toutes vos bontés pour moi, et combien vous prenez d'intérêt à ma fortune. Grâce au ciel, par l'indulgence que l'on met en regardant mes ouvrages, cela me fait jouir ici d'une bonne réputation, et m'assure le succès de mon ouvrage lorsqu'il paraîtra dans le public. Mais les circonstances fâcheuses de la France me font crain-

[1] A M. de Limay.

dre un retard qui m'afflige beaucoup. Cependant, sitôt que les affaires seront calmées et qu'on jouira d'un peu de tranquillité, je retournerai à Paris pour m'en occuper, parce que j'ai déjà fini tout ce qui est relatif à ce travail, dont je reçois les plus grands encouragements.

A mon arrivée, je vous demanderai vos secours et je déposerai chez vous, si vous me le permettez, le fruit de mon travail, jusqu'à ce que j'aie pris un logement convenable. J'ai de fortes raisons pour ne jamais me séparer de ce qui fait toutes mes espérances. Je vous prierai en grâce de me dire le moment où l'on jouira de la première tranquillité, et alors je partirai sur-le-champ pour me rendre à Orléans, et de là à Paris. J'espère que je pourrai effectuer ce projet dans le courant de l'été prochain. Que de remercîments n'ai-je pas à vous faire, monsieur, du soin que vous avez la bonté de prendre des effets que j'ai laissés entre vos mains, et surtout de mes dessins auxquels je suis toujours fort attaché. Parmi ceux que je porterai en France, vous en trouverez de plus dignes de vous, et que, j'espère, vous voudrez bien accepter de préférence aux autres.

J'ai écrit dernièrement à M. Desfriches dont la santé m'inquiète toujours, lorsque je suis quelque temps sans en recevoir des nouvelles. Je le regarde comme le meilleur des pères, par les bontés infinies dont il veut bien m'honorer, et cela ne contribue pas peu à rendre mon existence plus agréable.

J'ai l'honneur d'être, avec respect et la plus parfaite reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CXII.

Rome, ce 19 mai 1790.

MONSIEUR,

Si je n'avais pas compté comme une chose faite l'argent que M. le comte Dillon me doit, je n'aurais pas attendu jusqu'à présent à vous envoyer cette lettre de change de 300 livres sur Paris. Il me doit 60 louis, et Dieu sait quand je les toucherai. Je ne pouvais prévoir les révolutions de ma patrie, et je ne les ai pas touchés à Rome afin de ne pas perdre sur le change, et n'en ayant pas besoin d'ailleurs; je les avais destinés pour le soulagement de mes parents.

Votre lettre, ainsi que celle de M. Fournier, ont été considérablement retardées à la poste; je dois lui écrire le courrier prochain, parce que je lui dois beaucoup de remercîments.

Tous les ouvrages relatifs à la gravure sont faits, j'ai au moins dépensé 10,000 livres pour cela, et je ne saurais m'en repentir. Mon crédit de M. le comte de Choiseul est fini, ainsi que mes différentes commissions pour lui, et depuis quelque temps j'ai travaillé pour gagner de l'argent; de manière que je suis très-résolu de partir de Rome à la fin de l'été de cette année, pour prendre des arrangements définitifs avec M. le comte de Choiseul. Je suis bien im-

patient d'être absolument à moi et de n'avoir plus rien à démêler avec les grands. Tout ce qui se passe en France me fait un tort infini : je sacrifie volontiers mes intérêts particuliers au bien général, et voilà ce qui me console des pertes considérables que je fais.

Je sais que ce n'est pas un moment heureux pour retourner en France : si cela ne va pas bien, j'irai en Angleterre, ou je reviendrai ici. Mais je veux finir avec M. le comte de Choiseul-Gouffier qui doit me donner 1,500 livres par an jusqu'à ce que mon ouvrage, ou le sien s'il le veut, soit au jour, et je prévois que j'aurai beaucoup de mesures à prendre avant de lui délivrer ce que je possède. Je vous prie de me dire bien positivement l'état des affaires en France, afin que je sache si je dois m'exposer à faire le voyage avec mes effets.

Je vous prie de présenter mes hommages respectueux à Mme Desfriches et à M. Soyer, et de vouloir bien leur dire toute ma reconnaissance de leur souvenir ; il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai vu ma patrie, et je suis bien impatient de me rendre auprès de vous, jouir quelque temps de votre société, et vous témoigner de vive voix toute la reconnaissance que je dois à vos bontés et à vos procédés généreux.

Quant aux petits dessins que vous me demandez, je n'ai pas eu le temps de les faire, ayant toujours eu occasion d'en faire de grands.

Je suis avec un profond respect et la plus sincère reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CXIII.

Rome, le 9 janvier 1791.

MONSIEUR,

Je ne vous entretiendrai pas de l'histoire de mes malheurs, ils sont accablants pour mon cœur, et l'ont mis à de bien terribles épreuves. Toutes mes aventures, dont vous aurez sûrement entendu parler de bien des manières, sont trop longues et trop enveloppées de circonstances fâcheuses dont le ressouvenir est encore trop affligeant, pour oser entreprendre de vous en faire le récit.

Enfin, la droiture et l'honnêteté de ma conduite ont triomphé des barbares qui me persécutaient, à travers les obstacles et le malheur des circonstances présentes : mon roman est fini.

Je me suis marié depuis quelques jours, et je jouis ici, plus que jamais, de l'estime publique et de l'amitié de toutes les personnes sensibles qui me connaissent depuis longtemps, et qui sont indulgentes pour les misères humaines. Je ne fais encore qu'entrevoir le désordre et la ruine de mes affaires; cependant, M. le comte de Choiseul-Gouffier vient de m'assurer, à présent même, une pension de 1,500 livres, jusqu'à ce que mon ouvrage soit au jour. Je ne m'en occupe pas encore, car le calme n'est pas encore bien rétabli chez moi, quoique je commence à jouir paisiblement avec mon épouse de la tranquillité que je désirais depuis

si longtemps. Elle et moi, nous faisons des vœux au ciel pour la conservation de votre santé, et l'accomplissement de tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Nos souhaits ne sont pas moins sincères pour Mme Desfriches, à qui je vous prie de présenter mes respectueux hommages.

J'espère rester ici jusqu'après Pâques ; après quoi, je me rendrai définitivement à Paris ; mes affaires ne me permettent pas d'en être absent plus longtemps, et le retard de cette saison me fait un tort très-considérable.

Je vais écrire à M. le curé de Meslay, et je ne tarderai pas à vous envoyer 300 livres pour le secours de mes parents, malgré les dépenses exorbitantes que j'ai été obligé de faire ; mais comme j'ai de l'argent à recevoir à mon arrivée à Paris, si vous me dispensez de cette somme dans ce moment, vous m'épargnerez des pertes sur le change qui, à présent, sont bien considérables. Mon retour ne peut être retardé en aucune manière. J'ai des dessins à remettre à M. le duc de Choiseul-Stainville, des dessins à retirer des mains des graveurs, et surtout, à voir le parti qu'on peut tirer de ces messieurs pour l'ouvrage que je dois mettre au jour. Malgré le malheur des circonstances peu favorables aux beaux-arts, M. le comte de Choiseul est toujours disposé à faire les avances nécessaires pour la publication de ce travail, et je jouirai, jusqu'à ce qu'il paraisse, de la pension qu'il m'a accordée.

Je porterai moi-même un certain nombre de des-

sins, tels que vous me les avez demandés, pour les vendre à vos amateurs.

J'attends avec bien de l'impatience votre réponse et des nouvelles de toutes les personnes qui vous intéressent. Je vous prie d'assurer M. Soyer de la sincérité de mes vœux pour tout ce qui peut lui être agréable. Ne doutez pas de toute la reconnaissance que je dois à vos bontés et aux soins que vous voulez bien prendre pour tout ce qui me regarde, ni du profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CXIV.

Rome, 1er mars 1791.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre avec la plus grande joie. J'étais très-impatient d'apprendre de vos nouvelles et de celles des personnes qui vous intéressent. Je vous demande pardon si je ne vous ai pas expliqué en plus grand détail toutes les circonstances de mon mariage. Quelques relations qu'on a supposé que j'avais avec Cagliostro ont ajouté à tous mes embarras : au reste, je suis quitte de tout.

Permettez-moi seulement de ne pas vous en dire davantage, le temps ne me le permet pas, et je me réserve tous ces discours à mon arrivée à Orléans.

J'ai vu hier au soir M. Ménageot, qui m'a chargé de vous dire mille choses de sa part. Nous attendons, dans une quinzaine de jours, Mme Lebrun qui revient de Naples. Les grands succès de ses talents et les charmantes qualités de sa personne ne doivent pas vous étonner, parce que vous connaissez assez et mieux que qui que ce soit tout ce qu'elle vaut.

Je suis toujours décidé à quitter Rome quelques jours après Pâques ; et quant à la pension de M. le comte de Choiseul, je suppose que je n'en recevrai le premier quartier qu'à mon arrivée à Paris. Je

suis à attendre des lettres de Constantinople, relativement à l'ouvrage de Palmyre, pour les fonds et le choix des gravures. Je vous envoie une lettre de change, que vous trouverez ci-joint, sur MM. Peregeaux et Cie, de 2,400 l. tournois, que je vous prie de faire retirer à M. de Limay ou à son ordre, qui voudra bien m'en tenir compte à mon retour.

Je suis bien mortifié de ne pas avoir eu l'honneur de recevoir de ses nouvelles, en réponse d'une lettre que je lui ai écrite au commencement de janvier. Je vous prie en grâce de ne prendre sur cette somme, qui m'est bien nécessaire, que celle de 300 fr. que j'ai promis. Le reste s'arrangera à mon arrivée; car les circonstances sont bien fatales pour les arts et m'ont réduit à de grandes nécessités.

J'attends votre réponse avec impatience. Je vous prie de ne pas m'oublier auprès des personnes qui vous sont chères et qui ont la bonté de se ressouvenir de moi. J'arriverai chargé d'ouvrages dont je pourrai me défaire ; mais les circonstances sont bien affligeantes et renversent entièrement tous mes projets, ainsi que toutes mes espérances. Si je puis, avant mon départ, vous être agréable en quelque chose, je vous prie de ne pas m'épargner: je serai trop heureux que vous me mettiez à même de vous prouver toute ma reconnaissance, ainsi que le profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CXV.

Paris (fin de 1791 ou commencement de 1792).

MONSIEUR,

M. de Limay, qui s'est donné la peine de passer hier soir chez moi, nous a rassurés sur votre santé. J'ai été bien fâché de ne pas m'être trouvé chez moi pour le recevoir, et pour lui montrer le dessin que j'ai fini pour M. Soyer. Je serais heureux d'avoir rencontré son goût dans le choix du site. C'est une petite forêt dans le fond d'un golfe, avec les ruines du portique d'un temple, sur les côtes de l'Asie Mineure. Il y a longtemps que ce dessin est fini, et j'attendais que celui de Mme de Sainte-Marie le fût, pour l'envoyer dans la même caisse. Mais je ne puis finir encore de quinze jours celui de cette aimable dame. J'ai été obligé de m'occuper des dessins de M. de la Borde, qui me sont, comme vous le savez, payés d'avance, et cela retarde mes commissions pour Orléans; mais on n'en sera que mieux servi. J'ai eu le plaisir de voir ici M. de Guilleville, qui vous aura sûrement parlé de nos petits arrangements. Je me loue beaucoup que vous m'ayez fait faire la connaissance d'un homme si estimable et qui a de si bons procédés à mon égard: assurez-le que je redoublerai d'efforts pour le contenter. Quant à M. Grillot, je suis fâché qu'il me refuse le prix que je lui avais demandé de

deux de mes plus beaux dessins, et qui m'étaient payés vingt-cinq louis; mais les circonstances me déterminent à tout, et je lui ai écrit que je consentais à les lui donner tout encadrés pour 1,000 fr. Ce qui revient toujours à peu près à son prix de 800 fr., parce que les verres et les bordures coûtent cher et ont augmenté. Ce qui m'a déterminé encore, c'est qu'il est d'Orléans, où je ne veux rien refuser, et qu'il m'en doit faire faire deux autres semblables.

Je vais faire un arrangement de quatre statues, que je vais vendre avec quelques dessins : mais je ne serai payé que dans six ans et l'on me fait la rente de cet argent ; cela me met à la gêne pour le moment. Je suis heureux de me défaire d'objets de luxe qui ne me conviennent plus, et que j'avais fait faire dans un temps où j'étais sûr d'avoir un cabinet pour ma curiosité et mon utilité. Je me prépare beaucoup de plaisir de voir votre beau Ruisdaël, et je suis toujours dans l'espérance d'être heureux de revoir Orléans, et surtout de vous voir, de vous embrasser, et de vous parler de ma reconnaissance. J'ai dîné il y a quelque temps chez Mme de Custine, que j'ai revue hier chez moi, qui m'a bien chargé de vous faire mille compliments et amitiés de sa part. Elle est, comme tous ceux qui vous connaissent, très-empressée de savoir des nouvelles de votre santé, et je suis heureux d'avoir souvent occasion de parler de vous à beaucoup de monde de votre connaissance. J'attends la réponse pour savoir ce que M. Soyer désire; c'est un dessin que j'aime et que j'ai caché pour ne pas le céder à

Mme de la Rochefoucault, qui n'a pas encore son dessin : je vais prier M. de Limay de venir le voir.

Dites, je vous prie, à M. Grillot qu'on fait les bordures, et qu'il m'envoie la mesure du verre que je dois lui envoyer pour son Aurore du Guide ; j'ai perdu la mesure qu'il m'en a laissée.

Je fais mille compliments et mille respects à tout le monde, je vous embrasse de tout mon cœur.

L.-F. CASSAS.

Paris, mardi matin, 26. — J'attends la réponse.

CXVI.

Paris, le 24 septembre 1792.

Monsieur,

Si j'ai différé quelque temps à vous faire réponse, c'était pour savoir au juste le jour de mon départ et vous l'écrire. Je croyais, d'un moment à l'autre, être expédié de ma section, relativement à une dette d'un émigré dont le terme de payement est échu il y a quelques jours. Son homme d'affaires m'a dit qu'on s'est emparé de ses biens, et par conséquent, je suis obligé de produire mes papiers, qui fort heureusement sont en règle. C'est une somme de 1,500 fr., sur laquelle je comptais, parce que je n'aurais jamais imaginé que cet homme eût abandonné sa patrie et sa famille pour aller végéter dans les pays étrangers, et ne pas me faire payer une somme d'argent déboursée, qu'il doit bien savoir me mettre dans une grande gêne.

Ainsi, je suis obligé de faire encore des démarches dans les bureaux, et je ne puis savoir le jour de mon départ pour Orléans. C'est la seule chose qui me retienne ici; mais, dans tous les cas, je pense être débarrassé dans cinq ou six jours, et je pars par la première occasion avec mes affaires, pour travailler et bien employer mon temps.

Je ne saurais vous dire combien je me réjouis de

vous voir, d'habiter votre ville quelque temps et d'y voir toutes les personnes aimables que vous m'y avez fait connaître. Je viendrai seul, et je n'ai jamais pensé de mener ma femme avec moi, surtout n'étant pas logé à l'auberge. Je vais courir encore ce matin, et je ne puis vous en dire davantage.

Je brûle d'impatience de vous voir et de causer avec vous.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de tout le monde, et ce petit voyage me rend heureux.

J'ai envoyé les dessins à Mme de Sainte-Marie et à M. de Grillot, il y a dix jours, par le carrosse.

Mon marché de dessins tient toujours avec M. de la Borde; je n'ai pu rien finir avec M. de Choiseul, relativement à mon ouvrage sur Palmyre; j'ai beaucoup à me plaindre de lui et de ses procédés à mon égard.

Permettez-moi de vous embrasser de tout mon cœur. Ma femme vous embrasse avec autant de plaisir que moi, et aurait bien désiré de vous avoir vu ici, comme vous l'aviez fait espérer.

Je suis avec respect et la plus parfaite reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur.

L.-F. Cassas.

CXVII.

Paris, le 6 décembre 1792.

MONSIEUR,

Vous continuez toujours à m'accabler de vos bienfaits en ne décessant de travailler à ma fortune ; à peine ai-je le temps de vous renouveler tous les remercîments que je dois au zèle que vous avez mis à me placer les deux dessins dont je vous ai parlé. Il y en a un que j'ai ôté de sa bordure pour y ajouter quelque chose, afin que vous en soyez plus content. Je vous les enverrai dans la semaine prochaine, et je vous préviendrai du jour de leur arrivée avec la note de mes déboursés. L'un des sites représente la ville du grand Caire, prise du rivage du Nil, près de l'ancienne Memphis; sur le devant, on voit une partie de l'île couverte de sycomores, palmiers et bananiers, avec des kiosques où les Turcs prennent le frais ; de l'autre côté, on voit une gondole dans laquelle les Beys vont à la promenade.

L'autre représente une forêt de pins, au pied du Liban, près de la ville de Beyrouth en Phénicie, un des lieux les plus agréables de cette contrée ; à droite, on voit une petite rivière avec quelques tombeaux turcs, entre des touffes d'arbres ; dans le fond, on voit un des sommets de l'Ante-Liban. Je prie en grâce la personne de n'en pas laisser prendre des

copies; si elle en veut d'autres, je les ferai pour elle à 15 louis, mais à condition qu'elle dira me les avoir payés 20 louis, et pour tout autre, je ne veux plus les faire à moins de ce dernier prix.

Je n'ai pas encore eu le temps de travailler sérieusement, je cours beaucoup pour mes affaires, et surtout pour celles de mon émigré.

Je vais après-demain m'occuper de l'encaissement de ces dessins, et j'espère que l'acquéreur en sera content, surtout pour ce prix-là, car c'est les premiers de cette grandeur que je vends à 15 louis; le prix a toujours été de 20 à 25 louis.

Je vous prie de faire agréer mes très-humbles hommages à M. Soyer et à Mme Desfriches, et me rappeler au souvenir de M. et Mme de Limay.

Je vous embrasse le plus tendrement de mon cœur, et toujours pénétré de vos bontés et de toute la reconnaissance que je vous dois, je serai, toute ma vie, avec le plus entier dévouement, votre très-affectueux serviteur.

L.-F. Cassas.

CXVIII.

A Paris, le 16 pluviôse, l'an IIe de la République.

CITOYEN,

Il y a quelques jours, j'ai eu le plaisir d'aller voir le citoyen de Limay. J'ai été charmé de le trouver en bonne santé ainsi que M[me] son épouse et sa famille : il m'a, sur le moment, payé la somme que vous avez eu la bonté de lui remettre pour moi, et je vous en fais tous mes remercîments.

Je me réjouis toujours d'espérer d'aller vous voir dans le courant de la belle saison. Je serai alors un peu plus libre que je ne le suis à présent. Mon ouvrage continue avec l'activité que vous me connaissez, et les graveurs ne décessent de travailler.

J'ai seize eaux-fortes et, à peu près, quarante planches en train. Je travaille à présent à fournir les matériaux ou les notes de mon voyage au rédacteur du texte, qui est en bonnes mains, et je ferai paraître incessamment le prospectus. L'ouvrage paraîtra, comme les autres, par livraison. Lorsque la souscription sera ouverte, je vous en ferai part, afin que vous ayez la bonté d'en prévenir les personnes qui auraient envie de l'avoir. Malgré toutes mes occupations, je m'arrange à trouver quelques moments pour faire des dessins à ceux qui m'en demanderont. J'en ai d'autant plus besoin, que j'ai

fait et que je fais encore des pertes considérables relativement aux commissions de dessins que j'avais, et je me trouve sur les bras des frais de grandes bordures que je m'étais chargé de faire faire et qu'il faut bien que je paye, ce qui me gêne beaucoup.

Ma femme me charge de vous dire mille choses; elle vous embrasse, ainsi que Mme Desfriches; elle désirerait bien aller vous voir, mais il est bien difficile qu'elle quitte son petit enfant. Elle est bien fâchée de ne pas partager avec moi le plaisir que j'aurai à vous voir.

Mes respects, je vous prie, à Mme Desfriches et au citoyen Soyer.

Je fais toujours des vœux pour la conservation de votre santé et pour vous revoir bientôt.

Je suis avec reconnaissance bien fraternellement,

Votre serviteur.

L.-F. Cassas.

P. S. Si vous voyez le citoyen Guilleville, dites-lui, je vous prie, que je lui tiendrai compte du surplus de la somme que j'ai reçue, et que je n'ai pas fait attention à la petite somme qui excède le prix convenu des autres dessins.

CXIX.

Paris, le 2 germinal, l'an II[e] de la République française, une et indivisible.

Citoyen,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu directement de vos nouvelles; mais je n'en savais pas moins l'état de votre santé, dont je me suis toujours informé exactement. J'ai toujours été très-occupé des opérations de la gravure; il y a huit planches au moment d'être finies, indépendamment de plusieurs d'architecture qui le sont depuis plusieurs mois. Les fonds viennent d'être suspendus, et j'attends avec patience que ce travail reprenne son cours, cela me donne le temps de dessiner un peu plus que je l'avais.

On m'a dit que vous aviez la bordure du dessin de la porte que vous m'avez envoyé; je voulais m'en défaire en faveur de la citoyenne Foxloux, mais le citoyen Meilleray la garde pour le dessin que je dois lui donner, avec deux autres plus grands, que je devais lui faire depuis longtemps, et qu'il s'est déterminé de prendre par égard du besoin où je me trouve de les lui livrer.

J'espère toujours aller à Orléans, passer quelque temps; c'est un projet que je fais depuis plus d'un an, sans pouvoir l'effectuer, à cause de mes affaires, mais il paraît que je pourrai le faire cette année.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de la citoyenne Desfriches et du citoyen Soyer ; parlez-leur toujours de ma reconnaissance, et combien je désire vous retrouver tous en bonne santé.

Je vous embrasse bien tendrement et du meilleur de mon cœur, et suis toujours pénétré de vos bontés pour moi.

Salut et fraternité.

L.-F. Cassas.

Ma femme me charge de vous dire qu'elle vous embrasse bien sincèrement et avec bien de la reconnaissance. Elle vous prie aussi de parler d'elle à la citoyenne Desfriches et au citoyen Soyer, et leur faire, de sa part, mille compliments.



CXX.

Le 6 messidor de l'an II[e] de la République,
une et indivisible.

Citoyen,

Je n'ai que le temps de vous annoncer que mon entreprise vient d'être agréée du Comité de salut public, qu'elle se continue au nom de la nation, que le citoyen David et plusieurs membres du Comité y ont mis un tel intérêt, que je ne puis leur témoigner ma reconnaissance qu'en répondant par mon zèle au désir qu'ils ont de faire jouir bientôt le public des premières livraisons. Le Comité a invité aussi les artistes qui doivent concourir pour les monuments utiles qui seront élevés dans toute l'étendue de la république, à consulter mon ouvrage, c'est-à-dire tout ce que j'ai recueilli de précieux et d'admirable des superbes édifices des Grecs et des Romains.

J'ai reçu votre dernière lettre, et j'ai déjà commencé les deux dessins que vous me demandez; j'ai aussi fait faire les bordures. Je compte que, dans trois semaines, vous les aurez. Je viens d'être payé des dessins du citoyen Legrand.

Mes respects au citoyen Soyer, à la citoyenne Desfriches.

Salut et fraternité.

L.-F. Cassas.

J'attends la réponse.

M. DE MIROMÉNIL[1] A DESFRICHES.

CXXI.

Paris, 24 juin 1773.

Je me reproche infiniment, monsieur, de ne vous avoir pas encore marqué ma reconnaissance des deux dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'étais encore à la campagne, lorsque M. votre ami a eu la bonté de les remettre chez moi : ils sont si jolis, si agréables, si bien traités, que j'ai été tenté de les garder pour moi, et ce n'a pas été un petit sacrifice que de résister à cette tentation. Mme Daguettau, à laquelle je les avais promis, en a été enchantée, et les regarde comme le plus bel ornement de son cabinet ; je les ai fait voir à mon ami, qui les a admirés ; et tous les connaisseurs ont été très-surpris, lorsque je leur ai expliqué votre procédé, car ils croyaient tous que les dessins étaient lavés, et non pas faits à la pierre noire et à la pointe de canif.

[1] Armand-Thomas Hue de Miroménil, né en 1723, dans l'Orléanais, premier président, en 1755, du parlement de Rouen, garde des sceaux le 24 août 1774, mort le 6 juillet 1796. C'était un ministre intègre, animé des meilleures intentions, comme Louis XVI, et qui eut le mérite, en 1780, de faire abolir le supplice de la question préparatoire, encore en usage dans la procédure criminelle.

Je suis bien aise de vous dire qu'il s'est fait, à ce que j'ai appris depuis peu, plusieurs ventes de cabinets, dans lesquels il y avait de vos dessins, et que l'on m'a dit qu'ils se vendaient fort cher; cela nous prouve que l'éloge que j'en fais n'est point une flatterie.

Je vous suis infiniment obligé de l'inquiétude que vous avez bien voulu avoir, à mon sujet : je me porte bien, grâce à Dieu, et Lothaire, pour laquelle j'ai laissé mon valet de chambre à Latingy, n'avait effectivement rien d'inquiétant.

Ma fille doit se rendre à Paris le 27 ou le 28 de ce mois; ainsi je vous serai infiniment obligé de faire remettre aux trois exposants à Orléans le paquet que l'on nous a envoyé de Paris, afin qu'elle puisse me l'apporter lorsqu'elle reviendra. Je ne sais encore quand j'aurai le plaisir de vous revoir : comme il ne m'a pas été possible, quelques démarches que j'aie faites pour obtenir le changement réel de M. Lebuet et de M. Logerot, je vais conduire ma fille à Signy, auprès de son mari, et la mère de Mme Logerot va venir la prendre pour la ramener en Normandie. Ce ne sera qu'après mon voyage que je pourrai aller revoir Orléans et *la grande taille*.

Je vous souhaite, ainsi qu'à Mme Desfriches, une bonne santé, et je vous prie de me continuer votre amitié, je la mérite par ma reconnaissance et mon attachement. Permettez que j'assure Mme Desfriches de mon respect, et que je fasse mille compliments à M. Soyer : je vous prie aussi de ne pas m'oublier

auprès de M. et de Mme de Limay, lorsque vous leur écrirez.

J'ai vu, ces jours derniers, M. Cousin; nous avons beaucoup parlé de vous et de vos talents, avec M. Belle, inspecteur des Gobelins, pour la peinture, et garde des tableaux de Paris.

Je suis, avec le plus tendre attachement, pour la vie,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MIROMÉNIL.

Rue Neuve-des-Petits-Champs, par la rue
Sainte-Anne, à Paris.

CXXII.

Versailles, ce 7 février 1776.

J'aurais bien désiré, monsieur, qu'il m'eût été possible de répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez écrite le 28 décembre dernier; vous connaissez la vérité de mon attachement pour vous, il me rend infiniment sensible à tous les sentiments que vous m'exprimez à l'occasion de la nouvelle année. J'ai reçu avec une vraie reconnaissance les trois dessins par tablette que vous m'avez envoyés: ils me sont de nouveaux gages de l'amitié dont vous m'avez donné tant de preuves; je vous prie d'en recevoir mes remercîments, et de faire agréer mes vœux à Mme Desfriches pour son parfait bonheur et le rétablissement de sa santé. Vous me faites grand plaisir de m'apprendre que la raffinerie à laquelle vous êtes tant intéressé a un heureux succès. Ne doutez jamais de la sincérité de l'attachement, avec lequel je suis, monsieur, très-véritablement à vous.

MIROMÉNIL.

Pardon de ma paresse : n'allez pas croire que je sois autre que je n'étais dans le faubourg Saint-Vincent (à Orléans). Mes affaires [1] me privent du plai-

[1] Il était alors garde des sceaux.

sir de m'entretenir avec mes amis, mais mon cœur est le même pour eux.

Mille choses tendres à vous, à Mme Desfriches et au cher philosophe de la Cartaudière[1]. Aimez-moi toujours.

[1] Maison de campagne de Desfriches.

CXXIII.

Versailles, le 31 janvier 1780.

Je suis bien sensible, monsieur, à la nouvelle marque d'attention que vous me donnez en ce renouvellement d'année. Je serais fort aise d'y trouver des occasions qui me mettent à portée de vous être utile, et de vous prouver la sincérité des sentiments avec lesquels je suis, monsieur, bien véritablement à vous.

MIROMÉNIL.

Je vous prie de recevoir mes remercîments des deux dessins que vous avez bien voulu m'envoyer; ils sont d'une beauté rare. Les amateurs et les artistes à qui je les ai fait voir ont été très-contents.

Mille et mille compliments à Mme Desfriches, et mille assurances de mes sentiments à votre cher ami M. Soyer.

CXXIV.

Le 1er janvier 1783.

Je suis, monsieur, on ne peut plus sensible aux vœux que vous voulez bien faire pour moi en ce renouvellement d'année, ainsi que Mme Desfriches et M. Soyer ; vous connaissez mes sentiments pour vous, et pour tout ce qui vous touche ; ils seront invariables, et c'est avec plaisir que je vous en renouvelle l'assurance.

Recevez mes sincères remercîments des deux dessins que vous devez m'envoyer : vous savez combien ils me sont agréables, et par le mérite de l'ouvrage, et parce que c'est vous qui me les présentez. Je suis très-affligé de la perte de M. l'abbé de Reyrac ; je lui étais bien véritablement attaché. Je serai fort aise si je puis concourir à procurer à monsieur son neveu une pension des bienfaits du roi. J'ai écrit à ce sujet à M. l'évêque d'Autun, et je désire que ma recommandation puisse lui être utile. Quant à la place de censeur et d'inspecteur de la librairie, je verrai s'il me sera possible de seconder l'intérêt que vous prenez, ainsi que M. Soyer, à M. l'abbé Genty. Plusieurs sujets me sont présentés et je ne puis, quant à présent, que vous répondre du plaisir avec lequel je saisirai toutes les occasions de vous convaincre, monsieur, de la sincérité de mes sentiments pour vous.

MIROMÉNIL.

Je n'oublierai jamais quelles marques d'amitié vous m'avez données, ainsi que Mme Desfriches et M. Soyer; je vous prie d'en être bien persuadé.

Je suis inconsolable de la perte que nous avons faite de M. l'abbé de Reyrac.

CXXV.

De Montallet, par Mantes-sur-Seine[1], 9 janvier 1788.

Je reçois, monsieur, toujours avec un nouveau plaisir, les témoignages de votre amitié ; je vous ai voué la mienne depuis bien longtemps, et j'espère que vous lui rendez aussi toute justice.

Je suis bien fâché de ne m'être point trouvé ici dans le temps que vous auriez pu m'y donner quelques-uns de vos moments. Je désire que vous puissiez m'en dédommager dans une autre circonstance ; vous ne pourrez pas me donner un plus grand plaisir.

J'ai remis à ma fille le petit dessin que vous m'avez envoyé pour elle : elle est on ne peut pas plus sensible à cette marque obligeante de votre attention, et vous prie d'en recevoir tous ses remercîments.

Ne m'oubliez pas auprès des personnes qui veulent bien me témoigner quelque intérêt, et comptez toujours sur l'attachement inviolable que je vous ai, monsieur, voué pour la vie.

MIROMÉNIL.

[1] M. de Miroménil avait cessé d'être garde des sceaux en 1787; il avait été remplacé par M. de Lamoignon de Malesherbes.

APPENDICE

APPENDICE.

I.

NOTICE SUR LE PEINTRE ANTONIO ZUCCHI,

MARI D'ANGELICA KAUFFMANN,

tirée de la *Vie d'Angelica Kauffmann*, par GHERARDO DE' ROSSI, p. 83, note 20[1].

Antonio Zucchi, fils de François, naquit à Venise en 1726, dans une famille qui a bien mérité des arts, puisqu'elle leur donna huit maîtres, pendant le dix-huitième siècle. Initié de bonne heure à la carrière des lettres, Antonio montra la plus grande disposition au dessin. Il apprit, sous la conduite de son oncle Charles, l'architecture et la perspective, et il eut pour camarade d'études le célèbre Jean-Baptiste Piranesi. Toutefois, son désir était de dessiner la figure, et le peintre Fontebasso fut son premier professeur, en cette partie. Ses progrès rapides étaient doublement remarquables, en ce qu'il avançait dans l'art en dépit d'une vue assez fai-

[1] Voyez ci-dessus, p. 28.

ble, et d'une santé tellement délicate qu'elle le mettait souvent aux prises avec quelque maladie. Il passa dans l'école du peintre Amigoni; et là, développant chaque jour davantage les forces de son intelligence, il se forma une manière de peindre tout à fait à lui, et coloria avec une franchise surprenante des tableaux d'autel, des murailles, des voûtes et d'autres vastes ouvrages, renouvelant par la rapidité de son pinceau la vélocité d'exécution du Tintoret.

Il voyagea en Italie, en compagnie de deux architectes, l'Anglais Adams, et le Français Clérisseau; et tout en dessinant avec eux les plus beaux monuments d'architecture, il faisait les études les plus sérieuses sur le style des différentes écoles d'Italie : ce qui améliora beaucoup sa manière et la rendit plus savante.

En 1766, il quitta Rome, où il avait fait un long séjour, pour aller à Londres, où il était appelé par son ami Adams, qui lui faisait espérer une brillante fortune : et dans le fait, il ne l'avait pas trompé par de vaines promesses. Sa manière de peindre, large et brillante, fut bien accueillie à Londres; et après qu'il eut exécuté pour le duc de Northumberland les peintures d'une vaste galerie, le succès de cette entreprise lui procura beaucoup d'autres commandes importantes.

Tous les genres de peinture étaient également bien traités par le Zucchi. Outre les tableaux d'histoire, il peignait également le paysage, la perspec-

tive, les ruines : il fournissait aux statuaires et aux figuristes des groupes, des bas-reliefs, des ornements de sa composition : le soir, il faisait des dessins à l'aquarelle et à la suie, touchés avec la plus grande hardiesse, et qui étaient immédiatement enlevés par les amateurs. Plus son esprit avait de vigueur, plus aussi, sa pauvre machine étant très-frêle, ce genre de vie si laborieux affaiblit sa vue et fatigua sa main, jusqu'à la rendre constamment tremblante.

Il pensa donc à un repos devenu nécessaire, et il prit la résolution de retourner en Italie. C'est alors qu'il épousa Angelica Kauffmann. Revenu en Italie avec elle, il n'abandonna pas entièrement l'art qu'il aimait tant, il se remit quelquefois à manier les pinceaux, et malgré le tremblement de sa main, ayant observé qu'un appui horizontal sur une petite planche réussissait à l'arrêter, il se mit à dessiner à la plume et à l'aquarelle, de telle sorte que même dans le déclin de l'âge il ne laissa pas son talent oisif. Son excellente femme lui procura non-seulement des jours tranquilles, mais même heureux : car elle lui fit faire la connaissance des artistes éminents et des personnes distinguées dans la société desquels elle vivait, et le Zucchi n'occupa pas le dernier rang au milieu de ces réunions.

Angelica Kauffmann peignit deux fois le portrait de son mari ; elle fit aussi celui de son beau-frère, Joseph Zucchi, graveur, et celui de son neveu D. Francesco, qui est un de ses plus beaux portraits. La

famille Zucchi possède un tableau dans lequel la Kauffmann a représenté la Vierge-Marie qui regarde son divin fils étendu sur un coussin, et qui lui pose sur la tête une couronne de fleurs.

II.

CATALOGUE DES TABLEAUX

peints par Augelica Kauffmann

D'APRÈS SA VIE PAR GHERARDO DE' ROSSI.

(Voyez p. 17 et suivantes.)

Tableaux exécutés pendant son séjour en Angleterre.

Année 1767.

1. Portrait de la princesse de Brunswick.

2. Portrait de la reine d'Angleterre et de son fils le prince de Galles.

3. Portrait de Christian III, roi de Suède.

1768.

4. Portrait de lord Tawndsend, vice-roi d'Irlande, entouré de sa nombreuse famille.

5. Portrait de lord Elly.

6. Portrait de lord Robinson.

De 1768 à 1781.

7. Un grand nombre de tableaux tirés de l'histoire d'Angleterre ou des poëtes anglais ; des jeux et danses d'amours

et de nymphes ; des bacchantes et autres sujets analogues, tirés de la Mythologie[1].

D'octobre 1781 à janvier 1782.

A Venise.

8. Deux petits tableaux pour un lord anglais, dont la *Mort de Léonard de Vinci entre les bras de François Ier*.

9. Plusieurs portraits, entre autres : 1° celui d'une dame Corner Grimani ; 2° et celui du prince Almoro Barbarò.

1782.

Naples.

10. Portraits, sur une grande toile, de tous les membres de la famille royale de Naples, commencés à Naples en avril 1782, terminés à Rome au commencement de 1784.

De 1784 à 1788.

A Rome.

11. Tableau exécuté pour l'impératrice Catherine II de Russie : Servius Tullius, enfant, représenté au moment où la flamme miraculeuse semble glisser autour de ses cheveux.

12. Portraits du duc de Courlande, de sa femme et de sa fille.

13. Tableaux pour la reine de Naples.

1 Gherardo de' Rossi fait remarquer, p. 78, note 19, qu'il est impossible de dresser un catalogue exact de tous les tableaux d'Angelica Kauffmann. Les portraits qu'elle a faits sont très-nombreux, et beaucoup de ses tableaux n'ont pas été inscrits sur les notes qu'elle conservait de ses œuvres.

14. Portrait historié de la duchesse de Corigliano.

15. Tableau d'histoire pour le duc de Miranda.

16. Plusieurs petites toiles pour l'Angleterre.

17. Deux tableaux pour l'empereur Joseph II :

1° Le Retour d'Arminius dans ses forêts après avoir défait les légions de Varus;

2° Les Jeux funèbres célébrés par Énée en l'honneur du malheureux Pallante.

Ces tableaux étaient d'une grandeur médiocre; les figures du tiers du naturel.

18. Portrait du prince Poniatowski, accompagné de figures allégoriques.

19. Deux tableaux d'histoire pour ce prince.

20. Virgile lisant à Octavie et à Auguste le passage de l'Énéide, où il parle de la mort de Marcellus, passage qui fit évanouir Octavie. Sujet donné par le roi de Pologne, pour lequel le tableau fut exécuté.

21. Achille, caché sous des habits de femme au milieu des suivantes de la fille du roi Lycomède, y est découvert par un stratagème d'Ulysse. — Pour l'impératrice Catherine II.

23. Saint Joachim, sainte Anne et sainte Marie enfant.— Commandé par le cardinal Ignazio Boncompagnì pour la Santa Casa de Lorète.

24. Portraits des improvisatrices Fortunata Fantastici, et Teresa Bandettini.

25. Portraits du duc et de la duchesse de Ceri.

26. Portrait du cardinal Gio. Battista Rezzonico.

27. Natan et David, pour le cardinal Zelada.

28. Une tête de Saint, pour le cardinal Dugnani.

29. Le portrait du cardinal Firrau.

30. Celui de monseigneur Onorato Gaetani,

31. Le portrait du célèbre graveur Gio. Volpato.

32. Ceux de sa fille et de sa belle-fille.

De 1788 à 1795.

A Rome.

33. Un tableau d'autel pour la ville de Bergame, représentant une Sainte Famille.

34. Les portraits de grandeur naturelle de la famille de Holstein-Beck, sur une grande toile, et dont Raphaël Morghen a fait une élégante gravure.

35. Autre groupe de portraits de la famille polonaise Zamoiski.

36. Le portrait de la femme du chevalier Hamilton, ministre d'Angleterre à Naples, sous la figure de la Muse comique. Cette figure, vue jusqu'aux genoux, fut également gravée par R. Morghen, qui introduisit dans sa gravure des changements qui n'existent point dans l'original, hardiesse qui mécontenta beaucoup Angelica. Cet exemple fut imité par Guglielmo Morghen, qui changea le visage d'un seigneur ultramontain sans consulter l'artiste, ce qui lui déplut fort[1].

37. Portrait d'un très-bel enfant Polonais, sous la figure de l'Amour, admirablement gravé par Porporati.

38. Tableau représentant Circé qui transforme en animaux les compagnons d'Ulysse, et qui essaie vainement de faire goûter à ce héros les mets qui ont opéré cette métamorphose.

39. Deux tableaux pour le duc de Courlande. Le premier, une répétition du sujet de Télémaque et Mentor reçus par Calypso, sujet qu'elle avait déjà exécuté pour une dame anglaise ; le second le départ d'Adonis pour la chasse.

[1] Voir, page 79, la notice de Gherardo de' Rossi.

40. Tableau tiré de ces vers d'Horace :

> Bacchum in remotis carmina rupibus
> Vidi docentem.

41. Pour le prince Poniatowski : la mère des Gracques montrant à son amie que ses deux fils sont ses trésors les plus précieux, et Brutus condamnant ses fils à mort.

42. Portrait de grandeur naturelle de la princesse d'Anhalt-Dessau ; et pour cette princesse : Psyché s'évanouissant pour avoir ouvert le vase où étaient renfermés les atours de Proserpine, et l'Amour qui la soutient et essuie ses larmes avec ses cheveux.

43. Une demi-figure représentant Agrippine pressant contre son cœur le vase d'or où sont renfermées les cendres de Germanicus. — Œuvre exécutée avec beaucoup de soin.

44. Pour lord Berwick : un grand tableau représentant Vénus qui se rit des reproches d'Euphrosine, blessée à la main par l'Amour, réfugié dans le sein de sa mère ; un autre de même grandeur, Ariadne qui se désole de l'absence de Bacchus, ramené par l'Amour ; le portrait de lord Berwick, de grandeur naturelle, et vêtu de l'ancien costume anglais.

45. Pour le comte Brown : Pyrrhus enfant, apporté par sa nourrice au roi Glaucias, lui tend les mains et saisit un pli de son manteau pour implorer sa pitié. — Portrait du comte Brown.

46. Alceste mourant pour racheter les jours d'Admète, son mari, sujet tiré d'Euripide.

47. Praxitèle donnant à Phryné la statuette de Cupidon.

48. Phryné qui tente de séduire Xénocrate.

49. La nymphe Égérie montrant à Numa le bouclier brillant tombé du ciel.

50. Le Rédempteur parlant près du puits à la Samari-

taine, et le prophète Nathan qui reproche à David son péché; compositions à mi-corps, de grandeur naturelle.

51. Portrait du prince Auguste d'Angleterre, représenté de grandeur naturelle, debout, un grand chien à ses côtés. Le prince est vêtu de l'habit des montagnards écossais, avec un fond de paysage montueux et alpestre.

52. Pour le prince Josepoff : Vénus conseillant à Hélène d'aimer Pâris, que l'Amour introduit dans la chambre à coucher de Ménélas.

52 *bis*. Pour le même : Ovide, exilé sur les rivages du Pont-Euxin, triste et malade, compose ses vers, tandis que l'Amour, placé derrière, bande son arc et ajuste les traits qui furent cause de la disgrâce du poëte.

53. Pour le prince de Waldeck : Première rencontre de Léandre et d'Héro, lorsque cette prêtresse de Vénus, suivie d'un chœur de jeunes garçons et de jeunes filles, venait faire un sacrifice à la mémoire d'Adonis. L'épouse du prince était représentée sous les traits d'Héro.

54. Une nymphe, surprise au moment où elle commençait à se vêtir, se couvre d'un voile blanc. — Portrait d'une dame ultramontaine qui avait demandé à l'artiste de la représenter dans une attitude *non del tutto modesto*.

55. Abraham congédiant Agar et son fils Ismaël.

56. Pour l'évêque de Munster : deux vastes toiles avec figures de grandeur naturelle, l'une représentant une Annonciation, l'autre le Rédempteur qui ordonne de laisser approcher les petits enfants.

57. Portraits d'un Anglais et de sa fille, sous la figure de Psyché.

58. La Religion sur le trône, entourée des Vertus. — Tableau peint en 1798.

59. Portrait du général l'Espinasse. — *Id.*

60. Portrait d'un commissaire de l'armée française (M. Collot). — *Id.*

61. Ariadne remettant à Thésée le fil qui doit le faire sortir du labyrinthe. — 1799.

62. Euphrosine, blessée à la main par l'Amour, adresse ses plaintes à Vénus.

63. Pour la comtesse de Solms, un tableau tiré des poésies d'Ossian.

64. Portrait de lord Montgommeri, de grandeur naturelle, portant l'ancien costume national écossais.

65. Portrait du colonel écossais Macdonald.

65 *bis*. Portrait de M. Dulff, avec l'ancien costume des grands seigneurs anglais.

66. Deux portraits des frères Pipper.

67. La sainte Vierge et l'Enfant Jésus avec deux Anges, pour le marquis Tacconi, de Naples.

68. La sainte Vierge, dans sa gloire, au ciel, couronnée par la très-sainte Trinité, pour le maître-autel de l'église de Coire, patrie de l'auteur. — 1800.

69. Portrait du cardinal Firrau.

70. Une jeune fille, fatiguée d'avoir cueilli des fleurs, s'assied par hasard sur une pierre en face de laquelle on voit un sarcophage sur lequel est écrit : *Omnia vanitas*.

71. Sainte Marie Égyptienne, pénitente, de demi-grandeur.

72. Coriolan, condamné à l'exil, s'éloignant de sa famille. — 1802.

73. Portrait de femme vêtue à l'orientale.

74. Portrait d'une dame vénitienne demeurant à Rome.

75. Portrait d'une dame anglaise allaitant son enfant.

76. Le prince royal de Bavière, en pied, de grandeur naturelle, revêtu de l'ordre de Saint-Hubert.

77. Auguste et Cléopâtre, pour M. Sommariva, de Milan.

78. La naissance de saint Jean-Baptiste, tableau d'autel

pour le comte Martinenghi, de Brescia, et placé dans une des églises de cette ville.

Ces derniers tableaux exécutés de 1803 à 1805.

79. Le départ de Coriolan, donné au chevalier Venuti. — 1806.

80. Portrait de la fille du duc de Miranda en habit de paysanne, avec une chienne de chasse et un fond de paysage. — *Id.*

81. Portraits des deux comtes Pappatava. — *Id.*

82. Pour le comte Pepoli, de Bergame, une Madeleine, demi-grandeur, gravée sur cuivre par Folo. — Fin de 1806.

Tels sont les tableaux d'Angelica Kauffmann que fait connaître la notice de Gherardo de' Rossi; mais elle en a composé beaucoup d'autres qui ne sont pas indiqués dans cette notice.

Voyez, pour ces derniers, l'œuvre d'Angelica Kauffmann, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, n° 3774, — 109, in-folio.

III.

SUR LES GRAVURES D'ANGELICA KAUFFMANN.

Angelica Kauffmann, dans sa première jeunesse, avait exécuté plusieurs gravures à l'eau-forte, à Rome, à Naples et à Bologne. Parmi ces gravures, on doit mentionner le portrait de son ami Winkelmann, celui de Raphaël, et une demi-figure de l'Espérance, dédiée par elle à l'Académie de Saint-Luc.

Les planches gravées par Angelica sont au nombre de trente environ, de diverses grandeurs, mais la plupart dans le format in-octavo : deux ou trois seulement dépassent ce format. Sa manière de graver à l'eau-forte est celle des bons maîtres; elle trace les contours avec esprit et énergie, et, avec la pointe, dispose l'effet général des ombres. Toutefois, même dans ce genre, elle a cherché quelquefois à arriver à un plus grand fini, et à produire un plus grand effet de clair-obscur. Une Madone avec l'Enfant Jésus, gravée en 1773, et une autre représentant le même sujet, exécutée en 1776, sont

deux planches traitées avec un grand soin dans cette manière. Elle grava le fameux tableau du saint Pierre, du Guide, qui se trouve à la galerie Sampieri de Bologne ; cette planche, vigoureusement exécutée, était terminée et signée en 1772 : mais elle la reprit pour lui donner plus de fini en 1773. En dernier lieu, elle fut publiée à Londres en 1776, travaillée de nouveau avec le plus grand soin : elle fut aidée dans ce travail par son beau-frère Zucchi : c'est pourquoi cette gravure porte leurs deux noms. En examinant les trois épreuves, les amateurs donneront la préférence à la première. (Note 12, p. 31 de la *Notice* de Gherardo de' Rossi).

IV.

NOTICE SUR CASSAS.

Après avoir rapporté les lettres de Cassas à Desfriches, il nous paraît nécessaire de les compléter par une courte notice sur cet artiste.

Louis-François Cassas, peintre, dessinateur et architecte, naquit en 1756 à Azay-le-Férou, département de l'Indre. Il était encore fort jeune lorsque, lui trouvant des dispositions pour le dessin, M. de Limay, gendre de Desfriches, qui était alors ingénieur des ponts et chaussées à Tours, le fit entrer dans son cabinet, et l'occupa en lui montrant à copier et lever des plans. Son aptitude pour le dessin s'étant promptement développée, M. de Limay voulut envoyer son protégé à Paris pour qu'il pût s'y perfectionner et pousser plus loin ses études. Il parla de ce projet à son beau-père qui, s'étant fait communiquer les essais du jeune Cassas, jugea qu'il avait réellement des dispositions pour les arts du dessin. Il l'adressa donc à Paris à M. le duc de Rohan-Chabot,

avec lequel il était fort lié, et qui avait ouvert chez lui, au faubourg Saint-Honoré, une Académie de dessin, dans laquelle, une fois par semaine, des professeurs distingués, tels que Vien et Lagrenée, venaient donner des leçons et des conseils aux grands seigneurs et aux dames de la plus haute noblesse. C'est dans ces réunions que Cassas reçut d'abord les leçons de Vien, et plus tard de Lagrenée jeune ; il ne tarda pas à s'attacher au premier de ces maîtres. S'étant mis en peu de temps, par un travail assidu, en état de dessiner des vues et des paysages, il obtint, en 1776, de M. de Rohan-Chabot, la permission d'aller visiter l'Italie. On a vu sa description de l'éruption du Vésuve en août 1779. Il visita les Calabres à cette époque, dessinant ce qu'il trouvait de plus remarquable sur son passage. Il était à Rome en 1782, lorsqu'une société d'amateurs des beaux-arts conçut le projet, à l'instigation de l'empereur Joseph II, de faire dessiner quelques-uns des sites que présentent les environs de Trieste : ces dessins devaient être gravés à Vienne, aux frais de l'empereur. Cette société fit choix de Cassas pour exécuter ce plan. En conséquence, le 10 mai 1782, il partit de Rome pour se rendre à Trieste. Dans l'arrangement que Cassas avait conclu, il n'était question que de vues de la campagne dans les environs de Trieste. Mais ayant remarqué, en suivant les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, de riches débris d'antiquités, notre artiste résolut de visiter les différentes places de ces parages, où il pourrait trouver à des-

siner des ruines, afin de faire connaître à l'Europe des vues fidèles, et relevées avec un soin scrupuleux, de monuments et de sites alors presque entièrement oubliés ou inconnus. Il exécuta son projet pendant les mois de juin, juillet et août 1782 : il visita et dessina successivement Pola, Spalatro, Salone, la forteresse de Clissa et la cataracte de Cettina. Vers le milieu de septembre, il était de retour à Rome, où il séjourna quelque temps pour mettre en ordre et revoir les dessins qu'il avait rapportés de son excursion [1].

C'est à cette époque, qu'entraîné par son amour des voyages, il visita de nouveau le royaume de Naples, la grande Grèce, et passa en Sicile, où il dessina pour l'abbé de Saint-Non un grand nombre de vues de ces contrées. M. de Rohan-Chabot, auquel il avait négligé de donner de ses nouvelles, en était fort inquiet, lorsqu'il revint en France, où il passa au château de la Roche-Guyon les derniers mois de l'année 1783.

Bientôt, par les relations qui existaient entre M. de Rohan et le comte de Choiseul-Gouffier, Cassas fut attaché comme dessinateur à l'ambassade de ce seigneur à Constantinople. On a vu dans ses

[1] La publication de cet ouvrage n'eut lieu qu'en 1802; en voici le titre : *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie*. Paris, l'an X (1802), rédigé d'après l'itinéraire de L.-F. Cassas, par Joseph Lavallée, ouvrage orné d'estampes, cartes et plans, dessinés et tirés sur les lieux par Cassas, et gravés d'après les meilleurs artistes de ce genre, sous la direction de Née, petit in-folio. Voy. au Cabinet des Estampes.

lettres qu'il partit de Paris en juin 1784, laissant tous ses dessins à la garde de M. de Limay. Nous n'avons pas à raconter ses voyages dans l'Asie Mineure, à Palmyre, Balbeck et Jérusalem, en Égypte, en Phénicie, dans la Troade, et dans presque toutes les contrées rendues illustres par les restes des monuments de la civilisation antique; les lettres de Cassas adressées à Desfriches, et qui sont rapportées dans ce volume, jettent le plus grand jour sur cette partie de sa vie, sur son esprit entreprenant et sa vive intelligence. Il est à regretter que son *Voyage pittoresque de la Phénicie, de la Palestine et de la basse Égypte* [1], n'ait pas été terminé.

Après un séjour de plus de cinq années à Rome, où il se maria, Cassas, rentré en France, s'occupa d'architecture, et pour faire connaître aux Parisiens les monuments qu'il avait dessinés dans ses voyages, il résolut de les exécuter en modèles et de les exposer. Cette collection des chefs-d'œuvre de l'architecture des différents peuples, comprend soixante-seize modèles de monuments, tous antiques, à l'exception des quatre derniers. Cassas avait exécuté ou fait exécuter ces différents modèles, les uns en liége, les autres en terre cuite, avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, quant à leurs véritables proportions. Ils furent exposés en 1806, avec une description par J.-G. Legrand, architecte

[1] Trente livraisons de cet ouvrage ont paru en deux volumes in-fol., avec un grand nombre de planches.—Voyez au Cabinet des Estampes.

des monuments publics[1]. Trois années plus tard, ces modèles furent acquis par le gouvernement et déposés à l'Institut. Ils sont aujourd'hui dans une des salles de l'École des beaux-arts. Nommé sous-inspecteur général et professeur de dessin de la manufacture des Gobelins, Cassas consacra tout son temps à cet établissement. Il est mort à Versailles le 1er novembre 1827.

Il ne faudrait pas juger du talent de cet artiste par les gravures de ses voyages. Ses aquarelles et ses dessins lavés au bistre se font surtout remarquer par une vigueur de tons, une fermeté de contours, une netteté de détails, qui n'enlève rien à ce qu'ils ont de pittoresque. On voit qu'il composait avec une grande facilité de main, sans pesanteur et sans hésitation. Ses vues de ruines et de monuments antiques, ses paysages des environs de Rome, ses campagnes de l'Istrie, de la Sicile et de la Grèce, ont un grand caractère de vérité, et en même temps de beauté pittoresque, qui donnent une haute idée de son talent.

[1] Paris, imprimerie de Leblanc, 1806, 1 vol. in-8 de xxiv-196 pages.

V.

EXTRAIT

DU CATALOGUE DES TABLEAUX

DES ÉCOLES

Hollandaise, Flamande, Allemande et Française.

DESSINS ENCADRÉS, ESTAMPES EN FEUILLES ET QUELQUES OBJETS DE CURIOSITÉ.

Composant le Cabinet de M. Desfriches

Dont la vente a eu lieu à Paris, Hôtel des Commissaires-Priseurs les 6 et 7 mai 1834.

AVERTISSEMENT.

La ville d'Orléans a été longtemps un point de centralisation pour les arts; elle conserve un souvenir de vénération pour le nom des amateurs qui, sous ce rapport, lui ont donné une sorte de célébrité. Les cabinets de MM. le président Haudry, Desfriches et d'Hauteroche, attiraient l'attention des étrangers qui les savaient apprécier; cette série de bons modèles était pour les artistes une source dans laquelle ils

puisaient, et que le temps a disséminée peu à peu. La collection formée par M. Desfriches date de 1750, et les principaux tableaux de son cabinet ont été achetés par lui dans les voyages qu'il fit en Flandre et en Hollande, notamment chez M. Fouquet, négociant très-distingué de la ville d'Amsterdam. Sa qualité d'artiste amateur et les connaissances qu'il s'était acquises par l'étude des grands maîtres, le mettaient à même d'apporter dans le choix des ouvrages un juste discernement ; c'est par suite de son goût pour les peintres hollandais, de sa propension à dessiner le paysage, qu'il s'est plu à fixer dans sa galerie une des plus importantes compositions de *Jean Wynants*, quatre tableaux de *Jacques Ruisdaël* variés de site et de manière de faire, auprès desquels il était heureux de s'inspirer. Admirateur du pinceau de *Guillaume Wandevelde*, de la vérité de *Paul Potter* et de la belle couleur de *Cuyp*, il avait concentré sous ses yeux des œuvres parfaites de ces grands maîtres, rares encore à cette époque et presque introuvables aujourd'hui.

WYNANTS (JEAN).

— Paysage. Un des sites les plus pittoresques indiquant un large espace de terrain boisé, et de nature sablonneuse.

WYNANTS.

— Chemin montueux et ombragé par deux arbres bordant la lisière d'un bois.

— Autre joli échantillon de ce maître : butte sablonneuse au bord d'une mare d'eau et couronnée par des arbres touffus et une haie de broussailles.

POTTER (PAUL).

— Une vue fidèle d'une contrée plate de la Hollande, traversée tout entière par un chemin qui longe une prairie et paraît aboutir à l'entrée d'un village; une femme montée dans une charrette, deux paysans et une vache au repos sous l'ombrage d'un grand saule sont les figures qui donnent de l'intérêt à ce portrait exact de la nature.

Ce tableau porte la date de 1646, elle se rapproche de celle où les ouvrages de Potter commençaient à acquérir de la célébrité. On reconnaîtra, je crois, dans l'œuvre de ce grand peintre des parties de terrain, des lointains de prairie qui ont un grand rapport avec ses ouvrages les plus importants. Il y a dans le Musée de la Haye un tableau d'une dimension qui excède celui-ci et qui est une vue consciencieuse, un portrait de site rendu pour faire valoir ses animaux. Il y a, comme dans celui-ci, correction de dessin, force de couleur, justesse de mouvement, énergie d'exécution jointe à la naïveté; c'est cette dernière qualité du peintre qui est son caractère distinctif, et sous ce rapport ce tableau de Potter était un de ceux que M. Desfriches affectionnait le plus, et que, pendant plus de vingt ans, il étudia et se plut à conserver malgré les grandes offres qui lui en furent faites.

WANDEVELDE (GUILLAUME).

— Marine à effet de temps calme.

— Mer agitée. Des matelots sur le bord du rivage, et contrariés par les vents, cherchent à amarrer leur barque à voile; d'autres sur un plan plus éloigné cherchent à opérer pareille manœuvre.

— Autre petit tableau aussi précieux de ce maître, et offrant en vue de mer agitée une barque à voile que des matelots

dirigent vers le rivage, et sur le même point qu'un canot repoussé par les vagues.

— La vue du port de Rotterdam. Un grand navire aux armes du prince, et un vaisseau à pleines voiles se dirigent de la rade vers le port, et semblent contrariés par les vents et l'agitation de la mer.

RUISDAEL (Jacques).

— La vue d'un bois touffu planté près d'une mare d'eau, à laquelle aboutit un chemin tournant sur lequel un pâtre conduit un troupeau de moutons.

RUISDAEL.

— Le coup de soleil. Après un temps orageux, un rayon du soleil, qui n'est point obscurci par les nuages, éclaire une vaste campagne entrecoupée de rivières et de champs de blé.

RUISDAEL (J.).

— La vue perspective d'une blanchisserie aux environs d'Harlem et située dans un pays de bruyères.

— Maisons de pêcheurs sur le bord du rivage de la mer, et abritées par quelques arbres dont les branches sont couvertes de neige.

SALOMON RUISDAEL.

— La rupture d'une digue. Les eaux échappées traversent deux parties hautes de terre, et se répandent en torrent sur des restes de roche qui leur servent d'écueil.

CUYP (Albert).

— Cheval blanc sellé et dont les jambes et la tête sont légèrement marquées.

SCHWARTZ (Christophe), dit le Raphael d'Allemagne.

— Première pensée d'un plafond peint à Prague, et qui depuis a été gravé par Sadler.

FRANÇOIS (Signé).

— Grande guirlande de fleurs à laquelle sont mêlés quelques fruits, elle entoure un médaillon peint en grisaille, le Christ descendu de la croix.

SENEL (Jean).

— Deux vues de sites montagneux ornés de fabriques et temples, et enrichis de figures de villageois avec leurs chevaux.

KALF (Guillaume).

— Grand vase d'argent, coffre à bijoux et différents objets de nature morte.

CHAMPAIGNE (Ph. de).

— Portrait d'homme vu de face et tête nue.

VANGOYEN.

— Chaumière entourée d'arbres. Trois paysans sur un tertre.

— Une perspective de la Meuse, et chariot descendant une digue.

— Chariot de poste arrêté près d'une hôtellerie, et pêcheurs arrangeant leurs filets.

— Rivière glacée avec figures de patineurs, peinture en grisaille.

— Maison rustique dans des broussailles et sur le bord d'une rivière.

— Gros arbre près d'un village, et paysans près de leur charrette.

— Chariot de poste dont les chevaux sont à l'abreuvoir.

— Rideau de saules et légères plantations au bord d'une rivière.

— Arbres et chaumières : étude libre.

PIETRO DE LÉLI.

— Portrait de femme vue de trois quarts et ajustée d'une collerette.

DEVETTE.

— Cérémonie hébraïque.

VAN HOECK.

— Le portrait de Rubens jeune et celui de son épouse ; ils sont vus à mi-corps.

ROMBOUT.

— Chasseur poursuivant un cerf dans une forêt, proche d'une mare d'eau : vaste et beau paysage inspiré des beautés de Ruisdaël.

— Autre paysage : forêt partagée, et dont le milieu laisse entrevoir une grande étendue de campagne.

QUERFURT.

— Halte de cavaliers, et halte près d'un camp.

BOUT ET BAUDOINS.

— Petit paysage avec figures de très-petite dimension.

DEHEM (STYLE DE).

— Fruits dans une corbeille.

HEMSKERK.

— Réunion de fumeurs et buveurs dans une tabagie : deux fort jolis petits tableaux.

— Homme et femme dans un intérieur de chambre basse, et assis près d'un tonneau.

HORMANS.

— Deux intérieurs hollandais : scènes familières.

BOUT ET BAUDOINS.

— Pêcheurs arrangeant leurs poissons sur une grande place du rivage.

VANDERKABEL.

— Rocher surmonté de fabriques, et marine à effet de soleil.

JORDANS (J.).

— Femme trayant une chèvre, et satyre auprès d'elle : esquisse peinte en grisaille sur papier.

BOURDON (SÉBASTIEN).

— Deux gens de guerre cuirassés et éperonnés assis avec un paysan autour d'un tonneau : près d'eux, une femme, à laquelle une jeune fille verse du vin dans un verre.

VERNET (JOSEPH).

— Une vue de la rade de Marseille au déclin du soleil. Sur

une butte, espèce de promontoire de rocher avançant en mer, le peintre a placé quatre figures de pêcheurs, hommes et femmes, qui retirent leur filet d'une barque; assez près d'eux sont quelques arbres, bouquets qui servent d'encadrement à cette composition, et sur la partie opposée un pêcheur à la ligne exerce sa patience [1].

STELLA.

— Le Christ en croix.

JOUVENET.

— Portrait d'un prieur.

LENAIN.

— Deux hommes sont assis à une table, tandis que près d'eux s'avance un jeune garçon demandant avec humilité et le chapeau à la main.

DE LAHIRE (LAURENT).

— La Vierge et l'Enfant Jésus près d'une ruine d'architecture.

SANTERRE.

— Portrait d'une dame richement vêtue.

DESFRICHES.

— La naissance de Bacchus.

LE SUEUR (EUSTACHE).

— La présentation au Temple, petit tableau de forme ronde et peint sur cuivre.

[1] C'est le tableau donné à Desfriches par J. Vernet dont il est question dans les lettres de cet artiste. Voy. pages 77 et suivantes.

VIGNON de Tours (C.).

— Saint Jérôme, vu à mi-corps et dans une attitude inspiratrice.

CHARDIN.

— Jeune homme jouant avec des cartes.

— Lièvre et attributs de chasse, deux tableaux.

— Lièvre mort et vase de fleurs à côté; faisan et attributs de chasse.

CASES.

— Vénus et Adonis, Jupiter et Léda · deux tableaux fort gracieux et faisant pendants.

LAURY (PHILIPPE).

— Le sommeil de Vénus, et Narcisse épris de lui-même.

— La Vierge présente l'Enfant Jésus à un religieux.

CARRACHE (ANNIBAL).

— Son portrait peint par lui-même, du même faire et d'une grande similitude avec celui de la galerie de Florence.

TABLEAUX PAR DIFFÉRENTS PEINTRES.

— Cheval à l'auge près d'une hôtellerie : genre de Bernard Graët.

— Deux vues des bords du Rhin par Schutz.

— La salutation angélique : tableau peint sur cuivre, dans le goût de Rubens.

— Deux petits paysages : style de Loutherbourg.

— Nymphe et satyre : petit tableau de forme ronde par Stella.

— Marine à effet de tempête, par Vanderkabel.

— Portrait de femme, par Janet, celui d'un homme par Théodore de Kaiser, et un portrait du XVᵉ siècle.

— Le Christ au Calvaire, sur cuivre, et sujet de sainteté sur bois, plus un tableau peint sur cuivre et de forme ronde, style de Lesueur.

— Huit tableaux paysages, têtes de forme ronde, et village attribué à Teniers.

— Tête de vieillard attribuée à Rembrandt : étude librement touchée, et dont M. Desfriches faisait le plus grand cas.

— Deux portraits d'homme, l'un par Govaert Flink, l'autre par Kaiser.

— Portrait d'homme, par Duplessis.

— Quatre miniatures dans des bordures en cuivre doré, la pêche miraculeuse, les vendeurs chassés du Temple, et deux autres sujets tirés de l'Écriture sainte, d'après les plus beaux tableaux de J. Jouvenet.

— Paysage, par Gaspar de Witte, style poussinesque.

— Bacchanale, dans le style de Ph. Laury.

— Halte et départ de chasse : deux petits paysages par Francisque. En tout, quatre tableaux.

— Portrait d'un personnage de distinction portant moustaches, style de Porbus.

— Potiron, céleri et gibiers, bon tableau de nature morte.

— Incendie de village, par Vanderpol.

DESSINS ENCADRÉS.

— Le paralytique soigné par ses enfants, dessin à la gouache et la première pensée du tableau ; il est signé à gauche, et le fut par *Greuze* lui-même en présence de M. Desfriches.

— Forêt à l'encre de Chine et au crayon, par J. Ruisdaël.

— Paysage de haut style, par Claude le Lorrain ; il est au bistre et à la plume, il porte la signature de Claude en 1560.

BERGHEM.

— Femme montée sur un âne et conduisant un troupeau ; dessin à la plume et légèrement lavé ; il fut donné à M. Desfriches par M. D. Grimaldi, évêque du Mans.

— Un précieux dessin de M. Desfriches dans une bordure de bronze à ornements.

ESTAMPES EN FEUILLES.

— 34 feuilles gravées en bois, d'après Albert Durer, Crannak, Lucas de Leyden et autres.

— 60 pièces eaux fortes, par Rembrandt.

— 1? pièces, par Rembrandt et Ferdinand Bol.

— La chaumière et la grange à foins, et le paysage pendant, deux pièces.

— 35 pièces, par Ad. Ostade.

— 29 pièces par Ad. Ostade, Van Vliet, C. Béga et C. Dussart.

— 95 pièces, œuvre complète et pièces détachées, de Karel Dujardin.

— 3 grands paysages par J. Ruysdaël.

— 35 pièces animaux, par Berghem, Stoop, P. de Laar, Marc de Bie, Vandevelde et autres.

— 24 pièces, par Zééman, Téniers, Wischer, Plate-Montaigne et Herman d'Italie.

— Deux suites complètes des paysages de Both, 20 pièces.

— 50 pièces paysages, par Waterloo.

— 19 pièces, par le même.

— Une suite de huit paysages, par Naivinck, plus le n° 6 de la seconde suite.

— 15 pièces, par J. Feyt.

— 7 pièces, par Hollar, et 28 pièces de la mort attaquant les humains dans toutes les positions de la vie.

— 35 pièces de l'école allemande et autres.

— Une suite des caprices de Florence, par Callot et différentes autres pièces, par et d'après le même.

— 7 pièces, par de Boissieu.

— 6 pièces, par Cl. le Lorrain; environ 50 portraits, la plupart de maîtres français.

— Recueil de différentes pièces, par Cochin et autres.

— 2 portraits de Ph. de Champaigne, par Edelinck, le duc de la Meilleraye par Nanteuil, et celui du Titien par Augustin Carrache.

— Un lot de pièces diverses.

— Deux volumes histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, vues d'après Wichembaur, par Melchior de Kussel.

— Recueil de gravures coloriées et sujets des guerres de religion, ouvrage publié en 1559.

VI.

LISTE DES MEMBRES AMATEURS DE L'ANCIENNE ACADÉMIE DE PEINTURE,

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'EN 1789.

DUMETZ (Gédéon), nommé honoraire amateur, 30 décembre 1663. — (Voyez le *Livre de Colbert*, chap. XXII, p. 232 et suiv.)

PERRAULT (Charles), contrôleur général des bâtiments du roi, conseiller honoraire amateur, 4 juin 1665.

FÉLIBIEN (André), historiographe des bâtiments, 1667.

DE LA CHAPELLE-BOSSÉ, honoraire amateur, 28 janv. 1668.

GUÉRIN (Nicolas), de Melun, secrétaire de l'Académie, le 20 décembre 1681.

GUILLET (André-Georges, dit Saint-Georges), reçu historiographe par ordre de Colbert le 30 janvier 1682.

BELLORI (Jean-Pierre), de Rome, conseiller amateur, 8 janvier 1689.

MESMYN, premier commis de M. de Villacerf (fils de Colbert), honoraire amateur, 27 juin 1693.

DESGODETS, contrôleur général des bâtiments, *Id.* — 7 août 1694.

DE COTTES père (Robert), premier architecte du roi, conseiller honoraire amateur, puis vice-protecteur, 7 mars 1699.

DE PILES (Roger), conseiller honoraire amateur, 2 mai 1699.

TESTU (Jacques, l'abbé), conseiller honoraire amateur de l'ancienne Académie, reçu le 27 septembre 1699.

LAMBERT (Pierre), contrôleur des bâtiments, reçu amateur, 26 août 1702.

DELAUNAY (Charles), directeur général de la Monnaie, *Id.*, reçu le 27 janvier 1703.

GABRIEL père (Jacques). *Id.*, le 8 mai 1700.

BLONDEL, trésorier des bâtiments. *Id.*, le 25 novembre 1707.

ANSELME (l'abbé). *Id.*, 24 novembre 1708.

BIGNON (l'abbé). *Id.*, 27 avril 1709.

DESJARDINS. *Id.*, 1er juin 1709.

DE COTTE. *Id.*, 25 janvier 1710.

DE FERME. *Id.*, 1er mars 1710.

DE LA MOTTE. *Id.*, 5 décembre 1721.

DUBOIS DE SAINT-GELAIS. 27 janvier 1725.

LEFEBVRE (Philippe). *Id.*, 28 février 1727.

DE BOZE. *Id.*, 4 oct. *Id.*

CAYLUS (le comte DE). 24 nov. 1731. (Mort le 5 septemb. 1765.)

De BOULONGNE. *Id.*, 30 janvier 1734.

DE JULLIENNE. *Id.*, 9 janvier 1740.

DE FONTANIEU. 25 mai 1743.

FRÉRET. 6 mai 1747.

CARÊME. *Id.*

VOYER D'ARGENSON (marquis DE), amateur, 29 mai 1749.

MARIETTE, honoraire, associé libre, 19 déc. 1750, amateur le 31 octobre 1767.

VENCE (Claude-Alexandre de Villeneuve, comte DE), associé libre, 28 septembre 1753.

DE LA LIVE DE JULLY (Ange-Laurent, marquis de Removille), associé libre le 27 avril 1754, amateur le 29 février 1769.

BERGERET, receveur général des finances, associé libre, le 31 août 1754.

GOUGENOT (l'abbé), associé libre, le 10 janvier 1756.

DE LA TOUR D'AUVERGNE (Godefroi-Charles-Henri, prince de Turenne), associé libre, le 26 janvier 1760.

DE BOULONGNE, le fils (Jean-Nicolas), associé libre amateur le 8 novembre 1760, amateur le 30 décembre 1777.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), architecte du roi, associé libre le 8 novembre 1760, mort le 29 août 1781, à 68 ans.

DE MONTULLÉ (Jean-Baptiste-François), associé libre le 16 octobre 1764.

POMMYER (François-Armand, l'abbé), associé libre le 31 octobre 1767.

BLONDEL D'AZINCOURT, associé libre le 31 octobre 1767, amateur le 28 septembre 1782.

BÉZENVAL (Pierre-Joseph-Victor, baron DE), associé libre le 4 mars 1769, amateur le 7 févricr 1783.

TURGOT, marquis de Larmes (Anne-Robert-Jacques), ministre et contrôleur général des finances, associé libre le 24 septembre 1774.

BOUILLON (duc DE), honoraire amateur, 6 décembre 1777.

RICHARD DE SAINT-NON (Jean-Claude, abbé) *Id. id.*, amateur, 26 février 1785.

ROHAN-CHABOT (duc DE), associé libre, 10 janvier 1776, amateur, 30 avril 1785.

AFFRY (comte D'), associé libre le 10 avril 1779, amateur le 28 janvier 1786.

BRETEUIL (Jacques-Laure le Tonnelier DE), associé libre le 30 septembre 1780.

BRÉHAN (comte DE), associé libre le 3 avril 1781, amateur 27 janvier 1787.

AGUESSEAU (D'), honoraire associé libre le 1er février 1782, amateur le 1er septembre 1787.

CHOISEUL-GOUFFIER (DE), honoraire associé libre, 26 octobre 1782.

SÉGUR (maréchal de), associé libre, 28 février 1784.

TURPIN (marquis de), honoraire associé libre, 5 mars 1785.

ANTHON (baron d'). *Id.*, 30 avril 1785.

PAROIS (comte de). *Id.*, 3 septembre 1785.

JOUBERT (de). *Id.*, 4 mars 1786.

DE LA REYNIERE. *Id.*, 3 février 1787.

BRETEUIL (baron de). *Id.*, 29 septembre 1787.

VII.

INDICATION

DES PRINCIPAUX AMATEURS FRANÇAIS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

AIGNAN (M. le duc DE SAINT). (Voir le catalogue de la vente de la collection du prince de Conti, rédigé par Rémy, en 1777, pages 323-327.)

AMATEURS ayant fait travailler Carle Vanloo et possédant de ses œuvres. (Voir le *Nécrologe* de 1768, p. 202 et suivantes, article *Carle Vanloo*.)

ANGRAN DE FONSPERTUIS. (Voy. le catalogue de sa collection, par Gersaint, 1748.)

ANTIN (le duc D'), surintendant des bâtiments. (Voy. le vol. de Mariette, p. 28 et 47.)

ARGENS (le marquis D'). (Voy. ses *Réflexions critiques sur les différentes Écoles de peinture*. Paris, 1742, 1 vol. in-18.)

Il était petit-fils du célèbre amateur Boyer d'Aguilles. (Voy. le volume de Mariette, p. 85 et suivantes.)

ARGENVILLE (Desallier D'), auteur de l'*Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*. Paris, 1742, 2 vol. in-4., — et 3e édition (la meilleure), 1762, 4 vol. in-8. (Voy. son article dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. XI, p. 274 et suivantes. (Voy. le catalogue Quentin de Lorangère, par Gersaint, p. 145, et le *Nécrologe* de 1767-68, p. 139.)

Son fils (Antoine-Nicolas), ami des arts, comme son père, a publié une *Vie de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*. Paris, 1787, 1 vol. in-8.

BACHAUMONT (M. DE). (Voy. *Lettres* sur les peintures, sculptures et gravures de Messieurs de l'Académie royale, exposées au salon du Louvre, depuis 1757 jusqu'en 1779. — A Londres, John Adamson, 1780, 1 vol. in-18.)

BARTHÉLEMY (l'abbé), auteur du *Voyage d'Anacharsis*; grand amateur d'antiques. (Voy. son *Voyage en Italie*, lettres écrites au comte de Caylus, 1 vol in-8. Paris, an X.)

BASAN (marchand d'estampes). Il a rédigé le catalogue de Mariette. Paris, 1775, et beaucoup d'autres. (Voir dans le volume de Mariette, p. 239.)

BESSE (M. DE). (Voir le catalogue de la vente du prince de Conti, rédigé par Rémy, en 1777, p. 232.)

BROSSES (le président DE), premier président du Parlement de Bourgogne, — auteur du *Voyage en Italie*, publié de nouveau en 1836, en 2 vol. in-8, sous le titre de l'*Italie il y a cent ans*.

Les jugements qu'il porte des œuvres des écoles d'Italie et des artistes de son temps, spécialement des musiciens, sont toujours assaisonnés d'un esprit vif et piquant qui ajoute un grand charme à son livre.

BÉRINGHEN (M. DE), premier écuyer du roi.

La vente de sa collection a été faite, en 1770, sur le catalogue édigé par P. Rémy. — Il possédait une belle collection de gra-

vures. — M. de Béringhen paraît avoir été l'ami de Nicolas Lancret; il possédait, dans son château d'Ivry, les plus beaux tableaux de ce maître. (Même catalogue, p. 194.)

BLOIS (M. DE), collectionneur d'estampes. (Voir le catalogue de Quentin de Lorangère, par Gersaint, p. 39.)

BLONDEL D'AZINCOURT (M.). Pierre Remy a rédigé le catalogue de sa collection, vendue en 1770. — Il fut admis associé libre de l'académie de peinture le 31 octobre 1767, et reçu membre amateur le 28 septembre 1782. — Il était ami de Greuze. (Voy. les *Archives de l'art français*, 1855, p. 164.)

BLONDEL DE GAGNY, trésorier général de la caisse des amortissements. (Catalogue par Pierre Remy, 1776.)

LA BORDE (M. DE), fermier général, a fait bâtir le château de Méréville, près d'Étampes, et l'avait fait décorer de peintures. Il y possédait une suite de paysages et de marines de Joseph Vernet. Cassas a exécuté plusieurs dessins de la Sicile pour M. de La Borde.

BOULE (l'abbé), à Marseille, grand amateur de médailles. (Voir les *Lettres* de l'abbé Barthélemy à M. le comte de Caylus, publiées en l'an X; 1 vol. in-8., p. 11 et suivantes.)

BOULOGNE (M. DE), premier commis des finances, intendant des ordres du roi, fils du directeur de l'académie royale de peinture, possédait un cabinet de tableaux parmi lesquels il se trouvait deux portraits de la Rosalba Carriera, exécutés par elle pour M. de Morville. M. de Boulogne les avait achetés à la vente de M. de Morville 13,000 livres. *Diario de la Rosalba*, p. 63. — Note. Il était l'ami de Nicolas Lancret et possédait une salle peinte, avec des ornements historiés, par cet artiste. *Catalogue Quentin de Lorangère*, par Gersaint, p. 193. — M. de Boulogne est mort à 54 ans environ, le 14 septembre 1743. *Idem*, p. 193.

BRETEUIL (M. le comte DE), ambassadeur à Vienne. (Voir dans ce volume les Lettres de Cassas. Voy. aussi le *Nécrologe* de 1768, article de *Carle Vanloo.*)

• BROCHANT, ancien administrateur de l'Hôtel-Dieu. (Voy. le catalogue, par Glomy, de la vente de ses estampes et tableaux, 1774.)

CALVET, antiquaire à Avignon. (Voy. les lettres de l'abbé Barthélemy au comte de Caylus, p. 234.)

CARY (M.), à Marseille. L'abbé Barthélemy parle des collections de cet antiquaire dans ses lettres au comte de Caylus, publiées en l'an X. In-8, p. 12 et suiv.

CAYEUX (M. DE), grand admirateur de Carle Vanloo, dont il possédait les tableaux suivants. — *L'aveuglement des Sodomites*, peint en 1728; — *Saint Germain recevant le vœu de sainte Geneviève*; — *Saint Jean-Baptiste*; — et *Noli me tangere*, peints en 1755. (Voir le *Nécrologe* de 1768, art. de *Carle Vanloo*, p. 202 et suiv.)

CAYLUS (Le comte DE). Voyez le volume de Mariette, p. 13 et suivante, et *passim.* Voyez aussi le *Nécrologe* de 1768, et l'*Éloge historique du comte de Caylus*, par Lebeau, Paris, 1766, in-4°.

CHANCEY (L'abbé DE), garde du cabinet des estampes du roi (Louis XV). — (Voir le *Catalogue Quentin de Lorangère*, par Gersaint, p. 125.)

CHATAYGNERAIE (M. DE LA), argentier de la reine Marie Leczinska. — (Voir le catalogue de la vente du prince de Conti, par Remy, 1777, p. 37.)

CHOISEUL (M. le duc DE). Le catalogue de ses tableaux, vendus en 1772, a été rédigé par Boileau, expert.

CHOISEUL-GOUFFIER (Le comte DE), ambassadeur de France à Constantinople. Voy. sur le cabinet d'antiquités et d'objets d'art de cet illustre amateur, la *Notice* de M. Émeric David, dans le premier volume de l'*Histoire de la sculpture antique*, publiée en 1853; in-18. — Voyez ausssi le catalogue de sa collection par J.-J. Dubois, Paris, 1818, in-8°. — Dans sa *Notice*, Émeric David n'indique pas Cassas au nombre des artistes qui accompagnèrent M. de Choiseul à Constantinople. Les lettres que nous avons rapportées dans ce volume prouvent cependant que la plus grande partie des dessins des ruines de la Grèce, de la Troade et de l'Asie Mineure, fut exécutée par cet artiste pour le grand ouvrage que M. de Choiseul se proposait de publier.

CHOISEUL-STAINVILLE (Le comte DE), ambassadeur de France à Rome. (Voir les lettres de l'abbé Barthélemy au comte de Caylus, p. 191 et suiv.)

CLAIREMBAULT (M. DE), généalogiste des ordres du roi (Louis XV), grand amateur d'estampes. (Voir le catalogue Quentin de Lorangère, par Gersaint, p. 118.)

CLAIRON (Mlle), du Théâtre-Français, possédait son portrait en Médée par C. Vanloo. (Voir le *Nécrologe* de 1768, art. *C. Vanloo.* Voyez aussi le *Guide des amateurs de peinture*, de Gault de Saint-Germain, Introduction, p. 36.)

CLÈVES (M. DE). (Voir le catalogue de Quentin de Lorangère, par Gersaint, p. 119).

CONDAMINE (M. DE LA). (Voir dans les lettres de l'abbé Barthélemy au comte de Caylus, celle de M. de La Condamine, p. 98, sur de prétendues peintures antiques de Pompeïa.)

CONTI (Le prince DE), grand prieur de France. (Voy. le catalogue de sa collection vendue en 1777, par Remy. La vente, commencée le 8 avril de cette année, se fit au palais du Temple, résidence du grand prieur.)

CROZAT (Pierre). Voy. le volume de Mariette, p. 12, 26, 41, 76 et *passim*, à la table.

CROZAT, baron DE THIERS, lieutenant-général, neveu de M. Pierre Crozat. (Catalogue par Remy, 1772.).

DACQUIN (M.), évêque de Seez, amateur de dessins. (Voy. le volume de Mariette, p. 80.)

DANGIVILLIERS (Le comte), directeur et ordonnateur général des bâtiments du roi, en 1777. (Voir le catalogue de la vente du prince de Conti, par Remy.)

DIDEROT. (Voy. dans ses œuvres choisies, publiées par M. Genin, en 1847, Firmin Didot frères, in-18, deux volumes, les extraits de ses critiques des salons de 1761, 1765 1767 et 1769, t. II, p. 96 et suiv.)

ESTRÉES (Le maréchal duc D'), amateur d'estampes. (Voy. le *Trésor de la curiosité*, p. 30, t. I.)

FORTIER (M.), doyen des notaires de Paris. (Catalogue de sa collection, rédigé par Remy, 1770.).

GAIGNAT (M.), receveur des consignations. (Voir le catalogue de sa vente, effectuée en 1768, par Pierre Remy.).

GAILLARD DE GAGNY (M.), receveur général des finances. Catalogue dressé par Remy, en 1762.)

GATIÈRES (M. DE), amateur d'estampes, avait adopté un ordre

particulier pour les ranger. (Voy. le catalogue Quentin de Lorangère, par Gersaint, p. 47.)

GAZOLLES (M. le comte DE), général d'artillerie au service de Naples, amateur d'antiquités, fixé à Naples. (Voir la lettre de l'abbé Barthélemy au comte de Caylus, de Naples, le 20 décembre 1755, dans le recueil des lettres de cet abbé au comte de Caylus, publié en l'an X, un vol. in-8, p. 34 et suiv. Voir aussi p. 48.)

GEOFFRIN (Mme). Cette femme, célèbre par son esprit et son amabilité, sans cultiver les arts, savait les encourager. D'après le *Nécrologe* de 1768, article de *Carle Vanloo*, elle possédait de ce maître, La *Conversation espagnole*, peinte en 1755; les *Preneurs de café*, la *Liseuse*, la *Dormeuse*, peints en 1757; la *Lecture*, l'*offrande à l'amour*, *le portrait de C. Vanloo*, *par lui-même*, et *une tête d'enfant* à l'encaustique, ces quatre derniers peints en 1761; plus la *Vestale* tenant une corbeille de fleurs, exécuté en 1765.

GERSAINT, marchand d'estampes, l'ami de Watteau, de M. de Julienne, etc., auteur de plusieurs catalogues très-estimés. Voyez le volume de Mariette, p. 77; et dans la *Vie de Watteau*, par le comte de Caylus, publiée par MM. Edmond et Jules de Goncourt, dans leurs *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, p. 239 à la note. *Id.* dans les *Archives de l'art français*, 1852, p. 210, 213, note.

GOUGENOT (L'abbé Louis), associé libre de l'Académie de peinture, accompagna Greuze en Italie; il a composé les éloges de Galloche, Oudry, Le Lorrain, Coustou et Duvivier, membres de l'Académie de peinture. Mort à Paris, le 24 septembre 1767. (Voyez les *Archives de l'art français*, 1852, p. 155; et le *Nécrologe* de 1767-8, p. 99 et suiv.)

GRAVELLE (M. DE), amateur d'estampes. (Voir le *Trésor de la curiosité*, t. I, p. 67.)

GUICHE (Le comte DE LA), lieutenant-général des armées du roi. (Catalogue de ses tableaux, vendus en 1771, par Remy.)

GUY DE MIGIEU, conseiller au Parlement de Bourgogne, va retrouver à Rome le président de Brosses. (Voir *L'Italie il y a cent ans.*)

Le cabinet d'antiquités que Guy de Migieu avait formé en Italie, fait aujourd'hui partie du Musée de Lyon.

HAQUIN (M.), ébéniste, avait un grand talent pour remettre sur toile les tableaux peints sur bois. (Voir le catalogue de la vente du prince de Conti, par Remy.)

HARANGER (L'abbé), chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, ami de Watteau. (Voy. la vie de ce peintre, par le comte de Caylus, publiée par MM. Edmond et Jules de Goncourt, dans leurs *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, p. 238, 239, à la note.)

HAUDRY (Le président), avait une belle collection de tableaux à Orléans.

HÉNIN (M.), secrétaire d'ambassade, ami de Watteau. (Voir la vie de cet artiste par le comte de Caylus, dans les *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, par MM. Edmond et Jules de Goncourt, p. 206 et suiv., 235 et suiv. Voy. aussi dans le *Nécrologe* de 1768, p. 202 et suiv., l'art. relatif à Carle Vanloo. M. Hénin possédait le tableau des *Grâces*, de ce maître, peint en 1765.) Voyez l'*Abecedario* de Mariette, v° PRIMATICE.

HUQUIER (M.) Catalogue par Prault, de sa collection de tableaux et dessins, vendus en 1771.

JACQUIER (le père), religieux de l'ordre des Minimes. (Voyez dans les *Lettres de l'abbé Barthélemy au comte de Caylus*, publiées en l'an X, un volume in-8°, la *Lettre du père Jacquier* à *Barthé-*

lemy sur les mesures du Colysée, p. 385. — Voy. aussi l'éloge que l'abbé Barthélemy fait de ce savant antiquaire, *ibid.*, p. 140, 161 et 384.)

JOLY (Hugues-Adrien), garde des planches gravées et des estampes du cabinet du roi, de 1752 à 1792. Né à Paris en 1781, mort en l'an VIII.)

JOLY (Jacques-Adrien), son fils, adjoint à son père avant la révolution, reprit ses fonctions en 1795. Né à Paris en 1755, mort en 1829. (Voy. dans le volume de Mariette, p. 171, 175 et 199; voy. aussi le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, du mois de mai 1855, p. 87.)

JOURSANVAULT (M. DE). (Voy. les *Archives de l'art français*, 1857, p. 99 et suivantes, et à la note.)

JULLIENNE (M. DE). (Voy. le volume de Mariette, p. 26 et *passim*; voy. aussi la *Vie de Watteau*, par M. de Caylus, récemment publiée par MM. Edmond et Jules de Goncourt, dans les *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*, p. 206 et suivantes. — Voy. ce que dit Diderot, salon de 1767, sur la *Vente de la collection de M. de Jullienne*, dont le catalogue est rédigé par Pierre Remy et Julliot; voy. aussi *Archives de l'art français*, 1852, p. 210, 213, note, et le nécrologe de 1767-8, p. 55.)

Watteau a peint plusieurs fois le portrait de M. de Jullienne. Un de ces portraits, qui a été gravé par Tardieu, représente dans un paysage l'illustre amateur assis, jouant de la basse, et derrière lui le peintre sa palette à la main. Au-dessous on lit les vers suivants :

Assis auprès de toi sous ces charmants ombrages,
Du temps, mon cher Watteau, je crains peu les outrages,
Trop heureux si les traits d'un fidèle burin,
En multipliant tes ouvrages

Instruisaient l'univers des sincères hommages
Que je rends à ton art divin.

LACURNE DE SAINTE-PALAYE (Les frères), compagnons du président de Brosses dans son voyage en Italie, publié sous le titre : *L'Italie il y a cent ans.* (Voir cet ouvrage.)

LADVOCAT, maître des comptes. Sa vente faite en 1773. (Voy. le *Catalogue de la collection du prince de Conti*, par Remy, 1775, p. 26-27.)

LA FAYE (M. DE). (Voy. l'*Abecedario* de Mariette, à l'article Giordano Luca.)

LAFONT DE SAINT-YENNE, auteur des *Réflexions sur quelques œuvres de l'état présent de la peinture en France*, 1747. (Voy. le volume de Mariette, p. 139.)

LA LIVE DE JULLY (M. DE), membre honoraire de l'Académie de peinture, introducteur des ambassadeurs, ami de Mariette. Il gravait bien au burin. (Voir le *Trésor de la Curiosité*, t. I, p. 164.) — Voir aussi dans le *Nécrologe* de 1767-8, p. 97, la notice sur Servandoni. Cet artiste avait élevé pour M. de La Live de Jully une chapelle isolée en forme de rotonde. — Voir les *Archives de l'art français*, t. I, p. 161, article de Jean-François de Troy.)

LA POPELINIÈRE (M. DE), fermier général, a fait peindre et dessiner des sujets libres, qui ont été achetés, il y a une vingtaine d'années, par le prince Gallitzin.

LA ROCHEFOUCAULT (M. DE). Winckelmann, dans ses lettres traduites de l'allemand et publiées à Yverdon en 1784, 3 vol. petit in-18, fait le plus grand éloge de M. de La Rochefoucault. (Voy. tome II de ce recueil.)

LASSAY (le comte DE), ancien propriétaire de l'hôtel de ce nom, devenu plus tard le palais Bourbon. (Voir la description de cet hôtel publiée récemment chez Dumoulin, libraire, quai des Augustins; voy. aussi dans l'*Abecedario* de Mariette, vº Giordano, Luca.)

LA VALLIÈRE (Le duc DE), grand amateur de tableaux, dessins, estampes, livres rares et curiosités. (Voir le catalogue de sa vente.)

LEBLANT (L'abbé). (Voy. le volume de Mariette, p. 26, 140. Cherchez son article dans le *Nécrologe.*)

LEGOUZ DE GERLAND, grand bailli d'épée du Dijonnais, fondateur du jardin botanique de Dijon et des prix de l'école gratuite des beaux-arts de cette ville. — Ami du président de Brosses qu'il alla retrouver à Rome. (Voir l'*Italie il y a cent ans.*)

LENORMAND DE TOURNEHEM, directeur général, ordonnateur des bâtiments du roi. (Volume de Mariette, p. 138-144.)

LOPPIN DE GÉMEAUX, président à mortier, au parlement de Bourgogne. Ami et compagnon de voyage du président de Brosses. (Voy. l'*Italie il y a cent ans.*)

LORIMIER (Le chevalier DE), peintre, dessinateur et graveur. (Voir la lettre de Cassas, nº 97.)

MALENFANT, ancien valet de chambre du roi, amateur d'estampes.

MARIETTE (Pierre-Jean). Voyez le volume que nous lui avons consacré.)

MARIGNY (Le marquis DE), frère de Mme de Pompadour, direc-

teur général, ordonnateur des bâtiments. (Voy. le volume de Mariette, p. 138 à 501.)

MAROULLE (L'abbé DE). (Voy. le volume de Mariette, p. 26, 29 et suivantes.)

MORTEMART (Le duc DE), amateur d'estampes. (Voir le *Trésor de la curiosité*, t. I, p. 18.)

MORVILLE (M. DE), secrétaire d'État des affaires étrangères, commande plusieurs tableaux à la Rosalba-Carriera. (Voy. le volume de Mariette, p. 32 et suivantes.)

MORMAS (M. DE), à Avignon, avait fait travailler Carle Vanloo, et possédait plusieurs tableaux de ce maître, entre autres, la *sainte Geneviève*, peinte en 1740, et gravée par Balechou. (Voir dans le *Nécrologe* de 1768, l'article de Carle Vanloo, p. 202 et suivantes.)

NON (l'abbé DE SAINT-). (Voir, au cabinet des Estampes, son voyage en Sicile; et dans ce volume, p. 202, la lettre de Cassas à Desfriches, du 2 décembre 1783.)

NOGARET (M. DE). Il est cité parmi les principaux amateurs du siècle dernier, par M. Gault de Saint-Germain, dans son *Guide des amateurs de peinture*. Paris, Destouches et Didot, 1816, p. 36 de l'introduction. Il était, avant 1789, secrétaire de M. le comte d'Artois.

ORLÉANS (Le régent, duc D'), était grand amateur de dessins, de tableaux et de gravures. (Voyez dans le volume de Mariette, p. 83.)

ORRY DE FULVY, contrôleur général des finances. (Volume de Mariette, p. 158.)

PASQUIER (M.), député du commerce de Rouen. (Voy. le catalogue de sa collection vendue en 1755, par Remy.)

PEILHON (M.), secrétaire du roi. (Voir le catalogue, par Remy, 1763.)

POLIGNAC (Le cardinal DE), auteur de l'*Anti-Lucrèce*, ambassadeur de France à Rome sous Louis XV, a laissé un monument de cette mission dans l'inscription placée sur la Scalinata de la Trinité-des-Monts, et qui atteste que ce magnifique escalier a été restauré par ses soins; — s'occupait beaucoup d'antiquités. (Voy. dans les *Lettres écrites d'Italie par l'abbé Barthélemy au comte de Caylus*, p. 353.)

POMPADOUR (La marquise DE). Voy. dans le volume de Mariette, p. 108 et suivantes, et de 133 à 169, et à l'Appendice, p. 288, n° IV, le catalogue de son œuvre, d'après le portefeuille qui existe à la Bibliothèque impériale, cabinet des Estampes, A. D. 7 *a*.

PONTCHARTRAIN (M. DE). (Voy. le *Trésor de la Curiosité*, t. I, p. 42.)

POTIER (M.), avocat au parlement, amateur de tableaux, mais plus encore d'estampes, et en particulier de celles de Sébastien Leclerc. (Voyez au cabinet des Estampes, dans l'œuvre de ce maître, une note manuscrite, probablement de M. Joly, l'ancien garde des estampes du cabinet du roi, qui accompagne une petite Vénus sur les eaux, à laquelle Eissen a plus tard ajouté un Triton et un Amour.)

Le catalogue de la collection Potier a été rédigé par Helle et Glomy, en 1757. (Voy. aussi dans le catalogue Quentin de Lorangère, rédigé par Gersaint, l'indication des gravures rares de Callot, venant du cabinet de M. Potier, p. 111, 114, 140.)

POULLAIN (M.), receveur général des domaines du roi, mort

en 1780, amateur de tableaux et de gravures, a fait graver en un vol. in-4° les principaux tableaux de son cabinet. Ce recueil contient 120 estampes; il est dédié à M. le comte d'Orsay, et il a été exécuté sous la direction de Basan, graveur, « par de jeunes artistes des deux sexes, dont les talents se font connaître et accroissent de jour en jour. » Moitte, peintre, en avait fait les dessins d'après les tableaux, avant la mort de Poullain. A Paris, Basan et Poignant, rue et hôtel Serpente, MDCCLXXXI.

QUENTIN DE LORANGÈRE. Le catalogue de sa collection rédigé par Gersaint en 1744, est très-remarquable. (Voy. dans le volume de Mariette, p. 77.)

QUESNEL (L'abbé), amateur de dessins. (Voy. le volume de Mariette, p. 80.)

QUINTIN (M. DE), procureur général au parlement de Bourgogne, l'un des directeurs de l'Académie de Dijon. (Voir le voyage du président de Brosses, l'*Italie il y a cent ans*.)

RANDON DE BOISSET (M.), receveur général des finances, ami du peintre Boucher. (Voy. Diderot, salon de 1767, et son catalogue par Remy et Julliot, 1777. — Voy. aussi les *Archives de l'art français*, 1852, p. 6, note. Parmi ses raretés, il possédait des esquisses de Le Sueur.

Voir dans ce volume, p. 192, la lettre de Watelet à Desfriches, sur la vente de la collection de Randon de Boisset.)

REYNIÈRE (DE LA), fermier général. (Voir le *Nécrologe* de 1768, art. Carle Vanloo.)

CHABOT (Le duc de Rohan, Louis-Antoine-Auguste). Voir les lettres de Watelet et de Cassas, dans ce volume.—M. le duc de Rohan-Chabot fut l'un des amateurs les plus distingués du siècle dernier. Protecteur de Cassas, il encouragea les commencements de cet artiste, et plus tard lui procura les moyens de faire ses voyages

en Italie, en Sicile, en Grèce et dans l'Asie Mineure, qui ont rendu son nom célèbre. M. le duc de Chabot avait formé, avant la révolution, un cabinet de tableaux qu'il fit vendre publiquement dans l'année 1787. Il reforma plus tard une collection de gouaches, pastels, aquarelles, estampes et bustes en marbre, dont le catalogue fut rédigé par Paillet en 1807, après sa mort, arrivée cette année. Cette collection fut vendue en décembre 1807. Voici les morceaux de Cassas qu'il décrit :

N° 14. Un grand dessin à l'aquarelle, représentant les colonnes du Panthéon d'Adrien, à Athènes; on voit, sur le second plan, une partie de la citadelle, le temple de Minerve et celui de Thésée; dans le fond, à gauche, le Musée, et à droite le mont Hymète qui termine le tableau.

N° 15. Les ruines de Balbeck, anciennement Héliopolis; ces ruines magnifiques sont situées au milieu d'un riche paysage, et l'on aperçoit dans le fond la chaîne du mont Liban, qui embrasse tout le tableau.

N° 16. Deux autres dessins aussi à l'aquarelle et à la plume; l'un représente la vue générale du lac d'Averne, la grotte de la Sibylle, le Monte-Nuovo et le temple d'Apollon; plus loin, on aperçoit une partie des côtes de Bayes, le cap Misène, et l'île de Caprée dans le fond. Cette vue est prise au-dessous du lac, sur le chemin de Cumes. L'autre dessin représente une vue du Tibre, avec le Ponte-Sisto. Sur le devant on voit dans le fond une partie du palais Farnèse, avec la masse des fabriques qui bordent la rivière.

N° 17. Deux autres beaux dessins au bistre. L'un représente la vue du pont de Civita-Castellana, avec le mont Saint-Oreste (Soracte), dans le fond; l'autre, une fabrique que l'on remarque sur le chemin de Velletri à Cora.

RONDERET (M. du), collectionneur de dessins, de costumes de théâtre et de décorations. Son recueil de ces pièces, en 15 volumes in-fol, passa dans le cabinet de M. Quentin de Lorangère. Voir le catalogue de la vente de cet amateur, par Gersaint, p. 34.)

ROQUE (LA), rédacteur breveté du *Mercure de France*. Le catalogue de sa collection de tableaux, dessins, estampes et pierres gravées, vendue en 1745, a été dressé par Gersaint.

ROTHELIN (L'abbé de), amateur de pierres gravées. (Voir le volume de Mariette, p. 123 et 126, et les *Archives de l'art français*, p. 199. La vente de son cabinet eut lieu en 1746.)

SOLLIER (Le père), procureur du couvent des Jacobins de Paris. (Voy. la lettre de Wille fils à Desfriches, dans ce volume, p. 154.)

TALLARD (Le duc DE), gouverneur de la Franche-Comté, catalogue de sa collection, par Remy et Glomy, 1756.

TRUDAINE (M. DE), conseiller d'État. (Voir le catalogue, par Joullain, de sa collection vendue en 1777.)

TUGNY (Le président). (Voir le catalogue, par Mariette, 1751.)

VALOIS (M. DE), garde des antiques du roi. (Voy. son catalogue par Gersaint, 1748.)

VASSAL DE SAINT-HUBERT. Amateur de tableaux, vente de sa collection en 1779. (Voyez-en le catalogue par Henry.)

VENCE (Comte DE). (Voy. le catalogue de sa collection vendue en 1761, par Remy.)

VERRUE (Jeanne d'Albert de Luynes, comtesse DE). On connaît son épitaphe faite par elle-même :

Ci-gît dans une paix profonde,
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté
Fit son paradis dans ce monde.

Le catalogue de ses tableaux, vendus en 1737, a été réimprimé par M. Charles Blanc, dans le tome Ier de son *Trésor de la curiosité*, p. 1 et suivantes.

WATELET. Membre de l'Académie française, amateur de l'Académie de peinture. (Voy. dans ce volume ses lettres à Desfriches, p. 181 et suivantes.)

Diderot n'aimait point Watelet ; dans son salon de 1765, en parlant du portrait de cet amateur par Greuze, il dit : « Il est terne, il a l'air d'être embu ; il est maussade. C'est l'homme ; retournez la toile. »

———

VIII.

NOTE

SUR LES AMATEURS GRAVEURS

DANS LE DERNIER SIÈCLE

Et particulièrement sur quelques gravures exécutées par Seroux d'Agincourt.

Il existe au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale (dans la réserve, 1.) une collection, en plusieurs volumes in-folio, intitulée : « Ouvrages des amateurs colligés depuis l'année 1754, » avec un avertissement qui donne l'ordre dans lequel ce recueil a été formé.

On y retrouve les noms d'une partie des amateurs indiqués dans la liste alphabétique qui précède; car un grand nombre d'entre eux ne se contentaient pas d'aimer les arts et de réunir soit des tableaux, soit des dessins, des gravures ou des objets d'antiquité; mais ils s'appliquaient aussi à les cultiver. Dans l'impossibilité de donner le catalogue des œuvres de ces artistes-amateurs, œuvres très-intéressantes à étudier, nous nous bornerons à indiquer ici les gravures exécutées par Seroux d'Agincourt, et qui font partie de ce recueil.

1° Bas-relief antique; deux satyres soutenant une coupe; eau-forte, d'après Fragonard.

2° Une tête de femme tenant un enfant, ébauchée dans le goût de Carle Maratte : — eau-forte.

3° Paysage, chasseur tirant des canards : — eau-forte.

4° Portrait de Philippe d'Orléans, d'après Angelica Kauffmann. Rome, 1783 : — eau-forte.

5° Portrait du cardinal de Bernis, médaillon ovale, avec des vers, pour le *Poëme de la Religion vengée*, du cardinal de Bernis, imprimé un an après sa mort, par Bodoni. Parme 1795 : — eau forte.

6° Tombeau antique, une tête et au-dessous l'inscription : *Alexandro nomenclatori suo B. M.* (*bene merenti*). Seroux d'Agincourt, Delin. et sculpsit Romæ, 1782. — Nous croyons que cette eau-forte représente le tombeau que d'Agincourt fit élever à la mémoire du fossoyeur Luzi, son guide et son indicateur dans les Catacombes. (Voy. dans ce volume, p. 32.)

7° Portrait-caricature d'un musicien ; il est vêtu d'un petit manteau et tient de la main droite un cahier de musique : — eau forte.

8° Une tête, portrait, 1782 : — eau-forte.

9° Madame Le Brun et sa fille peintes par elle : — eau-forte ; S. D. sculp. D. D., avec ces vers au-dessous :

Viens ma fille, viens, chère enfant,
Viens dans mes bras offrir l'image la plus pure,
Que jamais mon art bienfaisant
Ait su montrer à la nature.

TABLE DES MATIÈRES.

J.-B. L.-G. SEROUX D'AGINCOURT.

THOMAS-AIGNAN DESFRICHES

LETTRES ÉCRITES A DESFRICHES PAR DES ARTISTES DU DERNIER SIÈCLE.

JOSEPH VERNET A DESFRICHES.

NICOLAS COCHIN A DESFRICHES.

Pages

Pages

WATELET A DESFRICHES.

CASSAS A DESFRICHES.

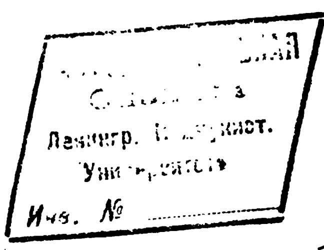
Pages

DESFRICHES AU DUC DE ROHAN-CHABOT.

CASSAS A DESFRICHES.

MIROMÉNIL A DESFRICHES.

APPENDICE



Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

